V

L' A

Ce qui s'

T

Chez

VOYAGE
DE
L'AMERIQUE,

CONTENANT

Ce qui s'eſt paſſé de plus remarquable dans l'Amerique Septentrionale depuis 1534. juſqu'à preſent.

Deviſé en quatre Tomes,

Enrichi de Figures.

TOME TROISIE'ME.

A AMSTERDAM,

Chez HENRY DES BORDES.

M. DCC. XXIII.

Gagnon

943719

PREFACE.

QUand on parle en France des Iroquois l'on s'imagine que ce ſont des Barbares, toûjours avides du ſang humain : Erreur. Le caractere que je veux donner de cette Nation, ſi conforme à ce qu'elle eſt en éfet, eſt bien different des préjugez que l'on s'en forme : c'eſt la Nation la plus fiere & la plus redoutable de l'Amerique Septentrionale ; Nation en même temps la plus politique & la plus judicieuſe que l'on puiſſe connoître. En éfet, elle a affaire avec les François, les Anglois, & preſque tous les peuples de ce vaſte continent.

Les Anglois ſont trop heureux de rechercher leur amitié, les Iroquois

en ſont convaincus par tous les preſens que le General de la Nouvelle Angleterre envoye ſouvent aux grands Chefs de guerre de cette Nation pour entretenir une alliance conſtante ; ménagement qui ſeul les empêche de ſe ſeparer d'eux lors que nous avons eû la guerre avec l'Angleterre, car ils ſont également attentifs à ce que les François ne détruiſent pas abſolument les Anglois, & que les premiers ne ſoient pas détruits par ceux-ci.

A notre égard nous les eſtimons pour leur valeur, & ce ſont des peuples veritablement braves, nos Alliez même ſe trouvent dans de terribles embarras lors que les Iroquoi cherchent à ſuſciter des ſujets de guerre.

On verra dans cet Ouvrage leurs Mœurs & leurs Maximes ; j'ai crû être obligé d'abord de faire connoître par là ce que c'étoit que ces cinq Nations Iroquoiſes. Je me ſuis ſervi de la méthode Epiſtolaire pour développer an-

nées par années tous les mouvemens de la derniere guerre qu'il y a eû entr'eux & nous, & nos Alliez. L'on n'y verra point ce qui s'eſt vû & ſe void dans l'Europe, des Batailles ſemblables de Flerus, de Stinkerque, de Nervvinde, de Stafarde, de Malplaquer & d'Henin, où tant de milliers d'hommes ont répandu leur ſang ſur un Champ de Bataille. Cette Nation eſt trés-peu nombreuſe, elle ne laiſſe pas ce neanmoins d'inquieter & de harceler toute l'Amerique Septentrionalle.

Je rapporte generalement tous les faits de guerre de part & d'autre, j'y introduits tous nos Alliez, j'y faits connoître les interêts des uns & des autres, leur Genie, leur Caractere, & leur Politique. J'avouë que je ſuis un peu prolixe dans cet Ouvrage, mais tous ces Pourparlers, ces Harangues, & ces Expreſſions métaphoriques, ont quelque choſe de ſi ſingulier, qu'en matiere de Sauvages

mon but eſt de faire voir, en les raportant, que toutes ces Nations ne ſont point ce que l'on en juge en France.

J'ai crû d'ailleurs qu'en diminuant cet Ouvrage pluſieurs Officiers du Canada auroient lieu de ſe plaindre de moi de les avoir mis en oubli. La guerre que nous avons euë avec cette terrible Nation eſt trop cruelle pour ne pas citer juſques au dernier Subalterne & Habitant même qui y ont eû part. Il eſt juſte de tranſmettre à la poſterité ce qu'ils ont tous fait & ſoûtenu pour la gloire du Roi. Je ſçai qu'un Auteur qui m'a précedé a penſé & écrit autrement que moi ſur le Canada, mais je n'ai rien ici à dire autre choſe ſur ſon chapitre, ſinon que pour moi j'ai fait une eſpece de vœu de ne penſer n'y de n'écrire que conformement à la verité & à la juſtice, dûë au moindre des hommes.

TERMES ET EXPRESSIONS DES SAUVAGES.

LA Hache eſt le ſimbole de la Guerre.

Lier la Hache de Guerre, c'eſt faire ſuſpenſion d'armes.

Affiler la Hache, c'eſt vouloir commencer une Guerre.

Jetter la Hache dans le plus profond de la terre, c'eſt ne plus entendre parler de Guerre.

Repêcher la Hache d'une Riviere, c'eſt recommencer la Guerre.

Oter la Hache, c'eſt faire ceſſer les attaques & les hoſtilitez de la Guerre.

Jetter la Hache au Ciel, c'eſt faire une Guerre ouverte.

Baiſſer la Hache, c'eſt faire ceſſation d'armes.

Reprendre la Hache, c'eſt recommencer la Guerre.

Attacher la Hache à la porte, c'eſt faire un défi.

Un mort qui couvre un mort, c'eſt la vengeance que l'on a faite pour le mort.

Laiſſer repoſer un homme mort, c'eſt differer de venger ſa mort.

Couvrir un mort, c'eſt lui rendre les derniers honneurs par l'éloge que l'on fait de ſes belles actions.

Aller voir les os d'un homme mort, c'eſt chercher les occaſions de venger ſa mort.

Fumer paiſiblement dans le même Calumet avec une Nation, c'eſt être dans une parfaite union.

Fumer le Soleil, c'eſt lui faire un Sacrifice.

Attacher le Soleil, c'eſt faire la Paix.

Rattacher le Soleil, c'eſt refaire une Paix ſolide.

Faire un même Feu, c'eſt être d'une même Nation.

Boucher le Chemin d'un lieu à un autre, c'eſt rompre les deſſeins & les meſures de quelqu'un.

Déboucher un Chemin, c'eſt donner un acheminement au ſuccez d'une affaire.

Applanir le Chemin d'un lieu, c'eſt empêcher que l'on ne faſſe des expeditions militaires.

Arriver ſur la Natte de quelqu'un, c'eſt arriver chez lui.

Une Natte teinte de ſang, c'eſt avoir eû des perſonnes tuées à la Guerre.

Nettoyer une Natte teinte de ſang, c'eſt appaiſer la douleur que l'on a des perſonnes tuées à la Guerre.

Préparer la Natte pour quelqu'un, c'eſt être prêt de le recevoir chez ſoi.

Fumer ſur la Natte, c'eſt joüir d'une profonde Paix.

Placer le Feu de Paix & des bonnes affaires, c'eſt choiſir un lieu

pour parler d'accommodement ou de Paix.

Planter l'Arbre de Paix ſur la plus haute montagne de la terre, c'eſt faire la Paix generale.

Redreſſer l'Arbre de Paix, c'eſt rétablir la Paix.

Délier quelqu'un par un Collier, c'eſt procurer la liberté à un Priſonnier de Guerre.

Envoyer un Collier ſous terre, c'eſt traiter d'une affaire ſecrette, ou dans le ſecret.

Garder le Sac des Colliers ſur la Natte, c'eſt attendre le moment favorable pour déliberer d'affaires.

Envoyer porter un Collier, c'eſt envoyer quelqu'un pour parler d'affaires, ou de Paix.

Ainſi :

Un Collier c'eſt un Porte-paroles, ou un Contract, qui a la même vertu que celui que l'on feroit par devant Notaire.

Propoſer une Chaudiere, c'eſt propoſer une entrepriſe militaire.

Mettre à la Chaudiere, c'eſt brûler un homme.

Faire Chaudiere, c'eſt vivre enſemble de bonne union.

Rompre la Chaudiere, c'eſt ſe broüiller tout à fait.

Tirer un homme de la Chaudiere, c'eſt lui donner la vie.

N'entendre pas l'affaire, c'eſt n'être pas au fait d'une affaire, ou ne pas comprendre ce que l'on dit, ou ce que l'on veut dire.

Garder de méchantes affaires dans ſon ventre, c'eſt conſerver une inimitié ſecrete contre quelqu'un.

Les feuilles ſont rouges, c'eſt être dans l'Automne.

Eſtre maître du Fer, c'eſt être maître de toutes les choſes neceſſaires à la Guerre.

Broüiller la Terre, c'eſt chercher des querelles & des ſujets de Guerre.

Gâter la Terre d'un lieu, c'eſt faire irruption quelque part.

Lever ou tourner le Caſſe tête contre une nation, eſt lui déclarer la guerre.

Termes & Expreſſions des Sauvages.

Süſpendre le Caſſe-tête, c'eſt ſuſpenſion d'armes.

Un Découvreur eſt un homme qui va reconnoître un Parti.

Un Coureur de Bois, c'eſt un Canadien qui parcourt les Nations pour commercer de la Pelleterie.

Faire Coup, c'eſt tuër ou faire quelques priſonniers de Guerre.

Manger quelqu'un, c'eſt le tuër à la Guerre. Caſſer une tête, c'eſt tuër un homme à la Guerre.

Enlever une Chevelure, c'eſt par le moyen d'un coûteau faire tout le tour de la tête, & emporter en même temps la peau & les cheveux.

Se Matacher le viſage, c'eſt ſe peindre le viſage.

Boire du Boüillon de quelqu'un, c'eſt brûler un Priſonnier de Guerre.

Envoyer prier quelqu'un de venir boire du Boüillon d'un homme, c'eſt prier de venir le brûler, ou de le voir brûler.

Attacher un homme au Poteau, c'eſt le brûler.

HISTOIRE DES MOEURS, MAXIMES, ET DES GUERRES DES IROQUOIS, *CONTRE LA* NOUVELLE FRANCE, ET SES ALLIEZ.

LETTRE PREMIERE.

MONSEIGNEUR,

Le droit que vous avez sur la Nouvelle France par votre miniſtere, me

donne lieu de vous parler des Iroquois, la plus belliqueuſe Nation de toute l'Amerique Septentrionale, je ſçai que vous n'êtes point dans l'erreur publique de la France qui croit que l'Iroquois doit être défini un mangeur de chair humaine, eſpece d'homme qui dans ſon tronc d'arbre eſt à l'affuct de quelque figure humaine pour le ſaiſir & en faire ſon repas. Ce ne fut jamais-là le caractere des Iroquois, chacun le verra par cette Deſcription que j'ai l'honneur de vous envoyer; elle vous eſt dûë, Monſeigneur, par toutes ſortes d'endroits, ſur tout par un titre dont il m'eſt glorieux de conſerver toûjours la memoire, mais qu'un Ameriquain ne ſçait pas exprimer aſſez délicatement pour l'apeller par ſon nom. Si votre Filleul, mon petit Ameriquain, avoit été en France il vous auroit remis lui-même cette Lettre, & il auroit auſſi preſenté à Madame de Maintenon, ſa Maraine, l'Hiſtoire de la Nouvelle France. Recevez donc, Monſeigneur, s'il vous plaît, ce qu'aucun Auteur, juſqu'à preſent, n'a fait connoître fidellement à la France.

Jamais ces peuples n'ont fait plus éclater leur valeur que depuis dix à douze ans, les François ont avoüé eux-mêmes qu'ils étoient nez pour la guerre, & quelques maux

maux qu'ils nous ayent faits nous les avons toûjours eſtimez.

L'opinion commune eſt qu'il n'y a jamais eû parmi eux plus de cinq Nations, quoi qu'il s'en ſoit trouvé une dans la Virginie qui parloit leur langue, & qui leur étoit auparavant inconnuë, ils ne la découvrirent qu'aprés qu'ils eurent porté la guerre bien loin hors de leurs limites, & ils ſe ſervirent de la conformité du langage pour les attirer à eux.

Ceux qui ſont plus proche des Anglois ſont les *Aniez*, à vingt lieuës de là où environ (car les Geometres n'ont pas encore meſuré cette terre) ſont les *Annegouts*, & à deux journées plus loin ſont les *Onontagues*, qui ont pour voiſins les *Goyagouins*: enfin les derniers ſont les *Tſonnontouans*, qui ſont à cent lieuës des Anglois.

Si l'on ne conſideroit que le Ciel, leur climat devroit être fort doux, la nége y fond des la fin de Février; mais faiſant reflexion ſur la ſituation du lieu il y fait auſſi froid qu'à Quebec. C'eſt un païs montagneux, quoi qu'il n'y ait pas de néges au Printemps, cependant la terre ne pouſſe point, il faut avoüer qu'il y a quelque difference entre ce païs-là & ceux qui ſont plus Nord. Ceux qui voyagent au mois

de Mai ſur le Lac Ontario, autrement Frontenac, s'apperçoivent aiſément de cette difference, car la côte du Nord eſt nuë & ſterile; au lieu que celle du Sud eſt parée d'arbres verds, cependant il n'y a que deux lieuës de diſtance de l'un à l'autre. Les Iroquois ne ſement leur bled d'Inde qu'au mois de Mai, il y géle quelquefois tous les mois de l'année, mais cela n'eſt pas ordinaire: le bled y eſt beau & les épics longs. Les Citroüilles & les Melons d'eau fort ſucrez, d'une groſſeur extraordinaire: ils y ont ſemé de la graine qu'ils avoient apporté des Iſles Neuves, & les Melons en ſont fort gros, charnus & bien rouges.

Il n'y a rien de plus ſauvage que ces peuples en matiere de Religion: quand on leur demande ce qu'ils entendent quand ils invoquent *Agriskoué*, ou, *Tharonkiaoüagon*, ils ne donnent aucunes idées diſtinctes de ce qu'ils penſent. Ils jettent du tabac dans le feu où dans l'eau en paſſant devant une Roche, mais quand on leur demande la raiſon pour laquelle ils font cela, ils ne diſent que des Fables, où bien ils répondent que nous n'entendons pas l'affaire: ils diſent auſſi que puiſque ils nous écoutent ſans nous interrompre lors que nous leur parlons de notre Religion,

nous devons auſſi les écouter de même.

La crainte du mal où l'eſperance du bien les engagent dans ces pratiques ſuperſtitieuſes. Ils ont des Sorciers qui ſont ſans ſortileges, ce ſont plûtôt des Joüeurs de Paſſe-paſſe. Ils ont des Medecins qu'ils appellent Jongleurs qui n'entendent rien aux maladies internes, mais qui font des Cures admirables pour les playes, avec des herbes ou de l'écorce d'arbres.

S'il ſe rencontre quelqu'un parmi eux qui ne tienne pas l'immortalité de l'ame, il n'eſt pas ſuivi, on le laiſſe faire, & on le laiſſe dire; mais le commun eſt d'un autre ſentiment. Ils ont un Paradis qu'ils apellent le Païs des Ames, ils ſe le repreſentent comme un beau païs où tout eſt materiel, & où les Ames ſont revêtuës de corps, ils croyent qu'elles ne ſouffrent point, & que ſi ce ſont les Ames de leurs Eſclaves, elles ſont auſſi leurs Eſclaves; mais ils ne reconnoiſſent pas de peines pour les crimes.

Toutes leurs connoiſſances touchant la Creation du monde & l'autre vie ne ſont que des idées confuſes & mêlées de fables, dont les Miſſionnaires ne laiſſent pas de ſe ſervir pour les inſtruire, les éclairer, & leur faire reconnoître la verité qui s'eſt éclipſée parmi eux.

Pour conſerver ce phantôme de Religion ils ont établi une coûtume de s'aſſembler de trois en trois ans, & traitent de pluſieurs affaires dans ces aſſemblées, entr'autres de la Religion ; ils prient le Soleil de leur donner des jours heureux ſans dire ſi c'eſt un Dieu, & on ne remarque pas qu'ils lui attribuent aucune qualité Divine.

Ils rêvent beaucoup & l'on diroit que le Songe ſeroit leur Dieu. Le Songe n'eſt autre choſe, Monſeigneur, à les entendre parler que leur Ame qui ſort de leur corps pendant le ſommeil ; mais cette ſortie ne ſe fait pas pour toûjours. Cette Ame va chercher quelque choſe qui lui ſoit agreable ; quand elle l'a trouvé elle veut l'avoir. Quand l'homme penſe à avoir cela, & qu'il ne s'en met pas en peine, l'Ame s'afflige & elle menace le corps de ſortir pour toûjours : c'eſt pour cela qu'ils honorent le Songe, & font ce qu'ils peuvent pour le contenter. Ils apellent les Jongleurs quand ils ſont malades afin qu'ils devinent ce que l'Ame demande ; ils font jeûner les enfans afin de les faire rêver, & de ſavoir par là ce que leur Ame demande, ſi c'eſt un oiſeau, ou un fruit, ou une robe, ou un ſoulier ; & quand ils croyent avoir rencontré quelque choſe de ſemblable ils en portent les marques ſur

le visage, sur leur corps, sur leurs mains, & ils apellent cela mon *Agiaron*, où le maître de la vie. On ne remarque pas qu'ils offrent rien au Songe en forme de Sacrifice.

Il s'en est trouvé qui ayant faim dans les bois l'Hiver à la chasse, ont dit : Toi qui a tout fait donne-moi une de tes bêtes afin que je vive. Ils ont répondu aux Anglois qui prétendoient être maître de leur païs, que celui qui avoit fait la terre leur avoit donné ce païs-là.

Ils ont aussi des superstitions dans certains Festins. Ce sont les Vieillards qui la plûpart du temps n'ont rien à manger, ou quelques paresseux qui se font Jongleurs pour vivre aux dépens d'autrui, ils font quelquefois ces Festins par maniere de divertissement, tantôt pour se régaler les uns les autres l'Hiver, & tantôt sous prétexte de Religion. Ils font quelques Ceremonies diaboliques pour guerir les malades, comme sont les danseurs nuds. Tout cela a été introduit chez les Iroquois par les Hurons ou par les Nations du Sud, que les Iroquois ont emmené dans leur païs. La boisson & le libertinage y ont mêlé plusieurs sortes de superstitions. Ce qui me fait dire que les Iroquois sont devenus les Esclaves de leurs Esclaves tou-

chant la Religion, car ils ont pris les ſuperſtitions des autres Nations, n'en ayant que fort peu d'eux-même : On a remarqué que cette Nation avoit plus de diſpoſition au Chriſtianiſme que les autres.

Les Iroquois ont grand ſoin de leurs morts, ſoit que leurs gens meurent dans les villages, ſoit qu'ils meurent dans les bois, ſoit qu'ils ſoient tuez à la guerre. Les gens de guerre ſe jurent une amitié inviolable pour ne s'abandonner jamais. Si ils ont quelqu'un de leurs camarades tuez, ils s'expoſent pour enlever le corps & pour lui donner la ſepulture ; & s'ils ont le loiſir ils font les mêmes ceremonies que l'on a coûtume de faire dans le Village. Si ils ſont morts à la chaſſe l'Hiver ils attachent le corps à des arbres, envelopé dans leur couverture pour les faire geler, & ils les aportent le Printemps au Village pour les enterrer. Si ils ſont morts dans le Village ils obſervent certaines Ceremonies. Ce ſont les femmes qui ont plus de ſuperſtition que les hommes. Ils mettent dans la foſſe d'un mort tout ce qui lui a ſervi pendant la vie & tout ce qu'ils croyent lui devoir ſervir dans le païs des ames, ayant égard au ſexe, à la qualité, à l'âge, en quoi ils ſuivent beaucoup le caprice de leur imagination. Ils jettent dehors au-

tour de la cabane le bled que le mort auroit mangé dans l'année, & ce bled sert la plûpart du temps à nourrir leurs cochons. Ils font des Festins dans le Cimetiere, mais c'est plûtôt pour se régaler de temps en temps. Les Vieilles sont fort superstitieuses, elles mêlent des pleurs feintes, & ils ont leur temps réglé pour ces pleurs. La femme dont le mari est mort demeure cachée dans la cabane, elle est échevelée & garde d'autres coûtumes. A present le desordre de la boisson & de l'impureté a changé une passion dans une autre, ainsi l'envie de se marier qui étoit fort moderée parmi les Iroquois anciens, fait que le deuil est bien-tôt passé. Les Parens du Mari défunt font un Festin & on habille la Veuve, on lui racommode ses cheveux, & alors elle peut se marier à qui elle voudra.

Leurs Mausolées sont de petites cabanes de Planches qu'ils font sur les fosses. Ils peignent le genie que le défunt avoit choisi, & font d'autres figures sans autre dessein; ces Planches empêchent que les chiens n'entrent dans les fosses, car ce ne sont que des écorces qui couvrent le corps sur lequel ils mettent des pierres & un peu de terre, de sorte que l'écorce étant bien tôt pourrie il se fait de grands trous pa

leſquels la puanteur ſort ; les animaux attirez par cette odeur pourroient entrer par là s'ils n'y aportoient pas du remede ; ils ont bien ſoin que leurs morts ne ſoient pas dans l'eau ; ils viſitent de temps en temps dans la foſſe, ils peignent ces cadavres à demi pourris, ils les changent d'habits, & ils racommodent la foſſe : mais lorſqu'ils meurent par quelque accident extraordinaire, on les met avec tout ce qu'ils ont de précieux dans un cercueil, que l'on éleve ſur quatre pilliers de douze à quinze pieds l'eſpace d'un an, & on les remet en terre aprés ce temps expiré.

C'eſt un uſage, Monſeigneur, de pleurer les morts tous les deux ans, la Nation qui veut pleurer ceux qui ont été tuez à la guerre envoye aux quatre autres des Colliers pour avertir les Anciens de ſe trouver en un lieu limité. Dés qu'ils s'y ſont aſſemblez l'on fait un grand feu, autour duquel ils ſe mettent à fumer. Quelques jeunes Guerriers s'y trouvent auſſi qui ſe tiennent un peu plus loin par reſpect. Aprés cette entrevûë l'on fait loger tous ces Anciens chez les familles de ceux qui ont été tuez. Les Guerriers vont à la chaſſe pendant ce temps pour régaler ces nouveaux affligez. On tient deux jours aprés un Conſeil general pour pleurer les morts.

On fait donc *chaudiere* ce jour-là en attendant les pleurs, & lorſqu'ils viennent à pleurer effectivement ce ſont des paroles trés touchantes qu'ils prononcent avec douleur. Le fiel & l'amertume qui leur rongent le cœur dans ce moment leur inſpire un eſprit de vengeance qui n'eſt déja que trop enracinée. Ceux qui ont eû leurs parens tuez donnent quelquefois des Colliers ; c'eſt alors que les pleurs ſe renouvellent, & que les cris ou plûtôt les hurlemens ſe font entendre pour compâtir avec la perſonne affligée. Ces pleurs finis on fait le Feſtin d'un grand ſens froid, aprés lequel chacun ſe retire avec ſon *Ouragan*, qui eſt un plat d'écorce, & dit en même temps *Niochen*, qui ſignifie je vous remercie.

Les Iroquois ſont fort injuſtes envers leurs Chefs, car ſi un parjure Vieillard aprés avoir été toute ſa vie au ſervice de la Nation vient à n'en être plus capable, il faut qu'il ſe faſſe Pêcheur, & ſi il tombe malade on n'a pas plus de ſoin de lui que d'un autre. Il peut y avoir quelque exception, le vieillard qui eſt Chef dans le Village ne profite pas des preſens qu'on lui fait, la coûtume veut qu'il donne tout à la jeuneſſe, comme ſont les hardes dont on lui fait preſent, & autre choſe. Si l'on

donne des Colliers il les met dans la maſſe commune, ſi c'eſt de la viande il en fait Feſtin. Les Onnontaguez l'emportent ſur les autres, ils ont un certain ſerieux & un phlegme propre pour le conſeil : mais à preſent leur gouvernement eſt bien changé, la jeuneſſe fait ce qu'elle veut, & l'eau de vie a changé la maniere de vivre. Ils prennent conſeil tantôt des Anglois, tantôt des François ; mais principalement des Anglois, ſur tout depuis la guerre, c'eſt ce qui me fait dire que le gouvernement eſt entierement changé. L'ancien gouvernement régloit les affaires de Paix, ou celles de la Guerre pendant la Paix : C'étoit aux Vieillards de déliberer ſur les changemens de Village, ſur les Aſſemblées qu'ils apellent *Porter le Sac*. Ils déliberoient auſſi ſur quelques travaux publics, ſur les guerres qu'il falloit entreprendre, & ſur pluſieurs petites affaires, comme quand il falloit aller aux Tourtres. Leur politique étoit de tenir toûjours la jeuneſſe hors du Village & dans le travail. S'ils avoient des Nations à détruire, ils déliberoient ſur les diſſenſions qu'il falloit mettre entre ces Nations-là pour les attaquer les unes aprés les autres ; pour faire traîner la guerre en longueur, afin d'avoir toûjours de l'occupation. Les On-

nontaguez ont ſoin de faire venir dans les conſeils quelques jeunes gens de bon eſprit, où de leur communiquer les affaires. Quelques jeunes gens s'aſſembloient le matin chez l'Ancien, où quelques Vieillards venoient auſſi, & ils s'entretenoient enſemble en fumant. Le ſujet de l'entretien étoit ordinairement des affaires du temps.

L'eau de vie ayant corrompu les mœurs des Iroquois, ce qui a achevé de les perdre, a été la multitude des Eſclaves qu'ils ont emmenez dans leur païs pour réparer la perte qu'ils faiſoient en guerre. Ils ſe plaignent eux-mêmes de ce que leurs Filles ne ſont plus que des coureuſes, & recherchent les jeunes gens en mariage. Leurs mariages ſont ou comme de ſimples accords que deux Familles font enſemble, & alors on marie les enfans dés le berceau, ou ce ſont des mariages d'interêt : pour lors le gendre eſt obligé de demeurer avec la femme qui reſte avec ſa mere, qui eſt pour ainſi dire maîtreſſe de toute ſa chaſſe juſqu'à ce qu'il ait des enfans. Il lui eſt permis pour lors d'avoir une cabane à part pour ſa famille. Mais la mere qui ne connoît que trop l'utilité de l'avoir auprés d'elle, ménage inſenſiblement ſon eſprit, & il arrive ſouvent qu'il ne la quitte pas.

Quand les Parens ont conſenti de part & d'autre au Mariage, la Fille porte le pain de Mariage qui eſt comme le Contract, elle le fait cuire chez elle dans de l'eau boüillante, envelopé de feüilles de bled d'Inde, noüé par le milieu d'un filet, qui lui donne la forme d'une calebaſſe. Elle envoye tous ces pains par une femme dans la cabane de ſon Amant ; elle aporte auparavant le bois du mariage, qui eſt un bois coupé à plat, elle s'ajuſte le mieux qu'elle peut. On lui graiſſe les cheveux avec de l'huile d'Ours, on lui met du vermillon deſſus, on lui trace differentes couleurs ſur le viſage, elle attache de la porcelaine aux oreilles, elle en fait des bracelets, & elle ſe rend dans la cabane de ſon mari.

Enfin les Mariages ſe font par débauche, & cela ſe fait en deux manieres ; ou pour toûjours, autant que ces ſortes de Mariages peuvent tenir, ou pour un temps, c'eſt-à-dire pour un parti de Chaſſe ou de Guerre, ce qui dure peut-être plus ou moins. Il n'y a pas trente ans que les Iroquois gardoient les degrez de parenté & d'affinité, ainſi les Parens & les Alliez ne ſe marioient pas. Cela eſt ſi vrai, Monſeigneur, que quand on propoſe une Fille à marier, & que l'on nomme le Garçon, ils

ils répondent, le Mariage ne ſe peut faire parce qu'ils ſont Parens. Pluſieurs s'étant mariez ne changeoient pas de femmes. Quand on marioit en face d'Egliſe des Vieillards avec des Vieilles, qui étoient déja enſemble depuis long-temps, & que l'on leur demande ſi c'eſt pour toûjours? Il y en a qui ont fait réponſe: Nous ſommes enſemble depuis l'âge de huit ans ſans nous être ſeparez, pourrions-nous à preſent le faire. Ces exemples ont été, comme on dit, parmi les Iroquois, mais à preſent ils ſont rares, & on auroit peine à dire comme leurs Mariages ſe font, ils imitent les autres Sauvages leurs voiſins, & ils ſont devenus auſſi débauchez qu'eux: il n'y a pas de châtiment parmi eux autres que la honte & la pudeur, l'ivrognerie ayant ôté ce frein; on ne ſauroit dire les maux qui ſe commettent parmi cette Nation, ainſi les Meres qui ont été mieux élevées n'oſent reprendre leurs Filles, & les jeunes gens ſe plaignent de ce que les Filles ſont les premieres à les ſolliciter au mal. Cette Nation a toûjours été habillée, les femmes étoient couvertes & les hommes couvroient leur nudité. Quand on brûle un priſonnier de guerre c'eſt le plus grand dépit qu'on puiſſe lui faire que de l'expoſer nud. On a crû avec

raiſon que Dieu avoit rendu l'Iroquois ſuperieur à toutes les Nations voiſines qu'il a détruites, à cauſe qu'il étoit plus honnête que les autres Sauvages, mais à preſent il tend à ſa ruïne, Dieu l'a abandonné aux François qui ont brûlé leurs Villages, pris ou tué leurs Vieillards, & par conſequent détruit leurs conſeils, aprés-quoi le deſordre s'eſt mis parmi eux.

On ne voit pas de Femme ou Fille Sauvage avancée en âge qui ne ſoit ou groſſe, ou qui n'ait un enfant à la mamelle, ou qui n'en porte derriere ſon dos. Elles nourriſſent elles-mêmes leurs enfans, & elles les allaitent ordinairement deux ans ou dix-huit mois ; pendant ce temps-là le mari ne couche pas avec ſa femme, c'étoit l'ancienne coûtume qu'ils n'obſervent plus. Elles laiſſent leurs enfans tout nuds juſqu'à l'âge de cinq ans, elles couvrent les Filles des qu'elles les ſevrent. Les Meres éleyoient aſſez bien leurs enfans, ſur tout les Filles, mais aujourd'hui il n'y a que celles qui ont un bon naturel qui agiſſent de la ſorte. Les Filles d'Onnontaguez qui ont été repriſes par leurs Meres, mangent de la Ciguë pour s'empoiſonner, les enfans ſe tuënt avec leur fuſil ou avec leur coûteau. Toute l'inſtruction que les Meres donnent à leurs Filles conſiſte à leur

aprendre à porter du bois, & elles les y accoûtument des leur bas âge en leur faiſant porter de petites charges. Leur maniere d'inſtruire eſt par des termes engageant : en diſant, aye pitié de moi, ne me charge pas de honte, ny toi auſſi ; ou bien la Mere ſe met à pleurer afin d'être interrogée, & elle répond quelquefois, ou elle ne dit rien, mais on voit bien ce qui la fait pleurer, & c'eſt par là qu'elles réüſſiſſent pour corriger leurs enfans : ils ne ſavent ce que c'eſt que leur refuſer le boire & le manger. La ſeule choſe où les Enfans paroiſſent plus obeïſſans c'eſt à aller chercher de l'eau & du bois pour mettre au feu; il faut en un mot que l'Enfant veuille de lui même ce que l'on veut qu'il faſſe, leur phlegme naturel eſt ce qui contribuë le plus à leur éducation, ils ne laiſſent pas de tirer beaucoup de ſervice de leurs Enfans par la patience qu'ils ont de ſouffrir, & en les gouvernant avec beaucoup de douceur. Dés lors que les Enfans commencent à avoir de la raiſon le Pere leur raconte les belles actions de ſes Ancêtres, ou de la Nation, cela fait tant d'impreſſion ſur leur eſprit qu'ils goûtent inſenſiblement ce qu'ils entendent. Si par haſard quelqu'un des Parens avoit fait une action indigne il leur en inſpire un mépris, & ils

les élevent par là à une grandeur d'ame qui leur eſt naturelle.

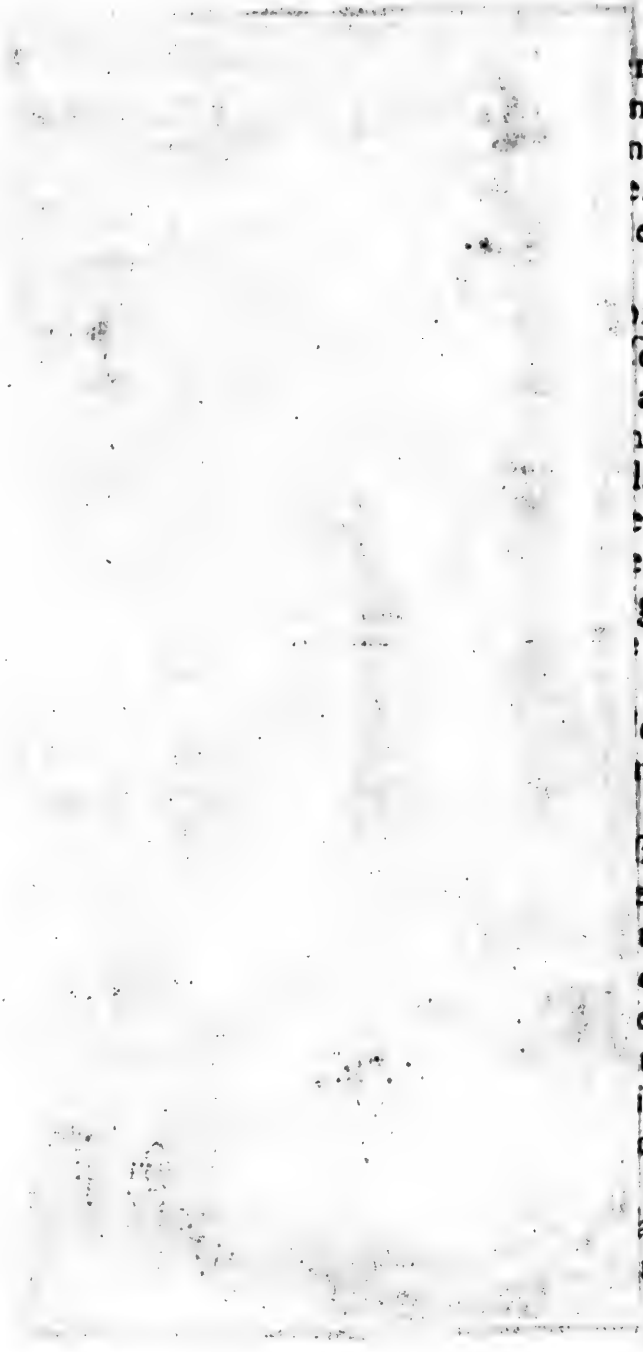
Quand l'homme & la femme s'aiment bien ils ne partagent pas leurs emplois, mais ordinairement l'un ne ſe mêle point de ce qui eſt du devoir de l'autre, leurs emplois ſont ou dans le village ou dans les bois. C'eſt à l'homme à faire la Cabane, les Canots, à paſſer les Peaux, à faire les Caiſſes, à accommoder l'endroit où ils couchent : ils ſe mêlent quelquefois de faire les Chaudronniers, les Armuriers, les Forgerons : ils font les Calumets, les Raquettes, les Paliſſades autour des jardins, les Parcs ſi ils ont des beſtiaux, à ranger les traiſes de bled d'Inde pour les faire ſecher. Dans les champs l'homme abat les arbres, il les ébranle, & pour cela il fait de groſſes cordes de bois blanc, avec leſquels il monte dans les arbres comme des Couvreurs ſur les toits ; voici, Monſeigneur, comme ils s'y prennent. Ils jettent un bout de cette corde qui a pluſieurs braſſes de long, & qui a trois pouces d'épaiſſeur, ou environ ; ils jettent, dis-je, le bout de cette corde en haut qui s'entrelaſſe dans les branches, & ils l'attirent à eux lors qu'elle reſiſte, ils s'en ſervent pour monter. C'eſt aux hommes à brûler les champs, ils ont de gros crochets de bois avec le ſ-

quels ils traînent sur la terre des buches embrasées, & ils brûlent des racines des herbes pour semer ensuite. L'endroit où ils ont semé des féves, sert l'année suivante pour y semer du bled d'Inde. L'homme fait les instrumens du labourage qui sont de bois. Quand ils n'avoient pas de pioches de fer ils en faisoient de bois, qui ressembloient à une crosse. Ils en font d'une autre espece pour ramasser la terre au pied du bled d'Inde. L'emploi de l'homme dans le bois l'Hiver est de faire la cabane, qu'ils font d'écorce de bois blanc, longue & étroite; qu'ils arrangent comme nous faisons les tuiles sur les toits. C'est à lui à chercher les bêtes & à les tuër : il passe les Peaux, il en ôte le poil en les raclant avec une lame d'une vieille épée ou avec un coûteau, il les fait boucaner à la fumée, & il les rend molasses avec de la cervelle d'Orignac, ou avec sa moëlle.

Quand les Femmes sont dans le Village elles font les Farines, leur Mortier est un tronc d'arbre qu'elles creusent avec le feu, le Pilon est une perche de bois dur, mince par le milieu & gros par les deux bouts : quelquefois elles ont une pierre faite comme un oignon, & jettant le bled grain à grain elles l'écrasent : elles font le bois de chauffage & l'aportent, elles font les col-

[illegible] pour porter le bagage, elles font [illegible] les ſouliers que les hommes, elles [illegible]ſent quelquefois, elles égrennent le bled. Les jeunes Filles aiment fort à ſe parer, ſe poudrer, ſe laver & ſe graiſſer: ce dernier ornement fait que leur linge ſortant de la lécive n'eſt pas plus blanc qu'auparavant: elles boucanent la viande dans les bois, elles fondent les graiſſes & les conſervent dans des treſſes ou dans de petites boëtes rondes de bois de bouleau, elles vont chercher les fruits dans les campagnes, elles font ſecher les framboiſes, les bluetes, les chataignes, dont elles font une proviſion pour l'Hiver: elles font des Trapes pour prendre les Martes. Les enfans chaſſent aux oiſeaux: les Hommes croiroient s'abaiſſer de faire cette petite chaſſe ſans neceſſité. Les Femmes ſement, cerclent, & chauffent le bled d'Inde, elles en font les treſſes, le mettent dans des manieres de grands tonneaux de bois de bouleau. Un Homme ne veut ſe marier qu'à une bonne travailleuſe, pour ainſi dire, & la Femme ne veut ſe marier qu'à un bon chaſſeur.

Il y a des Femmes Sauvages qui ſont fort têtuës, on accuſe ſur tout les Onnontagueſes & les Onneyoutes, ſi elles n'ont pas rencontré un bon mari, elles



le quittent quelquefois les premieres, elles font mourir leurs enfans de langueur, ou par des breuvages empoiſonnez, la Ciguë eſt ordinairement la derniere reſſource dans leur deſeſpoir. Les Filles croyent faire un grand tort à leurs meres en ſe tuant, & leur diſent, hé bien tu n'auras plus de Filles,& elles vont ſe faire mourir, elles ſe mettent un collier au col & s'étranglent, ou elles aiguiſent un morceau de bois dont elles ſe percent la gorge. Leur colere & leur mélancolie dure long-temps, ils n'ont pas de juremens mais ils ont le blaſphême; ils ſe plaignent de la Providence & diſent elle me hait. Cela arrive ſur tout aux jeunes gens, principalement aux Filles : on a vû de ces ſortes d'exemples, mais le commun des Sauvages ſouffre plus long-temps & avec plus de plaintes, du moins qui paroiſſent. Les jeunes mariées font gloire de ne pas crier en acouchant, ſi elles ſe défient de leur courage elles vont acoucher dans des buiſſons ou dans les champs. Si elles ſont dans la cabane elles s'empêchent de crier. Comme c'eſt une injure parmi les guerriers de dire tu as fuï, de même c'eſt une injure parmi les Femmes de dire, tu as crié quand tu étois en travail d'enfant.

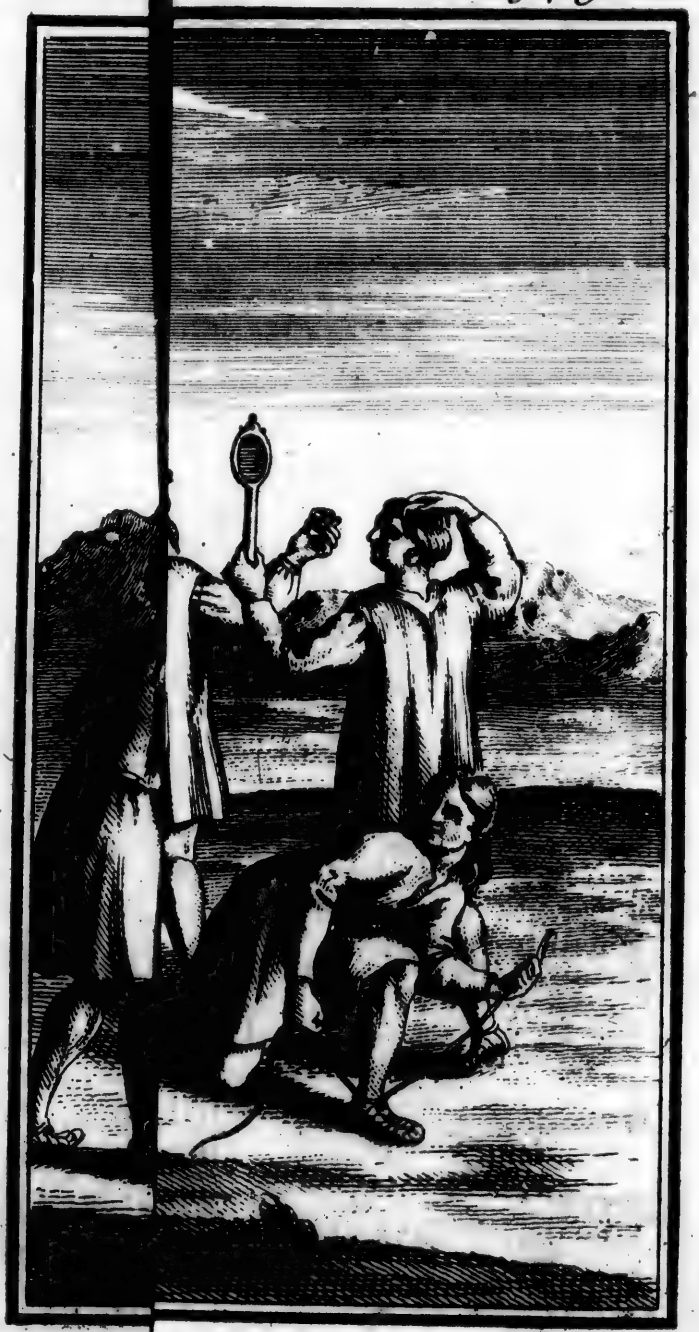
Il y a une grande Fête qu'ils apellent la

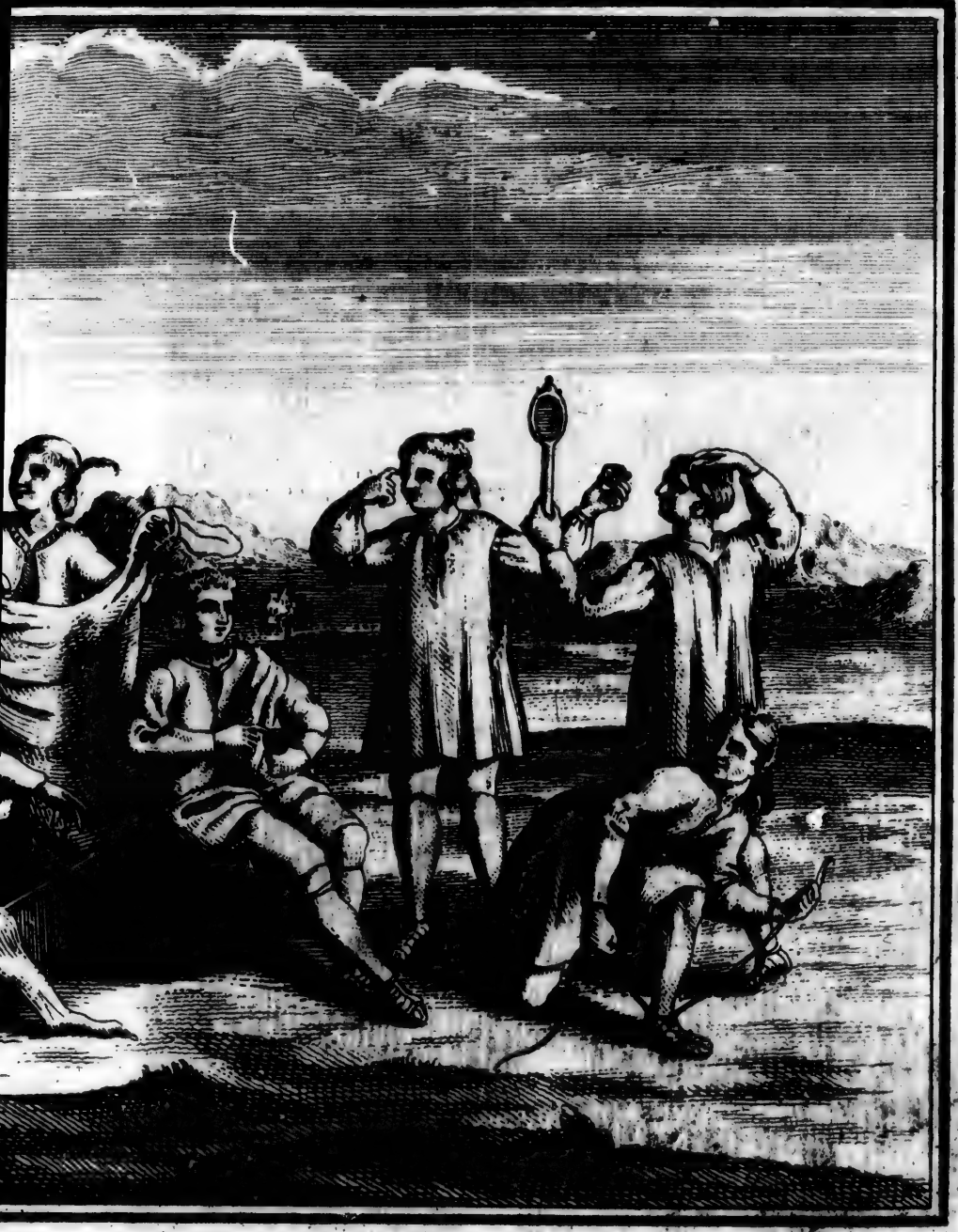
Folie, qui ſe fait au mois de Février, à peu prés comme nôtre Carnaval, ils s'habillent quelquefois à la mode des François, les hommes prennent des habits de chauſſes & les femmes des coëfes, ils font des Feſtins à la Françoiſe, l'ame du Feſtin eſt de jargoner en mangeant, ſans ſavoir ce qu'ils diſent; cela arrive quelquefois, mais le principal conſiſte à demander ce qu'ils ont ſongé. Quand ils entrent dans la cabane on leur dit, tu as ſongé cela; ſi on ne devine pas juſte, ils rompent & renverſent tout ce qu'ils trouvent.

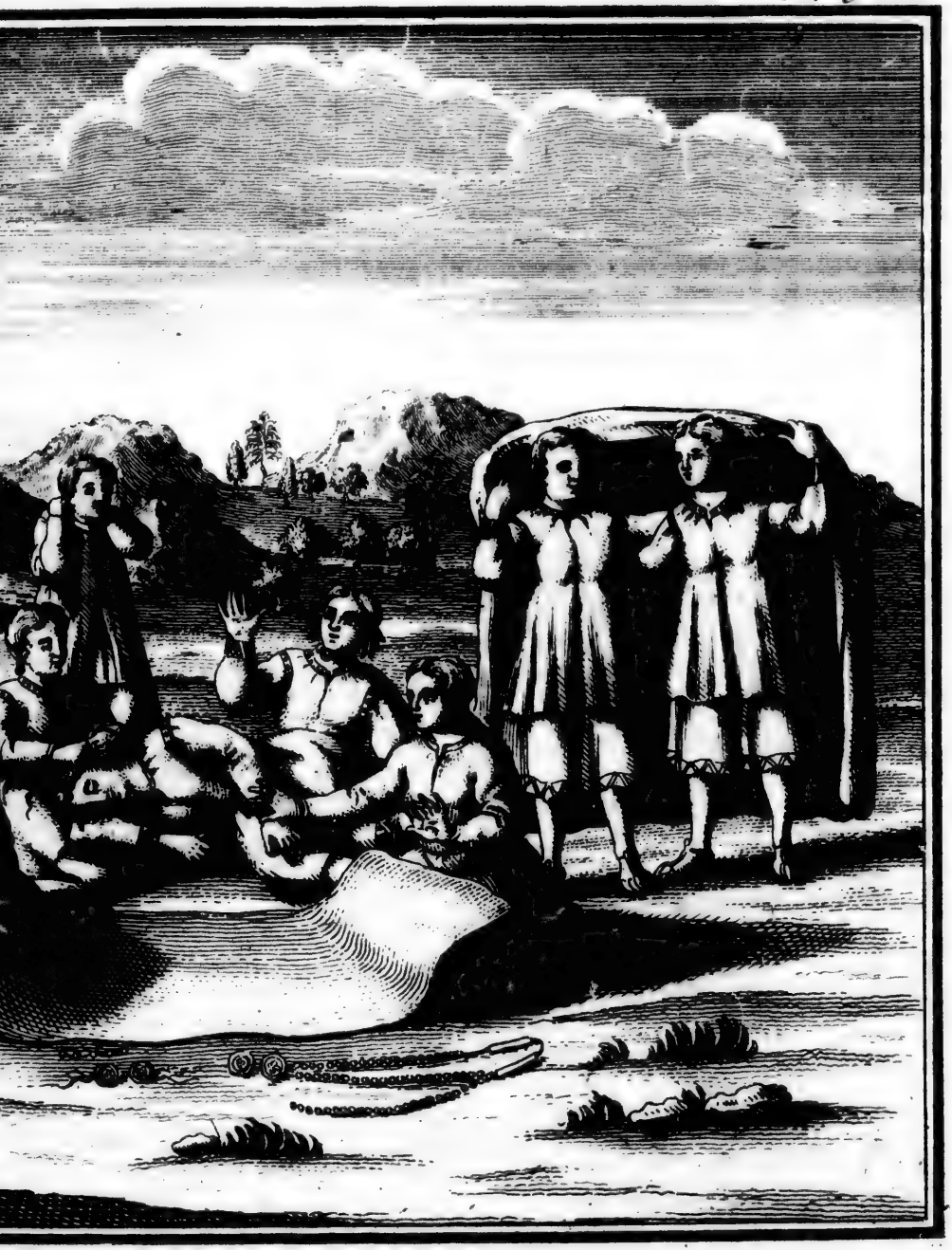
La Fête des Morts eſt celebre, les Vieilles y ont plus d'attache, & font des Feſtins dans les cimetieres.

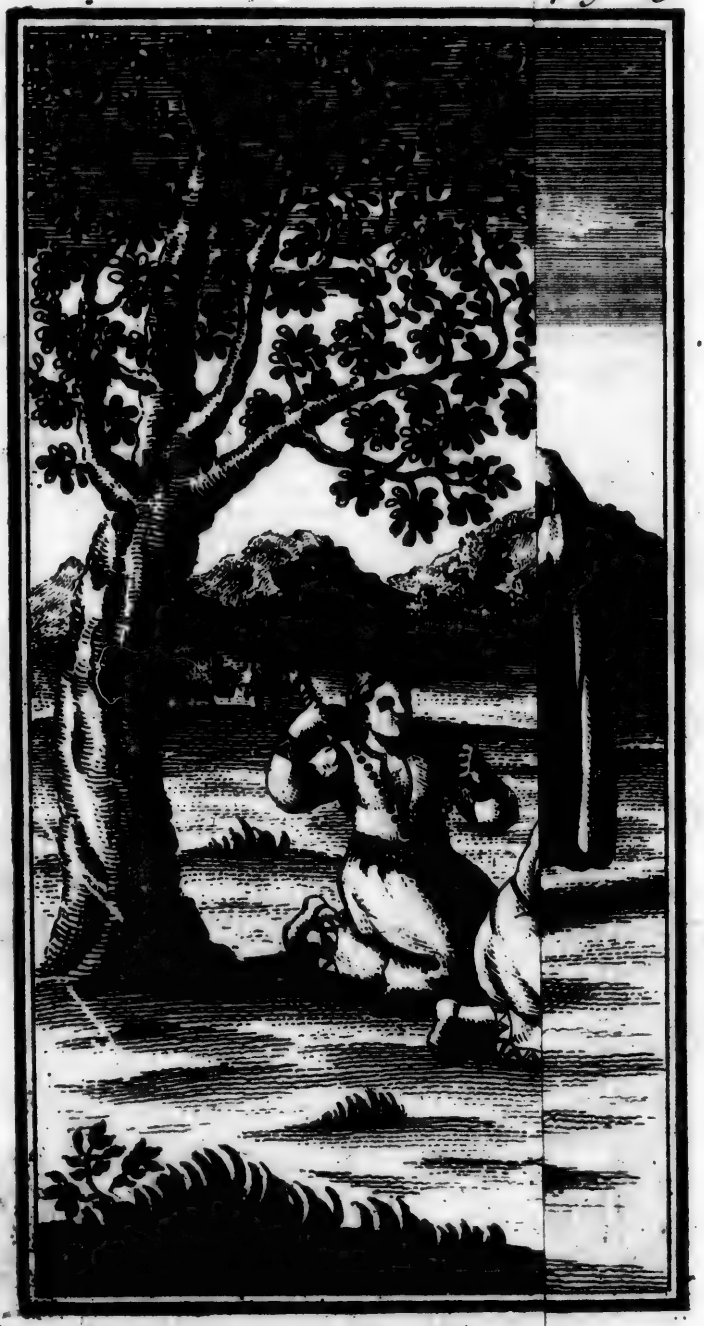
Les Iroquois ſont auſſi ardens pour le Jeu que les Européens, ils y paſſent les jours & les nuits; ce n'eſt pas ſeulement le divertiſſement qui les tient, mais c'eſt quelquefois l'interêt. Le Jeu ordinaire des hommes eſt celui du Plat, qui conſiſte à remuër & faire ſauter dans un plat ſix noyaux de prunes, dont trois ſont peints de noir à moitié & trois ont leur couleur naturelle, ils y obſervent certaines régles. Il faut pour gagner qu'il y ait pluſieurs noirs.

Ils ont un autre Jeu qui conſiſte dans une poignée de Pailles, le nombre eſt





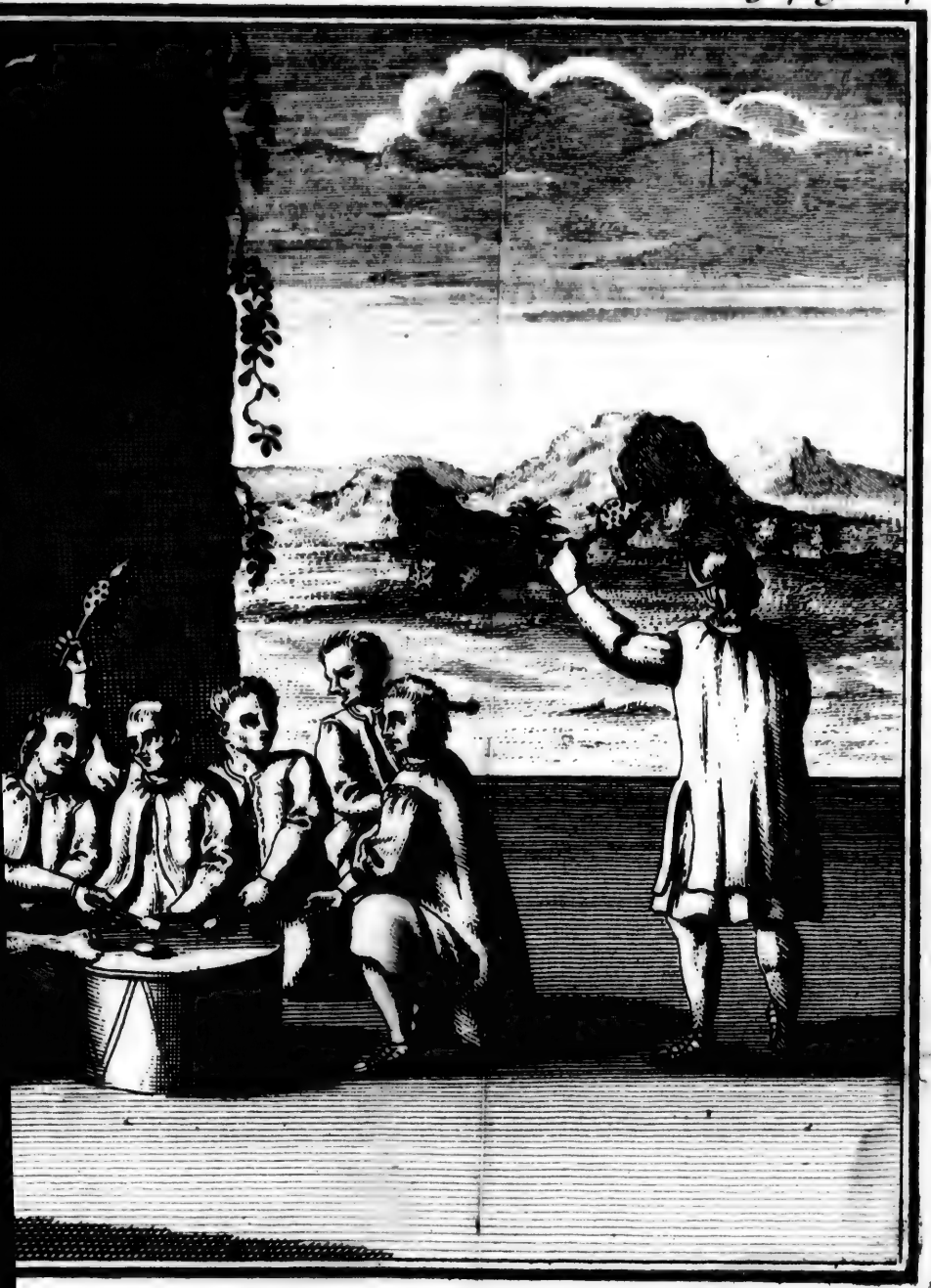




pourtant limité. Ils ſeparent d'abord cette poignée en deux, faiſant certains gêts qui ſont ſeulement pour faire valoir le Jeu, ils en font autant pour le Plat en ſe donnant de grands coups ſur la chair nuë, ſur les épaules & ſur la poîtrine. Quand ils ont ſeparé ces Pailles ils en retiennent une partie & donnent l'autre à leurs compagnons. On ne connoît pas facilement, Monſeigneur, ce Jeu-là, à le voir il ſemble qu'ils joüent au pair & impair. Ils jouënt auſſi beaucoup à la Croce. Les femmes joüent quelquefois au Plat; mais leur Jeu ordinaire eſt de jetter les noyaux avec les mains comme on joüe aux dez. Quand elles ont jetté ces noyaux en l'air elles remuënt leurs bras, tantôt comme ſi elles faiſoient des geſtes d'admiration, ou ſi elles chaſſoient des mouches, elles ne diſent rien, on ne les entend preſque pas; mais les hommes crient comme des gens qui ſe battent, ils parlent juſte en diſant noir, noir; blanc, blanc, & de temps en temps ils font de grandes huées. Les femmes n'ont que cette ſorte de Jeu, les enfans joüent à la Croce, jamais au Plat ou rarement, les filles joüent avec des fuſeaux qu'elles font paſſer par deſſous un petit bois élevé un peu de terre; c'eſt à qui pouſſera plus loin ſon fuſeau.

Il y a des Jeux d'Hiver & des Jeux d'Eté, ceux de tout temps ſont les Noyaux & les Pailles, ceux d'Hiver ſont les Fuſeaux pour les enfans, ceux ci y mettent une longue queuë de deux pieds & demi : ceux des filles ſont de veritables Fuſeaux. Les uns & les autres les moüillent avec la ſalive ou ils les mettent dans l'eau quand il géle bien fort, afin qu'il ſe faſſe une croûte comme un verni, & ils les pouſſent ſur quelque penchant d'une côte bien glacée, afin qu'ils aillent plus loin. Ils font couler auſſi de petits bâtons plats & longs, ils peignent tous ces fuſeaux & ces bâtons.

La jeuneſſe eſt fort libre en paroles, ils raillent ſur leurs amours ou ſur leurs faits de guerre, ils diſent des paroles à double entendre, ils ſe divertiſſent auſſi à jouër de la flûte, ils chantent toûjours ſur le même air, ils chantent ſouvent ce qu'ils apellent la Chanſon de guerre ou la Chanſon de mort, ils batent la meſure avec le pouce ou un autre doigt, en le pliant ou le dépliant avec juſteſſe, frapant auſſi ſur quelque choſe de raiſonnant, ils mettent une peau bien tenduë ſur une chaudiere, & forme ainſi une maniere de timbale, autour de laquelle ils ſe mettent acroupis, chantant & frapant deſſus en meſure avec



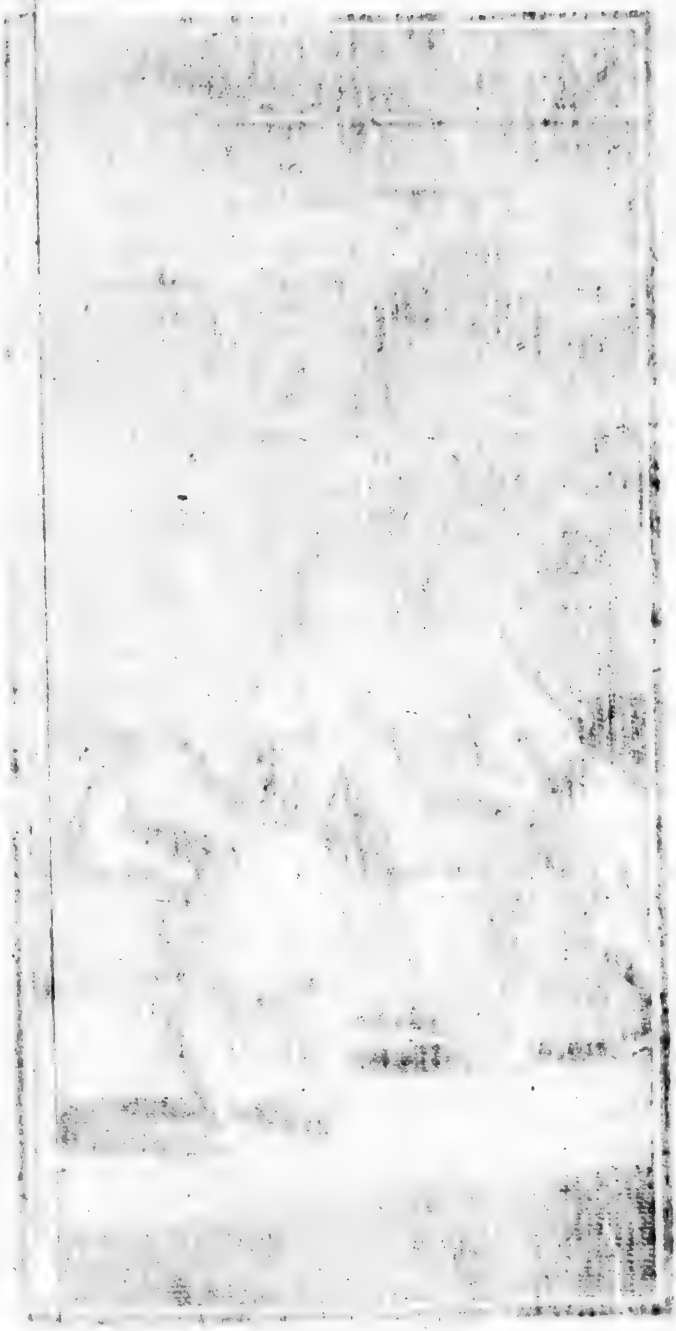
un
n'or
Tou
fans
mes
ſoir
gne
à ſe
où i
&
leur
leur
ou
res.
vant
que
bou
te,
par
épa
les
Sau
qu'i
por
gard
Fra
Ils
tieu
avo
per

un petit marteau de bois, les femmes n'ont pas d'autre divertiſſement que le jeu. Tout le monde ſe baigne en Eté, les enfans & les filles y vont plus que les femmes, ou ſi elles y vont c'eſt à l'écart le ſoir, on n'en voit jamais le jour ſe baigner, ou cela eſt rare. Les enfans jouënt à ſe cacher & à faire deviner aux autres où ils ſont, ou bien les jeunes gens à luter & à courir, ils ſont naturellement railleurs, & le font quelquefois avec eſprit; leurs railleries tombent ou ſur la mine, ou ſur la poſture, ou ſur quelques avantures. Un François joüoit des gobelets devant un Iroquois, ce Sauvage voyant que ce François tiroit des rubans de ſa bouche l'imita, il avoit une perdrix morte, il la mit derriere ſon épaule & la tira par deſſus, diſant j'ai tiré cela de mon épaule. On dit un jour à un Iroquois que les ſoldats étoient conſiderez du Roi: le Sauvage répondit parlant de deux Soldats qu'il avoit vû garder les vaches, & dit, je porte compaſſion à ces deux Soldats qui gardent les vaches, que ne vont-ils en France ils ſeroient les camarades du Roi.

Ils ont des Nôces & des Danſes ſuperſtitieuſes; la Danſe des hommes conſiſte à avoir une couverture ſur l'épaule & à fraper du pied en tournant en rond. Les fem-

mes & les filles qui danſent en plus grand nombre que les hommes & les garçons, font des poſtures, des contorſions, des tours à droit & à gauche, en tournant en rond, & ſe laſſant juſqu'à n'en pouvoir plus. Elles n'épargnent rien pour ſe rendre belles & leurs filles auſſi, elles mettent pour cet effet des huiles d'Ours à leurs cheveux, elles ſe barbouillent le viſage, ce que l'on apelle ſe *matacher*, elles ſe peignent même toute la tête de pluſieurs couleurs, elles ont des pendans d'oreilles, des colliers à pluſieurs tours qui leur pendent ſur le ſein, des bracelets & une ceinture par deſſus leur chemiſe. Le joüeur d'inſtrumens eſt au milieu, aſſis ſur un banc, autour duquel on danſe en rond, il bat avec un ſquelete de tortuë dans laquelle il y a des pois, ou bien ils ont une petite gourde dans laquelle ils ont mis des pois ou des petites pierres; ils chantent & battent la meſure avec l'inſtrument, & à chaque Chanſon on lui donne le payement en porcelaine ou en quelque autre eſpece.

Quand il y a des Feſtins il n'y a pas d'autres Cuiſinieres que quelques jeunes gens qui ſont nommez pour faire la marmite, ils portent une mâne de bled d'Inde par le village, & les femmes pilent le bled



bled dont elles portent la farine dans la cabane où le Feſtin ſe doit faire. Quand la viande eſt cuite on la tire pour mettre la farine ; quelques Anciens qui ſe trouvent autour du feu où ils s'entretiennent de ce que l'on doit faire ou dire dans le Feſtin, ôtent les os & les rongent.

Je vous ai fait connoître, Monſeigneur, le caractere de cette Nation en vous parlant de ſes emplois & de ſa conduite pour la Paix & pour la Guerre. Chaque Nation a ſon caractere particulier, l'Anié & l'Onneyout ſont genereux, francs autant que des Sauvages le peuvent être : l'on peut dire qu'ils n'ont qu'un même eſprit. L'Onnontagué eſt fier, fourbe, moins genereux que l'Anié, car l'Anié lui a reproché ſouvent ſes lâchetez, lors qu'ils alloient en guerre enſemble. Il y avoit toûjours plus d'Aniez tuez ſur la place, tandis que les Onnontaguez retournoient toûjours chez eux. Le Goyogoüin eſt bon guerrier, ſes mœurs tiennent plus du Sauvage, il eſt auſſi fin & auſſi ruſé que les Tſonnontouans, l'Onnontagué, l'Anié & l'Onneyout. L'exterieur de ces deux Nations & leurs langages eſt plus barbare qu'ils ne le ſont en effet ; car l'on a remarqué qu'ils avoient le naturel aſſez bon, facile à gouverner & fort accommodant.

L'Iroquois en general aime l'hoſpitalité, & il eſt bon ami ou ennemi juré ; ils n'ont pas de lettres, & ils ſont accoûtumez à juger des choſes par les ſens & ont l'imagination fort vive. Un vice general des Iroquois qui eſt la pareſſe, & de n'avoir aucun métier pour s'ocuper, eſt cauſe qu'ils paſſent le temps ſur leur natte couchez, ſur laquelle ils font pluſieurs Songes creux, & quand leur imagination eſt échauffée ils prennent tout ce qu'ils ſe ſont repreſentez pour des veritez. Je vous ai raporté, Monſeigneur, d'où vient l'eſtime qu'ils font du Songe.

Quoiqu'ils ayent des ſentimens de colere trés-violents ils ſavent les cacher, ils ſe diſent froidement les injures les plus atroces, & ceux qui n'entendent pas la langue ne ſauroient connoître s'ils ſe fâchent, ils conſervent dans leurs cœurs les deſirs de vengeance, & ils ont beaucoup de peine à pardonner, c'eſt ce qui eſt le premier mobile de toute leur conduite. Les particuliers ne veulent pas avoir affaire à un autre particulier, ils ſe craignent les uns les autres. Une ſœur employe un étranger pour demander quelque choſe à ſa ſœur, & ainſi des autres. Cela peut venir d'orgueil, & parce qu'ils ne veulent pas être refuſez. Il n'y a pas de

Procez entr'eux, les Vieillards les terminent bien-tôt & l'on en vient promptement à l'execution, car l'on fait casser la tête à celui qui a tort, & pour cela on l'accuse de sortilege, ou quelqu'un fait semblant d'être yvre pour le tuër. Quand on surprend un larron de profession, on s'en défait bien-tôt, les parens sont les premiers à l'accuser & à lui faire casser la tête.

Tous les Iroquois sont partagez, Monseigneur, par Famille; il y en a trois principales qu'ils apellent la Famille de l'Ours, celle de la Tortuë, & celle du Loup. Ce ne sont pas de simples noms mais ils ont des Fables là-dessus, c'est dequoi ils s'entretiennent de trois ans en trois ans, dans des assemblées generales. Chaque Village est composé de ces trois Familles, & chaque Famille a son Chef. Chaque Chef assemble sa Famille pour déliberer sur les affaires qui se presentent, & les Chefs eux-mêmes s'assemblent ensuite pour prendre les dernieres résolutions, c'est ce qui fait que les affaires traînent en longueur, car il faut que toutes les Nations soient de même sentiment. Les Onnontaguez ont voulu se rendre les maîtres des affaires, mais les autres Nations leur ont fait voir de temps en temps qu'ils ne l'é-

toient pas : il y a un Ordre parmi les Aniez qu'ils apellent l'Ordre des Nobles. Les femmes en ſont & en ont voix déliberative dans les affaires ; mais elles font de la dépenſe pour être de cet Ordre-là.

Quoiqu'ils n'ayent pas de Roi n'y de Chef qui leur preſcrivent des Loix, cependant lorſqu'il s'agit de quelques affaires qui regardent la Nation, il ſe trouve une union ſi grande entr'eux qu'ils agiſſent tous de concert en ce moment, avec une deference particuliere que les jeunes gens ont pour les Vieillards ou les Anciens. Ces Chefs qu'ils apellent *Odianez*, ou *Odiſthems*, ſont les plus conſiderables : ce mot même le porte.

L'on choiſit ordinairement, Monſeigneur, la cabane d'un des plus conſiderables, que les femmes préparent, aprés quoi elles ſe retirent ; il y en a cependant que l'on regarde comme des Heroïnes, qui demandent à y entrer, elles donnent quantité de Colliers de porcelaine pour ouvrir le diſcours, & lorſqu'il ſe fait quelques déliberations on demande leur ſentiment. Ces femmes ont un ſi grand aſcendant ſur les Anciens que lors qu'elles demandent quelques graces pour le bien public ils ne peuvent ſe diſpenſer de les leur accorder, comme ſi un parti de guerre

étoit prêt d'aller en campagne, & que les femmes du Village reſtaſſent ſeules, cette mere de famille repreſenteroit un Collier pour les en détourner, les apellans *Ac nos fems*, qui veut dire mes oncles d'où vient que vous nous expoſez à l'inſulte de nos ennemis : pour lors on change de deſſein, mais à moins de quelques affaires de cette nature jamais les femmes n'entrent dans les conſeils.

Avant d'en tenir quelqu'un, un Ancien qui aura la meilleure voix crie à pleine tête, faiſant le tour du Village, & dit aſſemblez-vous nous allumons le feu : & lors qu'il s'agit d'un Conſeil de Guerre il y a quelquefois deux Conſiderables, qui crient par tout le Village de toutes leurs forces, avec précipitation, une parole n'attendant pas l'autre, & diſent entrez Guerriers, entrez Guerriers.

Les Anciens où les Conſiderables étant aſſemblez, celui chez qui l'on eſt, ou un Orateur que l'on choiſit, prend la parole qui explique le motif qui les a tous emmenez. Les déliberations faites quelques-uns des Anciens vont dans chaque famille avertir la jeuneſſe de ſe trouver en un lieu preſcrit, dans lequel ils leur communiquent ce qui s'eſt paſſé au Conſeil, & ſi c'en étoit un de Guerre. L'Orateur ayant ſçû le ſen-

timent des Anciens, fait savoir à la jeunesse qu'il seroit à propos de faire telle chose. Voyez, leur dit il, jeunesse, ce que vous avez à répondre. C'est donc là, Monseigneur, cette politique qui les unit si bien, à peu prés comme tous les ressorts d'une horloge, qui par une liaison admirable de toutes les parties qui les composent, contribuënt toutes unanimement au merveilleux effet qui en resulte.

Outre ces Anciens il y a des Chefs de Guerre. Ceux-ci qui entrent dans les Conseils font quelquefois assembler le lendemain toute la jeunesse, & lui font le recit de tout ce qui a été proposé, lui demandant la réponse. Nous vous en laissons les maîtres, leur disent les guerriers. Et la jeunesse, par une deference reciproque leur répond, vous en êtes les maîtres vous-mêmes.

Les Anciens qui ont déliberé sur leurs affaires de Guerre proposent aux guerriers si ceux-ci en sont contens, ils chantent ou font un cri d'une commune voix, prononçant ce mot de *Ho*, qu'ils expriment du fond de la gorge, & s'il y en à quelqu'un qui n'est pas content il ne chante pas.

Quand les jeunes gens qui ont été déja avertis se sont trouvez au lieu qu'ils ont

choisi, ils s'assemblent en rond un peu à l'écart de ceux qui leur sont venus parler de la part des Anciens, & déliberent entr'eux sur la réponse qu'ils doivent faire. La décision faite, la jeunesse qui a consenti à ce qui lui a été communiqué l'aplaudit par le cri de *Ho.*

Il n'y a pas de Négoce ny de Commerce parmi eux, parce qu'ils ne veulent point avoir d'affaires les uns avec les autres, la plus grande traite est l'eau de vie, ce sont les femmes qui en traitent ordinairement en échange du Castor. Ils n'ont pas d'autre marché que les cabanes, ils se payent fidellement, leurs mesures n'est autre chose que la cueillere avec laquelle ils mangent leur *Sagamité.* Ils mesurent leur porcelaine dans le creux de la main, ils n'achetent pas de terres; mais les heritages passent aux Parens du défunt, ils ont leurs limites pour leurs champs, ils font des marques aux arbres avec la hache, en tirant une ligne à vûë & sans methode. Celui qui a découvert un Lac, ou un endroit de Pêche, ou des maisons de Castor, en est le maître, il marque l'endroit & perfonne ne lui en dispute la proprieté. Les Vieillards & ceux qui ne peuvent ou ne veulent rien faire à la guerre & à la chasse, font des nasses & se font Pêcheurs,

c'eſt un métier rôturier parmi eux. Leurs naſſes ſe font de fil, ou d orties, ou de bois blanc, dont ils réduiſent l'écorce en filet par le moyen de la leſcive qui le rend fort & maniable. Les femmes filent ſur leurs genoux en tordant le fil avec la paume de la main, elles mettent ce fil que l'on pourroit apeller plûtôt de la fiſſelle en peloton. Ils ne ſçavent ce que c'eſt que de pêcher avec des filets à flotter, ils prennent beaucoup de ſaumons.

Ils apellent Colliers des grains de porcelaine enfilez que les François nomment corde de porcelaine, ils font avec ces cordes une maniere de hosâ long & large, où ils repreſentent pluſieurs figures. Ils s'en ſervent pour traiter la Paix, pour faire leurs Ambaſſades, pour déclarer leurs penſées, pour apaiſer les Procez, pour faire quelques entrepriſes. Pour juger, condamner, ou abſoudre c'eſt encore leur principal ornement, en un mot c'eſt leur or & leur argent: les jeunes guerriers allant en guerre s'en ſervent comme de bracelets & de ceintures ſur leurs chemiſes, & couvrent tout cela d'une belle couverture rouge, ils vont à une lieuë ou deux du Village, accompagnez de leurs femmes, & en ſe ſeparant ils leur donnent leurs Colliers. Les femmes

en font d'autres qui ſervent à porter du bois & à lier les Eſclaves, elles font ceci d'écorce de bois blanc d'Orties & de Cotonniers. Ces porcelaines viennent de la côte de Manathe ; ce ſont des bourgos ou manieres de colimaçons de mer qui ſont blancs ou violets, tirant ſur le noir.

Je vous ai donné, Monſeigneur, une idée de l'Iroquois non Chrétien, vous voulez bien que je vous parle de ceux qui ſont établis parmi les François, il y en a deux Miſſions, l'une à la montagne de Montreal, qui eſt à une portée de canon de la Ville, & l'autre eſt au Saut ſaint Loüis qui en eſt à trois lieuës. La Religion Chrétienne & le commerce que cette Nation a eû avec nous par la conduite judicieuſe des Jeſuites, les a un peu humaniſez depuis trente ans. Les mœurs de ces gens ſi barbares & ſi farouches ont été adoucis ſans doute par le Baptême, avant & aprés la guerre déclarée contre les Iroquois. Ils ont fait voir des marques d'humanité, & quand ils ont vû que les Iroquois leurs ennemis en abuſoient, ils ont fait voir que le Chriſtianiſme n'eſt point oppoſé à la veritable valeur.

Ces Iroquois convertis ont toûjours eû ſoin que leurs enfans n'entendiſſent point parler des ſuperſtitions & des coûtumes

de leur païs, en leur faiſant ſucer la Foi avec le lait, ils font ce qu'ils peuvent afin que quand ces enfans ſont grands ils ne demeurent plus au païs de peur qu'ils ne ſe perdent.

Ceux qui ont été plus celebres parmi ces nouveaux Chrétiens ont été le grand Anié chef de cette Nation, la Cendre-Chaude Chef des Onneyouts, Paul Capitaine & Chef de la Priere, & le Borgne. Ces gens ont fait des actions & en Paix & en guerre qui meritent que je vous en parle, Monſeigneur.

Le grand Anié aprés avoir dompté la Nation des Loups, ſe fit Chrétien, il apprit lui-même les Prieres dans les forêts étant à la chaſſe l'Hiver, il a Prêché la Foi dans ſon païs, il a confondu les Proſelites des Anglois, il a emporté contre les Anciens qui ne vouloient pas que l'on vint demeurer à Montreal, il emmena lui ſeul cinquante de ſes gens dont une partie vit encore & ſert de pierre fondamentale à l'Egliſe du Saut. Il a fait pluſieurs belles actions contre les Onnontouans, il s'attiroit l'affection de tout le monde par ſa pieté & ſa bravoure ; un moment aprés avoir fait la priere étant à la chaſſe en Hiver, il fut tué par les Loups nos Alliez dans un choc imprévû.

La Cendre-Chaude étoit un des deux Capitaines qui gouvernoient la Nation des Onneyouts, il fit brûler le Pere Brebœuf pendant ſon Paganiſme ; mais aprés ſon Baptême il fut prêcher la Foi aux Iroquois, il commença par les Anïez & parcourut les cinq Nations Iroquoiſes ; ſon autorité en convertit quelques-uns, ſon éloquence confondit les Anciens, il prêchoit les Dimanches dans les cabanes où il aſſembloit la jeuneſſe. Quand la guerre fut déclarée il fut avec Monſeigneur le Marquis de Denouville aux Tſonnontouans, où il fut tué combattant genereuſement contre les ennemis.

Paul étoit un Huron, bon guerrier & fort zelé pour la Religion, Dieu l'a récompenſé en lui donnant une fille qui a vécu comme une Religieuſe, elle avoit à l'âge de treize ans l'innocence d'un enfant & la ſageſſe d'une perſonne de trente, & eſt morte vierge. Sa mere la voyant bien faite craignit pour ſa vertu ; elle convint avec ſon mari de faire dire une Meſſe, afin que Dieu permit que ſa beauté pût être alterée. L'on tient qu'il ſe forma depuis une tache dans ſon œil, & étant devenuë étique elle mourut en exhortant ſa mere à être bien conſtante en la Foi, & laiſſa à la Chapelle une couverture de taf-

fetas, avec tous ſes colliers, bracelets & autres ornemens.

Le Borgne ou en Iroquois Sogareſſé a été mis en priſon chez les Anglois, parce qu'il étoit trop ami des François, il regrettoit en mourant de ce que Dieu ne lui avoit pas fait la grace d'être martiriſé. Il prenoit le ſoin des enfans dans la Miſſion, il les Catechiſoit, il les corrigeoit, il leur faiſoit faire les Prieres. Sa femme n'étoit pas moins fervente, & elle a demeuré prés d'un an en priſon chez les Anglois avec ſon mari.

Ces nouveaux Chrétiens voyent bien quelle difference il y avoit de la vie Chrétienne à celle qu'ils menoient avant le Baptême. Ils ſavent ſi bien leur Religion qu'ils ont confondu les Heretiques d'Oranges ſur l'invocation des Saints & ſur d'autres articles de la Foi.

Il y a à la Prairie de la Madeleine, vis-à-vis de Montreal, une femme Sauvage enterrée, à l'occaſion de laquelle l'on a reglé les enterremens. Les François n'ont pas voulu laiſſer enlever ce corps par les Sauvages qui vouloient l'avoir, c'étoit la femme d'un Capitaine. Le Capitaine & cette femme ſont les deux premiers Sauvages Iroquois qui ont demeuré avec les François, & ſur leſquelles l'Egliſe du Saut

eſt

eſt fondée. Quand elle fut morte ſon mari fit un Feſtin en forme de Teſtament, & dit aux aſſiſtans, vous ſavez que nous avons pluſieurs ſuperſtitions dans nôtre païs touchant les funerailles ; à preſent que nous ſommes Chrétiens, & que nous faiſons prier Dieu pour les morts, je donne aux pauvres tout ce qui a apartenu à ma femme; il y avoit pour cinquante écus de hardes en Colliers & autres choſes. Depuis ce temps on donne aux femmes qui ont fait la foſſe, & aux pauvres, ce que ceux qui ne ſont pas Chrétiens mettent dans la foſſe avec le corps.

Nos Iroquois Chrétiens gardent entre eux, Monſeigneur, le même ordre de police que les Payens, mais ils ne déterminent rien ſans l'agrément du Gouverneur general, auquel ils viennent dire ce qu'ils ont conclu ; s'il l'aprouve l'affaire eſt décidée, s'il ne l'aprouve pas, ils font ce qu'il leur ordonne. Cela s'entend des affaires dont il faut que le Gouverneur ait connoiſſance, car pour le reſte ils le gouvernent à leur maniere ; cela facilite la converſion des Anciens qui veulent ſe faire Chrétiens. Il y a un Chef de la Priere qui préſide aux Chants, aux Offices qui ſe font dans l'Egliſe & à tout ce qui regarde le culte Divin, mais il ne fait

rien ſans conſulter le Pere Miſſionnaire.

Quand on fait les Mariages l'on garde l'ordre de l'Egliſe, & ces Sauvages ſont plus ſcrupuleux ſur la Parenté que les Européens ; car leur Parenté ne vient ſouvent que d'adoption, & elle n'empêcheroit pas le Mariage à cauſe qu'ils ne ſont Parens que de loin ; cependant on n'oſe pas paſſer les bornes qu'ils ſe ſont preſcrits avant d'être Chrétiens, pour ne les pas ſcandaliſer. Les enfans qui n'ont jamais été au païs étant plus capables d'inſtructions que ceux qui ont été parmi les Infidelles, les Parens ont grand ſoin de leur faire aprendre les Prieres, & de les envoyer à l'Egliſe. Ils ne ſont pas portez à leur faire aprendre à lire n'y à écrire, à cauſe, diſent ils, que l'Ecriture ne leur donne pas dequoi vivre. Il vaut bien mieux qu'ils aprennent à aller à la Chaſſe, ou à Pêcher pour aporter quelque choſe à la cabane. Ils ſont bien aiſes qu'ils aprennent à ſervir la Meſſe & à chanter. Il y en a quelques uns qui élevent bien leurs enfans, mais la plûpart ont trop d'indulgence pour eux.

Je vous ay dit, Monſeigneur, tout ce qu'il y a de bon dans leur maniere de vivre, la Foi n'a fait que perfectionner cet état de Sauvage. Par exemple, ce ſeroit

ne honte pour un homme de porter du bois avec sa femme & d'aller travailler aux champs avec elle. On voit pourtant quelques maris qui font cela par humilité & par Penitence : Peut être que les Iroquois ont en horreur cet état de femme, à cause qu'ils ont vû parmi les Nations du Sud des hommes qui faisoient les femmes & qui quittoient les habits d'hommes pour prendre ceux de femme. On en void trés-rarement parmi les Iroquois, & ils condamnent par la seule lumiere naturelle cette façon de vivre.

Quoique les Iroquois soient de grands Joüeurs, cependant on est venu à bout de moderer cette passion. On n'a pas eû besoin de les empêcher de se fâcher, car ils ne se fâchent jamais en joüant, quelque grande que puisse être la perte qu'ils fassent au jeu.

Outre les occasions dans lesquelles ils faisoient des Festins, en ayant retranché les superstitions, ils font quelques Festins pendant l'année, au premier de Mai, en plantant le Mai devant l'Eglise, & lors que quelque personne considerable vient les voir, car parmi ce grand témoignage d'amitié c'est de faire *Chaudiere*, où en leur langage mettre la chaudiere haute, pour lors le Capitaine de la Priere dit le

Benedicité à voix haute, & quand on a mangé il dit les Graces. On a coûtume de chanter pour ſe divertir & pour rendre le Feſtin plus celebre. L'on ne voit pas d'Iroquois qui ait apris de métiers, il en eſt pourtant capable, mais c'eſt qu'il n'a pas de coûtume. Pluſieurs parmi les Chrétiens s'occupent à abattre du bois, travailler aux champs, à pêcher de peur d'être tentez de boire & de devenir ivrognes comme les autres, mais ceux là ne ſont pas le plus grand nombre. Une pierre de touche pour ſçavoir s'ils ſont bien convertis eſt le pardon des injures. Ils ſont devenus intereſſez depuis qu'ils ont connoiſſance du commerce. Tout leur argent & leur monnoye conſiſte en ces grains de porcelaine, dont j'ai déja eû l'honneur de vous parler. La porcelaine ſe trouve dans la Virginie le long du bord de la mer, ils la commercent avec les François lors qu'ils viennent à Montreal, & ils acheptent ce qui leur convient. Je leur ai vû un grand mépris pour l'or & l'argent qui ne leur eſt d'aucune utilité pour traiter avec les autres Nations : s'ils avoient l'uſage de le battre ou de le fondre ils pourroient faire des bijoux.

Ces Peuples aiment à ſe parer avec autant d'amour propre que toutes autres

Nations du monde, ils aiment beaucoup le vermillon, l'on en fait un grand commerce en Canada les femmes s'en *matachent* le visage ; *mattacher*, c'est-à-dire peindre. Lors donc qu'ils se *matachent* elles mettent plusieurs couleurs sur le visage, comme du noir, du blanc, du jaune, du bleu & du vermillon. Les hommes se font des Serpens depuis le front jusqu'au nez, ils se piquent la plûpart tout le corps aussi bien que les Canadiens, avec une arguille, jusqu'au sang. De la poudre à fusil écrasée fait la premiere couche pour recevoir les autres couleurs, dont ils se font des figures telles qu'ils le jugent à propos, & jamais elles ne s'effacent.

C'est une maxime parmi eux, lorsqu'ils vont à la guerre, de se *mattacher* le visage avant que de livrer un combat, ils avoüent que n'étant pas maîtres quelquefois des premiers mouvemens de la nature, leurs ennemis pourroient apercevoir sur leur visage quelque air de pâleur & de crainte ; ils se sentent par là fortifiez, & ils se battent avec une intrepidité surprenante. Cette Nation est trés belliqueuse, mais à force de faire la guerre de toutes parts, à toutes les Nations, elle a beaucoup diminué. Les Mariages qu'ils ont fait avec leurs prisonnieres ont beaucoup con-

tribué à repeupler cette Nation.

Tout ce que les cinq Nations peuvent mettre ſur pied preſentement ce ſont quinze cens guerriers, par e que la plûpart ont été détruits dans ces dernieres guerres, ils tiennent cependant toute l'Amerique Septentrionale en ſuſpens : Les Anglois les menagent d'un côté, & nous les aprehendons nous-même. Leur maniere de faire la guerre eſt ſi particuliere, qu'un François n'eſt pas en ſureté à la portée d'un piſtolet de ſa maiſon lorſqu'il eſt dans ſon habitation.

La réſolution étant priſe dans leur Conſeil de Guerre d'aller vanger leurs freres, ils font en même-temps pluſieurs partis, ils prennent quelque peu de bled d'Inde pour vivre en chemin, s'embaraſſant peu du reſte, parce qu'ils chaſſent toûjours, marchant dans les bois où ils trouvent dequoi ſubſiſter.

Ils ignorent la maniere de ſe battre en pleine campagne de bled, que l'on apelle *Deſert*, d'où ils découvriront ce qui s'y paſſe, ils y feront des irruptions ſubites & entreront dans les maiſons, ils tâcheront de prendre quelqu'un, ils feront des priſonniers ou enleveront des chevelures : ce ne ſont proprement que des coups de mains, & ils ont porté par ce genre de

guerre plus de terreur chez leurs ennemis que n'auroit pû faire une armée reglée ; les François ne l'ont que trop reſſenti. Malheur donc à ceux qui tombent entre leurs mains, car ce ſont autant de victimes qu'ils immolent à leur fureur.

Ils ont bien ſoin de leurs priſonniers pendant le Voyage, non par un eſprit de charité ou de compaſſion, mais parce qu'ils ſe ſont fait un point d'honneur d'en avoir en entrant dans leur Village qu'ils paroiſſent bien rigoureux. Ils éloignent pendant ce temps-là toutes les idées qui pourroient leur faire de la peine ſur la juſte aprehenſion des peines qui les attendent ; mais lors qu'ils ſont prêts d'arriver c'eſt une metamorphoſe bien differente, cette aproche réveille tout-à-coup ce que la fureur avoit aſſoupi contre leur propre inclination, & l'imagination rapellant tout ce que la cruauté leur peut inſpirer, elle fait éclater la rage qu'ils avoient conſervée dans leurs cœurs, car ils leur coupent quelquefois les pouces, leur arrachent les ongles avec les dents, leur rongent le bout des doigts & les leur font brûler, leur font des eſtafilades dans les chairs avec un coûteau, & ſe les jettent de l'un à l'autre au travers d'un grand feu, ils ne donnent jamais la vie aux pri-

ſonniers qu'ils ſont dans leurs campagnes de bled d'Inde : ils leur ſcient les poignets avec les cordes de leurs arcs, (ce ſont les Tſonnontouans qui ſe ſervent de ce genre de ſuplice plus que les autres) on les fait aſſeoir & on leur ſuſpend les pieds, liez entre deux piquets devant le feu, on leur fait brûler la plante des pieds & on la leur enleve quand elle eſt bien rôtie.

Quand il y a pluſieurs priſonniers on les diſtribuë à toutes les Nations, ceux qui reſtent dans le Village qui a fait coup ſont deſtinez aux familles qui ont eû de leurs parens tuez à la guerre ; on les mêne dans les cabanes des femmes qui en ont perdu. Celles ci verſent des larmes ſur ces infortunez, elles les reçoivent bien, leur donnent à manger, & penſent leurs playes ſi ils en ont reçû : mais s'ils pouvoient penetrer en même temps le fond du cœur de ces Megeres que de fourberies n'appercevroient-ils pas, car tous ces bons traitemens n'aboutiſſent enfin qu'à ſatisfaire leur vengeance.

Ces Eſclaves étant à la diſcretion de ces Barbares, la famille à qui ils ont été donnez differe quelquefois de s'aſſembler pour déliberer de ce que l'on en fera, on les *matache*, on les promene en attendant dans le Village de cabane en cabane, on

les fait chanter à l'Iroquoiſe, l'on s'en divertit, en un mot ils en font leur joüet.

Si quelqu'un eſt aſſez heureux pour être adopté, il eſt ſeur d'avoir la vie & la paſſe comme eux, autrement il eſt condamné au feu. L'Ancien du Village va faire le cri de mort, qui ſont des hurlemens à faire dreſſer les cheveux, pour lors tous les Chefs de guerre & la jeuneſſe ſe réjoüiſſent de la bonne nouvelle qui leur vient d'être annoncée.

Auparavant que de le mener au poteau ils lui mettent quelquefois au col, au bras & aux jambes, tout ce qu'on peut trouver de plus precieux, comme des Colliers de porcelaine. Je me repreſente, Monſeigneur, cette Victime que l'on conduit au bucher, comme ces holocauſtes que l'on immoloit aux faux-Dieux qui étoient couronnez de fleurs, on lui attache les mains à une corde du poteau, de maniere qu'il ait la liberté des pieds pour en faire le tour au milieu de ſes tourmens : c'eſt dans cet horrible état que s'exerce tout ce que peut inventer l'artifice d'un Iroquois.

On aproche le priſonnier d'un grand ſerieux, & on lui paſſe des canons de fuſil tous rouges ſur le corps, depuis les pieds juſques à la tête, avec une tranquilité ſi grande que l'on croiroit que ce ſeroit un

Peintre qui apliqueroit des couleurs ſur un Tableau : ils font rougir ces fers le plus qu'ils peuvent parce que l'ardeur du feu emporte plus aiſement la peau.

Comme ces tourmens ne dépendent que du caprice, ils ne ſont pas limitez dans leur maniere : les uns leur attachent l'extrêmité des nerfs à des bâtons, & tournant ces bâtons ils y roulent ces nerfs comme on fait un cordage ſur un eſſieu, ce qui leur fait retirer tout le corps & le plier en deux d'une maniere horrible, ils le couchent ſur le dos & leur apliquent des pierres toutes brûlantes deſſus. Ils meſurent la peine à la qualité, parce qu'ils diſent qu'un Officier doit avoir naturellement plus de valeur qu'un ſimple ſoldat, & qu'il eſt plus capable de faire paroître en ce moment plus de courage ; ils s'acharnent donc davantage aprés lui.

Plus l'on crie au milieu des douleurs plus ces Tirans prennent de plaiſir, ils n'aiment pas qu'un homme ſe rende ſi-tôt, ils n'en font pas d'état, ils le quittent même avec chagrin ; mais quand il s'agite autour du poteau, & qu'il eſt dans le deſeſpoir par la violence des maux qu'il ſouffre, ils jettent des cris de joye, ou plûtôt des hurlemens épouventables : on leur enleve la peau qui couvre le crâne,

dans laquelle ils mettent de la cendre toute rouge qu'ils leur remettent sur la tête.

Lors qu'ils voyent qu'un homme tombe comme mort, tout navré de douleurs, ils le délient & lui font un habit de paille de bled d'Inde auquel ils mettent le feu, ce moribond qui a encore quelque reste de sentiment veut faire un dernier effort pour se sauver, ce sont pour lors des transports de joye ; cet infortuné prie quelquefois qu'on l'acheve, mais ces cruëls inventent de nouveaux tourmens pour le faire souffrir. L'on a vû une chose tout à fait extraordinaire, que la bien-seance devroit me faire passer sous silence, mais c'est pour vous faire connoître jusqu'où peut aller la malice & le mauvais cœur de cette Nation lors qu'ils tiennent leurs ennemis. Une Femme qui avoit eû un de ses parens tué à la guerre ne sachant plus de moyens pour tourmenter un François, fit rougir un fer qu'elle lui passa dans l'une de ces parties que la pudeur me défend de nommer : çà été, selon le témoignage de quelque François qui avoit été adopté, le plus cruël suplice que jamais les Iroquois ayent pû s'imaginer.

L'on ne meurt pas d'abord de tous ces sortes de tourmens que l'on exerce à plaisir

ſur eux : enfin auſſi-tôt que cette victime a expiré, ils lui arrachent le cœur ; ils ſuçent le ſang, & coupent le corps en pluſieurs morceaux qu'ils mangent. Tel eſt le caractere de la plus redoutable Nation qui ſoit dans l'Amerique, qui d'ailleurs ſont trés humains & trés genereux avec ceux qui deviennent leurs amis. Je ſuis avec reſpect,

MONSEIGNEUR,

Votre trés humble, &c.

II. LETTRE.

II. LETTRE.

Sujets des premieres Guerres avec les Iroquois.

Interêt des Peuples du Canada avec les François.

Arrivée de Mr le Comte de Frontenac de France en Canada, avec Aurionaé le grand Chef des Iroquois.

Les Onnontouans veulent faire la Paix avec les Iroquois.

On déclare la Guerre aux Anglois dans la Nouvelle Angleterre & la Nouvelle York.

Aurionaé fait ſavoir à ſa Nation par quatre Députez, qu'il eſt de retour en Canada.

Gagniegoton Ambaſſadeur Iroquois aporte des Colliers.

Priſe du Port Royal dans Lacadie par les Anglois.

Converſation particuliere de Mr de Frontenac avec Aurionaé.

Les Iroquois font un grand deſordre vis-à-vis de Montreal.

Le Chevalier Guillaume Phis assiege Quebec avec toutes les forces de la Nouvelle Angleterre. Il en leve le Siege avec honte.

MONSIEUR,

J'ai tout lieu d'admirer les actions Heroïques de votre Vie, & je croi que je serois devenu un bon sujet si la destinée avoit pû me faire porter les armes sous votre conduite, je serois assurément devenu un bon Capitaine puisque vous êtes devenu un si bon General. Je ne passe pas les Mers pour faire ici votre Panegirique, votre réputation est trop bien établie dans les armées, le succez de la Bataille de Fleurus vous fut si glorieuse que vous commençâtes & donnâtes lieu à Monseigneur de Luxembourg d'achever une journée qui lui acquit tant de gloire; il reüssit, mais, si j'ose le dire, il suivit vos pas & ne fit que terminer ce que vous aviez si bien commencé. Vous, Monsieur, qui êtes si accoûtumé à des guerres d'Allemands, d'Anglois & d'Hollandois, souffrez je vous prie que je vous parle de celle des Iroquois, c'est une Nation dans l'Amerique fort illustre par la bravoure.

Les premiers François qui s'établirent dans le Canada furent quelque temps sans avoir guerre contre les Iroquois. La nouveauté des marchandises de France attira insensiblement cette Nation, comme plusieurs autres nos plus proches voisins. Les Iroquois Onnontaguez nous reçûrent avec plaisir chez eux, nous y fîmes même un Fort garni de petites pieces de canon, & des Missionnaires commencerent à y planter la Foi.

Mais comme ce vaste continent occupe quantité de Nations dont les langues sont toutes differentes, cette diversité de mœurs & de caracteres d'esprit excitoit souvent de la jalousie & de l'antipatie parmi tous ces Peuples lors qu'il s'agissoit de quelque interêt.

Les Anglois qui demeuroient aux environs de Quebec furent nos premiers; c'étoit une Nation polie pour qui les Iroquois avoient une aversion naturelle. La grande étenduë de chasse que possedoit la Nation Algonkine au Nord du fleuve de saint Laurent, donnoit d'autant plus d'ombrage aux Iroquois que les Algonkins tuoient beaucoup plus de Castor & d'autres animaux depuis qu'ils avoient l'usage des armes à feu, nous trouvions de l'avantage de traiter avec nos voisins sans

aller courir chez les Iroquois qui demeuroient à plus de deux cens lieuës de Quebec. Ceux-ci conçûrent aiſement de la jalouſie contre les Algonkins qui ne s'en embaraſſoient pas autrement, les reproches ſe firent auſſi-tôt de part & d'autre, des paroles on en vint aux effets, en un mot la guerre ſe déclara bruſquement entre les Iroquois & les Algonkins ; & les François ſe trouvant enfermez en la querelle des deux partis furent obligez de ſe mettre ſur la défenſive. Les Iroquois de leur côté ne balancerent pas à faire la guerre aux François. Pluſieurs perſonnes de conſideration qui avoient emmené des domeſtiques de France à leurs dépens s'oposerent à tous les actes d'hoſtilité des Iroquois, & toutes les familles contribuant alternativement à la culture des terres les armes à la main lorſqu'il falloit travailler à la campagne.

Je paſſe, Monſieur, ſous ſilence pluſieurs mouvemens de guerre qu'il y a eû dans ces premiers établiſſemens, pour ne pas m'engager à raporter ſur tout ce que j'ai dit de Monſieur Champlain dans mon Hiſtoire de la Nouvelle France.

Jamais Nation n'a été plus fidelle aux François que les Algonkins, mais la petite Verole qui ſe répandit dans le païs à

l'arrivée de quelques Vaiſſeaux, cauſa une grande deſolation parmi cette Nation, le Canada eût été pour lors fort à plaindre ſi Sa Majeſte n'y eût envoyé le Regiment de Carignan. En effet, Meſſieurs de Traſi & de Courcelle terminerent heureuſement la guerre en moins de deux Campagnes: La Paix ayant été concluë en 1666. l'on réforma ce Regiment qui s'établit dans le païs, la Colonie devint par là conſiderable par tous les Mariages des Soldats & pluſieurs Officiers, qui aimerent mieux reſter dans le païs que de s'en retourner en France.

Les Iroquois en Paix avec nous allerent porter la guerre chez toutes les Nations avec qui nous n'avions pû encore faire alliance, ils étendoient par là leur chaſſe pour pouvoir commercer avec les François, & à meſure qu'ils faiſoient des priſonniers ils les faiſoient Eſclaves, ou ils ſe marioient enſemble. Cette Nation s'augmentant inſenſiblement par là devint ſi fiere qu'elle inſultoit toutes les autres, même les François qui commençoient à faire des découvertes chez elles.

Les Anglois qui avoient pris ſur les Hollandois, dans la Nouvelle Hollande, Manathe & Orange, firent amitié avec les Iroquois, qui ſont beaucoup plus prés de

la Nouvelle Angleterre que de la Nouvelle France. Les Anglois ne pouvoient penetrer juſqu'aux Nations qui devinrent dans la ſuite nos Alliez, ils engagerent les Iroquois de faire chez eux toutes ſortes d'incurſions pour enlever leurs Pelleteries, ou pour chaſſer indifferemment ſur leurs terres. Toutes ces Nations que nous avons nommez dans la ſuite du mot general d'Outaouaks, firent alliance avec les François; ils nous demanderent main forte & prétendoient qu'étant maîtres ſur leurs terres ils ne vouloient pas que les Iroquois vinſſent y chaſſer.

La Chaſſe eſt pour ainſi dire depuis que les François ſont établis dans le Canada, le premier objet de toutes les guerres entre les Iroquois & tous nos Alliez, parce les Iroquois ſont fort bornez, il y a trés-peu de Pelleterie dans la Nouvelle Angleterre, moins encore au Sud du côté de la Caroline, la Pinſilvanie, & la Virginie, dont les Indiens ſont ſous la protection de l'Angleterre.

Monſieur de la Barre, pour lors Gouverneur, ayant arrêté toutes les actes d'hoſtilité des Iroquois ſur nos Alliez, reſolut de leur aller declarer la guerre en 1684. le ſejour que ſes Troupes furent obligez de faire au Fort Frontenac, dans le Lac

Ontario, pendant ſix ſemaines, païs extremement marécageux, cauſa beaucoup de fiévres, & ſi je peux me ſervir de cette expreſſion Mr de la Barre fut plus heureux que ſage. En effet, il renouvella la Paix avec les Iroquois qui n'avoient pas trop envie d'avoir la Guerre, & il ſe retira adroitement avec ſa petite Armée, accablée de Fiévres & de maladies.

Monſieur le Marquis de Nonville releva Mr. de la Barre en 1685. il crût qu'il étoit dangereux à la Colonie de ſouffrir que la Nation Iroquoiſe s'agrandit chaque jour, il avoit porté le fer & le feu à plus de cinq cens lieuës delà, dans le Miſſiſipi, chez des Nations que l'éloignement avoit empêché de faire alliance avec nous. Tous nos Alliez étoient fort intimidez de cet agrandiſſement, parce que les Iroquois ſuſcitoient contr'eux chaque peuple qu'ils avoient ſoûmis; ils tenoient nos Alliez dans une ſi grande contrainte que ceux-ci n'oſoient pour la plûpart venir à Montreal.

Monſieur de Nonville prit donc des meſures pour détruire entierement la Nation Iroquoiſe, il fit main baſſe ſur quantité de Chefs de guerre qui s'étoient trouvez au Fort Frontenac, dont on en envoya quelques uns aux Galeres de Marſeille. Il alla chez eux en perſonne avec des Troupes

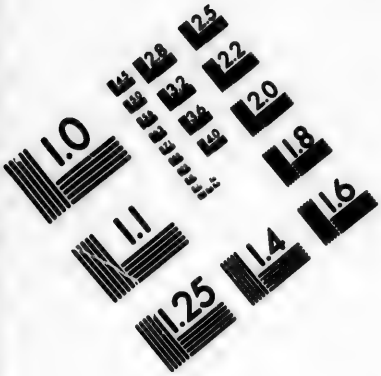
d'un détachement de la Marine que le Roi lui avoit donné : il tomba malheureuſement dans une Embuſcade de cinq cens Iroquois où il reçût un rude échec. Il l'a força cependant & il brûla tous les Villages des Tſonnontouâns, ravagea leurs campagnes de bled, & les hommes, femmes & enfans furent trop heureux de ſe jetter dans des païs inacceſſibles pour leur ſureté.

Les Iroquois frapez d'une telle irruption ne penſerent plus qu'à tromper les François, ils profiterent d'un contre-temps qui arriva à la Colonie. La Rougeolle que des Navires de France avoit aporté, nous mit hors d'état d'aller avec un détachement de huit cens hommes chez les Aniez qui ſont nos plus proches voiſins : les Iroquois envoyerent des Ambaſſadeurs en 1688. à Mr. de Nonville pour traiter de la Paix. C'eſt une maxime dans ce païs lors que l'on vient parler de Paix, pluſieurs de la Nation partent en même temps ſans conſequence, ſoit pour ſe trouver à la Paix, ſoit pour commercer. Ils vinrent au nombre de quinze cens, & attaquerent à l'improviſte le 5. Août 1689. la Chine, partie Meridional de l'Iſle de Montreal, où ils ravagerent trois lieuës de païs, enleverent quantité de priſonniers, tuërent,

massacrerent tout ce qui parut devant eux, mettant même des Femmes à la broche qu'ils firent rôtir, & exerçant des cruautez inouïes que la bien-seance m'oblige de taire. Ils firent encore une autre irruption au mois d'Octobre au bas de cette Isle, qu'ils ruïnerent aprés avoir fait plusieurs prisonniers. Telle étoit la situation de la Nouvelle France quand Mr. de Nonville fut rapellé en France pour être sous Gouverneur de Monseigneur le Duc de Bourgogne, & Mr le Comte de Frontenac le releva le 12. Octobre 1689.

Une Colonie est heureuse lors qu'elle est gouvernée par un Chef qui ne regarde que l'utilité & la felicité publique : ceux que Dieu a choisi pour prendre sous lui le gouvernement des Provinces, & que la Providence a placé sur la tête des autres hommes, doivent se faire aimer des peuples, parce que leur grandeur ne consiste pas tant au pouvoir qu'ils ont de leur commander, qu'aux moyens qu'ils doivent prendre de leur être utile.

Il est difficile, Monsieur, de vous exprimer la joye que ressentit la Nouvelle France lors que Monsieur le Comte de Frontenac rentra cette année dans son gouvernement, aussi étoit-il souhaité de toutes les Nations.



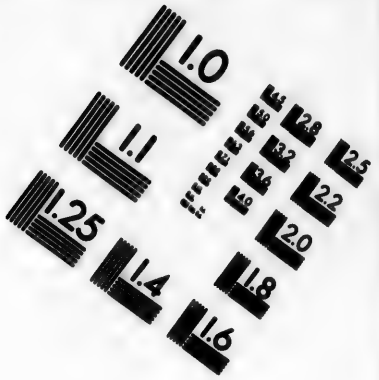
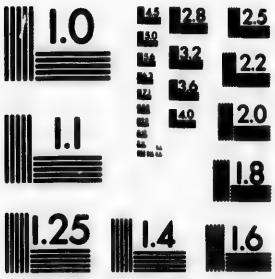
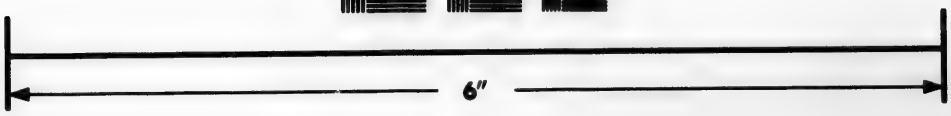
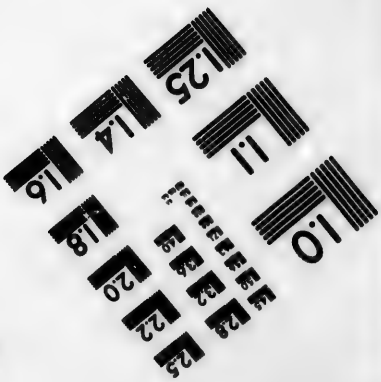


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Les Sauvages Alliez des François qui avoient pris leurs interêts contre les Iroquois, demeurerent dans une eſpece de letargie depuis le ſaccagement de la Chine, les habitans enlevez & la plus belle côte du païs entierement ruïnée, avec un aſſoupiſſement univerſel de la part des François, donnerent lieu à toutes ces Nations de prendre dans la ſuite d'autres meſures pour n'être pas la victime des Iroquois.

La Durantaye Capitaine d'une Compagnie d'un détachement de la Marine qui commandoit à Michilimakinak, à trois cens lieuës de Montreal, s'aperçût bien de ce refroidiſſement, il dépêcha à Quebec Joliet qui négocioit en ce païs, pour informer le nouveau Gouverneur que l'on attendoit de France, de toutes les démarches que les Sauvages faiſoient pour faire la Paix.

Les Outaouaks & les Hurons furent les premiers qui voulurent prendre leur ſureté, ils avoient trop de penetration d'eſprit pour ſe laiſſer tromper, & les meſures juſtes qu'ils prennent ordinairement dans leurs affaires, les mettent ſouvent à l'abri des incidens qui peuvent arriver.

Joliet arriva à Quebec ſur la fin de Decembre ; la ſurpriſe de Mr de Frontenac

ne fut pas moindre de voir entreprendre à un homme un Voyage de cette conſequence, qu'il fut obligé de faire partie en ca notpartie ſur les glaces, accompagné ſeulement d'un autre que des nouvelles qu'il lui aportoit : en effet les changemens de Gouverneurs font ſouvent changer de face aux affaires d'un païs éloigné de ſon Souverain.

Monſieur de Frontenac reſolut des le même temps de le renvoyer à Michilimakinak porter ſes ordres a la Durantaye, & ſa parole aux Sauvages, pour les détourner de leur deſſein & leur donner avis des differens partis qu'il envoyoit contre les Anglois pour commencer la guerre contre eux, & les faire repentir de tous les maux qu'ils nous avoient ſuſcité, à eux & à nos Alliez : mais les nouvelles que l'on eût que les Iroquois chaſſoient ſur le chemin, fut cauſe qu'il ne partit qu'au Printemps aprés la fonte des glaces.

L'on détacha pendant l'Hiver trois partis : le premier devoit ſe faire à Montreal; pour aller du côté d'Orange Le ſecond ſe formoit aux Trois Rivieres, & devoit faire ſon coup entre Baſton & Orange. Le troiſiéme qui partoit de Quebec, devoit côtoyer le voiſinage de Baſton.

Ils réüſſirent tous, on eût d'abord des

nouvelles de celui de Montreal, mais auparavant que je vous en faſſe un détail plus au long je vous dirai, Monſieur, qu'au premier Voyage que fit Mr de Frontenac à Montreal à ſon retour de France, il fit partir un Convoi pour le Fort de Cataracou, ou de Frontenac, pour tâcher de le ravitailler, & le mettre hors d'inſulte pendant tout l'Hiver. Quatre Iroquois qu'il avoit ramené de France avec Auriouaé, un des plus conſiderables Chefs de leur Nation, partirent preſque en même temps. Je vous parlerai ſouvent de ce Chef, il étoit un des principaux ſujets de la guerre. On en attira pluſieurs au Fort de Frontenac ſous prétexte de Paix & d'un Feſtin d'alliance, qui eſt la maniere dont on traite les affaires avec eux, où ils furent arrêtez au nombre de quarante, que l'on envoya en France aux Galeres, mais le Roi qui fut informé dans la ſuite de cette action les fit repaſſer en Canada. On avoit lieu de ſe flâter que la Paix ſe feroit aiſément avec les Iroquois des lors qu'ils aprendroient des nouvelles d'Auriouaé, pour qui effectivement les cinq Nations prenoient un interêt commun. On le ménagea pendant le ſejour qu'il fit avec les François, & il gagna aſſez ſur lui pour oublier les mauvais traitemens qu'il avoit reçûs

reçûs pendant ſon eſclavage. Il engagea lui-même Mr. de Frontenac à des confidences particulieres, & ce fut de ſon propre mouvement qu'il lui inſpira de faire partir ſes quatre Députez vers la ſienne avec un autre Sauvage qui étoit venu en Ambaſſade. Son deſſein étoit de faire avertir ſa Nation de ſon retour, de l'obliger d'envoyer quelqu'un ſaluër le Comte de Frontenac leur Pere qu'ils avoient perdu depuis ſi long temps, & de le remercier en même temps des bontez qu'il avoit eû pour eux en les faiſant delivrer des Galeres, chargerent ces quatre envoyez de ſes Ordres. Ils revinrent à Montreal le neuviéme Mars avec Gagniegoton, ils y garderent le ſilence, mais aux inſtantes ſollicitations du Chevalier de Callieres Gouverneur de cette Ville qui les preſſa de parler, ils lui preſenterent ſix Colliers de porcelaine.

PREMIER COLLIER.

Il marquoit le ſujet de leur retardement cauſé par l'arrivée des Outaouaks aux Tſonnontouans, il diſoit que des Eſclaves Iroquois y avoient été rendus au nom de neuf Nations differentes, ſans que les Hurons de Michilimakinak euſſent aucune part dans cette négociation. Les Iroquois étoient invitez à ſe rendre au mois de Juin

à un lieu certain, pour mettre la derniere main à la Paix dont ils venoient porter la parole, & y recevoir encore vingt-ſix autres Eſclaves. Gagniegoton ajoûtoit que c'étoit ainſi qu'il faloit faire les choſes lors qu'on les vouloit acheminer à une bonne union, & venir ſoi-même parler d'affaires ſans s'en remettre ſur d'autres que de ſa Nation.

DEUXIE'ME COLLIER.

Il témoignoit la joye que les Anglois & les cinq Nations Iroquoiſes avoient eû d'aprendre le retour d'Auriouaé, qu'ils nomment le Chef general de toute la Nation Iroquoiſe.

TROISIE'ME COLLIER.

Il parloit de la part de l'Onnonagué au nom des cinq Nations; il y redemande le promt retour d'Auriouaé, voulant qu'il fut accompagné du porteur de ſa parole, de quelques Sauvages qui étoient reſtez volontairement parmi les François, & de tous ceux qui étoient revenus avec lui de France, que leur retour ſe fit avec lui ſur les glaces afin qu'ils viſſent enſemble les meſures qu'ils avoient à prendre. Il ajoûtoit que l'on avoit retiré à Onnontagué tous les priſonniers François qui étoient en diverſes bourgades, & que l'on n'en diſpoſeroit que ſur ce que diroit Auriouaé à ſon retour.

QUATRIE'ME COLLIER.

Il s'adreſſoit au Comte de Frontenac. Vous dites *Onontio*, mon Pere, que vous deſirez redreſſer l'arbre de la Paix que vous avez planté dans votre Fort, voila qui eſt bien. Mais,

CINQUIE'ME COLLIER.

Ignorez-vous qu'il n'y a plus de feu de Paix dans ce Fort, qu'il eſt éteint par le ſang qui a été répandu, les places où l'on tenoit le Conſeil en ſont toutes rouges, on a gâté ce lieu par la tromperie qu'on y a faites, on a gâté la terre d'*Onneyout* (c'eſt un Village à dix lieuës au deſſus du Fort) par les priſonniers qui y ont été faits par ſurpriſe, on a gâté la terre des Tſonnontouans par le ravage que les François y ont fait.

Racommodez tout cela il vous ſera libre de placer le feu de Paix & des bonnes affaires ailleurs qu'où vous l'avez mis, car on l'a jetté hors de ce lieu. Mettez-le ſi vous voulez à Onſaguentara (c'eſt un lieu au delà du Fort) où ſi c'eſt trop loin vous pouvez choiſir la Galette, où Theganiſſorens vous viendra trouver (c'étoit un Chef fort eſtimé de Mr de Frontenac, pour qui il avoit de l'affection) vous pourrez vous y faire accompagner par autant de monde qu'il vous plaira, & moi de

même. Au reſte, mon Pere *Onontio*, vous avez foüetté vos enfans bien ſeverement, vos verges étoient trop piquantes & trop longues, aprés m'avoir ainſi traité vous pouvez bien juger que j'ai maintenant de l'eſprit. Je vous repete que moi Onnontaguez ſuis maître des priſonniers, aplaniſſez les chemins de chez vous à la Galette & du côté de Chambli.

SIXIE'ME COLLIER.

Il avertit qu'il y a un parti de vingt hommes en campagne des le mois d Octobre contre vous, qui ne doit faire coup qu'à la fonte des néges : il promet que ſi il fait des priſonniers ils en auront ſoin, & prie que ſi nous en faiſons de notre côté nous les conſervions pareillement.

Il ajoûta encore ces paroles, j'avois huit priſonniers pour ma part de l'affaire de la Chenaye proche de Montreal, j'en ai mangé quatre, & les quatre autres ont ici la vie. Vous avez été plus cruël que moi, ayant tué douze Tſonnontouans à coups de fuſil, vous avez mangé les trois autres qui reſtoient en vie, ſans la donner à pas un, vous euſſiez pû la donner à un ou deux; c'eſt pour cela que j'en ay mangé quatre autres, pour vous faire voir que vous êtes plus cruël que moi. Je ne ſçai pas ce que les Onneyouts, avec qui j'étois allé en

guerre, auront fait des François captifs qui leur ſont échus en partage.

La Harangue finie le Chevalier de Callieres demanda à cet Ambaſſadeur ſi le Pere Milet Jeſuite qui avoit été pris au Fort de Frontenac vivoit encore ? Il répondit qu'il vivoit lors qu'il étoit parti du païs il y avoit vingt-huit jours.

On lui demanda de plus d'où vient que les Aniez étoient venus en guerre contre nous ? Il répondit que quatre-vingt dix Loups Sauvages, Alliez des Iroquois, avoient fait un parti dans lequel ils avoient engagé quelques Aniez & quatre Onneyouts, mais que l'on avoit fait courir aprés les Aniez. Quand on ſe trouva dans un endroit où les deux chemins d'Orange & de Corland ſe ſeparent, l'on jugea à propos de prendre cette derniere route.

Lors que l'on fut à deux lieuës de Corland, le grand Anié Chef des Iroquois du Saut fit une Harangue, par laquelle il encouragea tout le monde à faire ſon devoir. Les fatigues extraordinaires que nous avons ſouffertes dans notre voyage, leur dit-il, ne doivent pas rallentir en nous notre courage, il ſuffit que nous ſoyons des hommes, il faut nous venger des injures que nous avons reçûës des Iroquois, à la ſollicitation des Anglois, & les laver dans

le ſang de ces perfides. Ce Chef étoit ſans contredit le plus conſiderable de ſa Nation, honnête homme, plein d'eſprit, de prudence & de cœur, & capable des plus grandes entrepriſes. On trouva un moment aprés quatre femmes Sauvages cabanées, qui donnerent toutes les lumieres neceſſaires pour l'attaque de la Ville. L'on continua le lendemain la route & l'on envoya à la découverte un Canadien & neuf Sauvages : on arriva enfin ſur les onze heures du ſoir à la vûë de Corland, & quoi que l'on eût remis l'attaque ſur les deux heures du matin, le froid les obligea de ne pas differer davantage. Cette Ville fait une eſpece de quarré long où il n'y a que deux portes, l'une vis-à-vis de laquelle étoit notre parti, & l'autre qui conduit à Orange, qui n'en eſt éloigné que de ſix lieuës. Saint Helene & Mantet devoient entrer par la premiere que ces femmes avoient dites ouvertes, d'Hiberville & Monteſſon, avec un autre détachement, prirent ſur la gauche pour ſe rendre maîtres de celle d'Orange, qu'ils ne purent trouver. On garda un profond ſilence juſqu'à ce que les deux Commandans qui étoient entrez dans la Ville l'euſſent reconnuë : le cri d'attaque à la Sauvage ſe fit retentir tout à coup. Mantet à la tête

d'un détachement attaqua un petit Fort où la garniſon ſe trouva ſous les armes, il fit mettre le feu à la porte, y entra, & fit paſſer au fil de l'épée toute la garniſon. Le feu étoit d'un autre côté dans la Ville, & le ſang y couloit avec profuſion par le maſſacre general de tous ceux qui la défendoient. On voulut épargner la maiſon du Miniſtre pour en tirer quelque connoiſſance, mais il fut tué & tous ces papiers furent brûlez avant que l'on pût la reconnoître. L'on envoya ſommer le lendemain Cendre Major de la Place, qui étoit chez lui de l'autre côté de la riviere, il voulut faire de la reſiſtance, mais comme on avoit réſolu de ne lui faire aucun mal en conſideration des bons ſervices qu'il avoit rendus autrefois à des François, d'Hiberville & le grand Anié lui promirent bon quartier, l'aſſurant qu'on ne lui feroit aucun tort; il ſe rendit ſur leur parole, il les régala & vint avec eux trouver les Commandans qui étoient dans la Ville. L'on acheva de brûler toutes les maiſons, à la reſerve de celle de ce Major & d'une Veuve chez qui on avoit mis Montigni qui avoit été bleſſé de deux coups de pertuiſane dans le corps & dans le bras, parce que l'on vouloit ôte r occaſion aux Sauvages de s'enivrer, ce qui leur arrive dans

pareilles occaſions. L'on donna la vie à cinquante ou ſoixante Vieillards, femmes & enfans, qui s'étoient ſauvez à la premiere fureur, & l'on épargna une trentaine d'Iroquois auſquels l'on fit connoître que l'on n'en vouloit qu'aux Anglois. Cette perte monta à plus de quatre cens mille francs.

On attendoit avec impatience le retour des Partis des Trois Rivieres & de Quebec, dont l'on n'eût des nouvelles que long-temps aprés. Des que le Fleuve fut libre Mr de Frontenac reſolut de renvoyer quatre des Sauvages qui avoient aporté les Colliers que Gagniegoton avoit preſenté à Montreal. Ils partirent & furent accompagnez du Chevalier d'O Capitaine réformé : Auriouaé chargea ſes gens de huit Colliers qu'il prononça lui-même.

Le Premier Collier.

Eſt pour eſſuyer les pleurs des cinq cabanes (ce ſont les cinq Nations Iroquoiſes) & leur faire ſortir de la gorge ce qui pourroit y être reſté de mauvais ſur les méchantes affaires qui ſe ſont paſſées, & pour laver le ſang dont ils ſont couverts.

Le II. Collier divisé en deux.

La premiere moitié eſt pour leur témoigner la joye qu'Auriouaé a euë d'a-

prendre que les Outaouaks ont promis de remener aux Tſonnontouans les priſonniers qu'ils avoient ; l'autre moitié pour leur dire qu'il eſt bien aiſe qu'ils l'ayent averti de dire à *Onontio* qu'ils avoient recommandé à leurs gens qui étoient partis des l'Automne pour aller en guerre, de conſerver la vie aux priſonniers qu'ils pourroient faire ſur les François, & que *Onontio* lui a promis de ſon côté que ſi les François en faiſoient quelques uns des leurs ils en uſeroient de même, juſqu'à ce qu'il eut réponſe des gens qu'il envoyoit aux cinq Nations.

LE TROISIE'ME COLLIER.

Remercie les cinq Nations d'avoir envoyé prier *Onontio* de le renvoyer avec ſes Neveux ſur les glaces, & les prie de mettre tous les priſonniers François entre les mains des Onnontaguez, afin que ſi les affaires s'accommodent ils les puiſſent rendre.

LE QUATRIE'ME COLLIER.

Eſt pour leur dire qu'il voit bien que ils l'ont oublié auſſi bien que leur ancien Pere *Onontio*, puis qu'ils n'ont pas envoyé de Conſiderables le chercher, & pour parler à leur Pere, & qu'ils lui auroient fait plaiſir d'en envoyer ſeulement un.

LE CINQUIE'ME COLLIER.

Est pour dire à toutes les Nations qu'il desire voir des Considerables à Montreal, qu'il est comme un homme ivre & qui a perdu l'esprit de voir qu'ils n'envoyent personne pour le chercher, & qu'il souhaiteroit que ceux qui avoient accoûtumé de faire les affaires avec lui, vinssent afin qu'ils pussent connoître la bonne volonté qu'*Onontio* a pour toute la Nation, & les bons traitemens que lui & ses Neveux en ont reçûs depuis qu'ils lui ont été remis entre les mains en France.

LE SIXIE'ME COLLIER.

Est pour lier les bras des cinq Nations, afin de les attirer à Montreal, & qu'aprés cela ils le rameneront avec eux.

LE SEPTIE'ME COLLIER.

Pour leur dire que c'est à sa priere que *Onontio* a envoyé pour accompagner ses gens un des plus considerables Officiers qu'il eut, & qui même est fort connu parmi eux. Que ce Collier est aussi pour les exhorter à ne point écouter les Anglois qui leur ont renversé l'esprit, & à ne point se mêler dans leurs affaires, n'y être en peine de ce qu'*Onontio* a commencé à les châtier, parce que ce sont des Rebelles à leur Roi legitime que le grand *Onontio* protege, que cette guerre ne les regarde

point, ce qu'ils peuvent bien connoître, par ce que les François ont fait en enlevant Corlard, où ils n'ont fait aucun mal aux gens de leur Nation qu'ils ont tous renvoyez, ſans même en vouloir remmener de priſonniers.

LE VIII. ET DERNIER COLLIER.

Eſt pour dire que lui Auriouaé eſt frere de tous les François, mais particulierement de Colin qui eût un trés grand ſoin d'eux pendant leur Voyage de France & depuis leur retour en ce païs, & qu'ils ne ſont tous deux qu'un même corps, & que ne voulant pas les aller trouver qu'ils ne les viennent querir, quoi qu'il ſoit en pleine liberté de le faire. Il ſe ſepare en deux & leur en envoye une moitié pour les engager de le venir trouver en toute aſſurance puiſqu'ils ſeront auſſi libres que lui, qu'il ne veut pas quitter ſon pere auquel il veut être toûjours uni, qu'ils prennent donc courage & viennent à Montreal où ils le trouveront avec *Onontio*, qui conſerve toûjours pour toute la Nation & pour lui la même amitié dont il leur a donné tant de marque pendant dix années.

Gagniegoton ne fut pas du nombre des Sauvages qui retournerent à leur païs, le Chevalier d'O étoit accompagné de quatre François & de Colin, qui avoit ſervi

d'Interprete à Mr de Frontenac dans le Voyage de France, & depuis ſon arrivée en Canada. Le Chevalier d'O n'étoit chargé d'aucune parole pour les Iroquois, il n'avoit ordre que de ſe trouver aux Déliberations que l'on prendroit ſur ce qu'Auriouaé leur mandoit, apuyer la négociation de ces gens-ci ſans y entrer lui même, & être témoin de tout pour en faire un fidel raport.

L'on n'eût aucune nouvelle certaine de lui depuis ſon départ, l'on aprit par les Anglois qui vinrent l'Automne aſſieger Quebec, que les Iroquois pour leur montrer qu'ils ne vouloient aucun accommodement avec nous l'avoient conduit dans la nouvelle York, & qu'il y étoit gardé ſans qu'on lui eût fait aucun mal.

Monſieur de Frontenac envoya en même tems à Michilimakinak Louvigni Capitaine réformé, pour y relever la Durantaye, avec Perrot qui étoit chargé de preſens & des paroles, qu'il adreſſoit à toutes les Nations d'enhaut, il devoit les diſſuader de l'Alliance qu'il négocioit avec l'Iroquois & l'Anglois, qui étoit preſque concluë.

Louvigni étoit accompagné de cent quarante-trois François voyageurs & de ſix Sauvages; les François alloient chercher

la

la Pelleterie qui leur apartenoit, qu'ils n'avoient pû emmener ici bas les années precedentes à cauſe de la guerre. D'Hoſta Capitaine & la Gemeraye Lieutenant, auſſi reformé, eurent ordre de les accompagner avec trente hommes juſques aux Calumets, à ſoixante lieuës de Montreal, afin de raporter des nouvelles de leur paſſage, n'y ayant plus de riſque au delà de ce détroit. Ils partirent de Montreal le vingt-deux Mai, & firent alte douze jours aprés à trois lieuës au deſſous d'un endroit nommé les Chats, à l'abri d'une pointe qui avançoit fort au large dans la Riviere, d'où ils découvrirent deux canots d'Iroquois qui paroiſſoient au bout de la pointe.

Louvigni & d'Hoſta reſolurent d'y envoyer trois canots de dix hommes chacun, & que ſoixante autres iroient par terre pour les prendre de tous côtez. D'Hoſta & la Gemeraye s'embarquerent dans les canots, & Louvigni devoit conduire ceux qui alloient par terre. Les trois canots arriverent bien tôt où étoient les Iroquois, qui ficent ſur eux à bout portant une décharge de mouſqueterie : il y eut d'abord quatre hommes de tuez, il n'en reſta que deux qui ne furent pas bleſſez dans le canot de la Gemeraye, qui vouloit aborder le premier, ainſi ils furent obligez de re-

venir à l'endroit où ils avoient laiſſé les autres canots.

D'Hoſta outré de ſa retraite, & Louvigni au deſeſpoir de la perte de ſes gens, s'étant mis à la tête de cinquante ou ſoixante hommes, donnerent par terre tête baiſſée dans l'embuſcade des Iroquois, qui aprés une premiere décharge, & ne pouvant enſuite ſoûtenir le choc des François s'embarquerent avec précipitation, aprés avoir eû environ trente hommes de tuez, ſans compter pluſieurs bleſſez à mort, quatre priſonniers, deux hommes & deux femmes, dont l'un fut mené à Michilimakinak, qui fut mangé par les Hurons & Outaouaks, & l'autre fut conduit à Quebec où il fut donné à Auriouaé. D'Hoſta revint à Montreal aprés le Combat, & Louvigni continua ſa route.

L'on eut peu de temps aprés des nouvelles de l'expedition faite par Hortel qui commandoit le Parti des Trois Rivieres; il étoit accompagné de trois de ſes Fils, de vingt-quatre Sokokis, & de cinq Algonxins. Ils partirent des Trois Rivieres le vingt-huit Janvier avec cinquante-deux hommes; aprés une marche aſſez longue & fort penible au travers des bois, il arriva le vingt-ſept Mars auprés d'un Village Anglois nomme Semenfals, qu'il avoit

resolu d'attaquer, il examina le terrein pour pouvoir faire trois détachemens. Le premier de douze personnes devoit s'attacher à un petit Fort de pieux à quatre bastions; le second de quinze qui devoit enlever une maison fortifiée, & lui avec le surplus devoit donner sur un autre où il y avoit une piece de canon. Ces trois Portes furent enlevez sans peine, ceux qui les défendirent furent tuez, & l'on fit cinquante quatre prisonniers, l'on brûla sept maisons dans lesquelles deux mille bêtes à corne perirent. Ce coup étant fait il se retira de peur de tomber entre les mains de deux cens Anglois de Pescadoüets qui venoient aprés lui, ils lui couperent chemin à la verité mais il les arrêta heureusement au passage d'un petit Pont fort étroit, où il en jetta par terre, en blessa dix, & mit le reste en fuite. Crevier Seigneur de saint François & un Sokoki y furent tuez, & le fils aîné d'Hertel fut blessé d'un coup de fusil dans la cuisse dont il fut estropié. Ce Commandant continua sa retraite le plus vîte qu'il pût. Il rencontra encore des Découvreurs Anglois dont il en tua trois, & gagna un Village de Sauvages où il mit son fils qui étoit blessé. Il aprit que Portneuf étoit à Keskebaye, à deux journées de lui, dans l'attente de faire

une expedition qu'il n'avoit pû encore terminer, il le joignit avec trente six François & Sauvages. Celui-ci étoit parti de Quebec avec cinquante Abenaguis du Saut de la Chaudiere, qui en est à deux lieuës; ils furent pendant Février, Mars, Avril, & la moitié de Mai, à chasser dans les bois pour trouver dequoi subsister. Comme ils ne trouverent personne dans un Village d'Abenaguis qui étoient allez en guerre contre les Anglois, ils pousserent plus bas dans la riviere de Kenebequi, & rencontrerent dans un autre Village ceux-ci qui étoient de retour, n'ayant tué que six Anglois. L'on assembla tous les Sauvages des environs & l'on se rendit le vingt trois Mai à Kerkebaye, qui est sur le bord de la Mer, il y avoit un grand Fort garni de munitions, avec huit pieces de canon, & quatre autres petits Forts assez proche.

Quatre Sauvages & deux François se mirent en ambuscade auprés du grand, d'où un Anglois qui en sortit au point du jour fut tué. Quand les Sauvages ont fait, Monsieur, des coups de cette nature, ils font ordinairement des cris de morts, les Anglois jugerent bien qu'il y en avoit auprés d'eux. Trente hommes sortirent sur le midi & vinrent droit où étoient nos gens;

ceux-ci qui étoient cachez les laiſſant aprocher à dix pas de leur Ambuſcade firent feu tout à coup, ſe jettant ſur eux l'épée & la hache d'arme à la main, & les pourſuivirent ſi vivement qu'ils n'en rentrerent que quatre tous bleſſez. Nos gens s'engagerent cependant trop avant dans cette pourſuite, parce qu'ils eſſuyerent le feu d'un des petits Forts, d'où ils tuërent un Sauvage & bleſſerent un François: l'on ſomma le ſoir le grand Fort de ſe rendre, ils répondirent que l'on s'y défendroit juſques à la mort.

L'intention de Mr de Frontenac n'étoit pas d'attaquer de Forts parce qu'il jugeoit bien que l'on y perdroit trop de monde, il vouloit que l'on s'attacha ſeulement à ruïner la campagne: mais comme les Sauvages ne ſe laiſſent pas gouverner ſi aiſément, ils prennent ſouvent d'eux-même de nouvelles reſolutions. D'un autre côté il n'étoit pas de l'honneur de Portneuf de revenir d'un Voyage ſi long & ſi penible ſans donner des preuves de la bonne opinion que l'on avoit conçûë de lui. Voyant que les environs de la campagne avoient été abandonnez ſur l'avis qu'un ſoldat, diſoit-il, avoit donné aux Anglois de ſon aproche, il reſolut de prendre à quelque prix que ce fut le grand Fort, dans lequel

tous les Anglois des petits Forts s'étoient retirez, on ſe logea la nuit du vingt-ſix au vingt-ſept Juin, ſur le bord de la Mer, à cinquante pas, où l'on fut couvert d'une terre fort eſcarpée qui mettoit à l'abri du canon & de la mouſqueterie. Quoi que nos François & nos Sauvages ignoraſſent la maniere d'aſſieger des Places, ils ne laiſſerent pas d'ouvrir la tranchée la nuit du vingt-huit, ayant trouvé heureuſement dans ces petits Forts des outils à remuër la terre : ils pouſſerent ſi vigoureuſement leurs travaux que les Anglois demanderent à capituler. Comme on vouloit le Fort, les munitions & les vivres, il ne leur fut accordé que cette nuit pour ſe déterminer. Ceux-ci qui ſe flâtoient d'un promt ſecours par Mer demanderent cinq jours à ſe reconnoître : on leur refuſa cette propoſition, il ſe fit le lendemain matin grand feu de part & d'autre. Les ennemis jetterent force grenades qui ne firent pas grands effets, à la reſerve d'un François qui eut le bras caſſé d'un coup de canon, & d'un Sauvage qui eut la cuiſſe percée. Mais quand ils virent que l'on aprochoit de leurs Paliſſades une Machine pleine de matiere combuſtible dont ils ne pouvoient pas ſe garantir, ils aimerent mieux ſe rendre que de brûler tout vifs. La Garniſon

& ſoixante & deux hommes ſortirent enſuite qui furent conduits au Camp. Il parut ſur ces entrefaites quatre Vaiſſeaux qui venoient à deſſein de faire lever le Siege, mais n'apercevant plus de Pavillon Anglois ils revirerent de bord. L'on brûla enſuite le Fort avec les munitions, l'on encloüa les canons & les Sauvages ſe reſerverent la pluſpart des priſonniers. Le Commandant & deux Filles de ſon Lieutenant, qui avoit été tué, furent conduits à Quebec, où ils arriverent la veille de la ſaint Jean.

Il ſe fit encore un autre Parti en canot contre les Anglois. Beauvais & la Roſſe Lieutenans, avec quatre François, allerent joindre les Sauvages du Saut, & de Lamontagne qui le compoſoit, à la tête deſquels étoit le grand Anié : ils marcherent depuis le dix-huit Mai juſqu'au vingt-ſix ſans faire aucune rencontre. Les Découvreurs qu'ils envoyerent le matin raporterent qu'ils avoient entendu tirer un coup de fuſil. L'on attaqua peu de temps aprés deux cabanes, dans leſquelles l'on enleva quatre perſonnes. Ces priſonniers leur donnerent avis que ſur le chemin qu'ils tenoient pour aller au Fort Anglois qu'ils vouloient attaquer, ils rencontreroient le reſte de leurs gens au nombre

de trente, avec leurs femmes & les enfans. Ils continuërent leur route de ce côté-là, & furent chargez les premiers dans une Ambuſcade que ces gens leur avoient dreſſé. Ils donnerent à la main & enleverent tout, aprés avoir tué quatre hommes d'eux & fait quarante-deux priſonniers, au nombre deſquels il y avoit huit Angloiſes. Ils ne jugerent pas à propos de paſſer outre ayant apris qu'il y avoit ſept cens Sauvages Loups à une journée & demie qui les attendoient, ils reprirent le chemin de Montreal; ils ſejournerent à la riviere du Saumon qui tombe dans le lac Champlain, où ils firent des canots. Comme ils faiſoient les Prieres publiques le ſoir ils furent découverts par un Parti d'Algonxins & d'Abenaguis des Trois Rivieres, qui alloient en guerre au même endroit d'où ils venoient. Ceux-ci pour ne pas manquer leur coup donnerent à l'improviſte deſſus à la pointe du jour, en tuërent deux, bleſſerent deux François, ſix Sauvages, & deux Eſclaves Angloiſes: cette mépriſe étoit d'autant plus fâcheuſe que le grand Anié fut tué, ce fut une perte irreparable qui affligea ſenſiblement tout le Païs. Ces Algonxins & les Abenaguis étoient du parti d'Hertel, qui avoit fait l'expedition de Semenfals. Cet incident

causa beaucoup de trouble, qui n'eût pas de suite par l'adresse que l'on eût de rallier les esprits.

Les Iroquois qui avoient été maltraitez par Louvigni se détacherent dans la suite pour en tirer vengeance, ils furent découverts à la Pointe ou Tremble de Montreal par Gallet Chirurgien, qui donna avis de leur marche à Collombet Lieutenant réformé. Le Choc fut vigoureux de part & d'autre, celui-ci perdit la vie avec douze hommes. Il y eut du côté des Iroquois vingt cinq de tuez, le reste fut mis en déroute.

Il y avoit peu de sureté dans les habitations qui sont vis-à-vis les Trois Rivieres. Un Parti d'Iroquois enleva quinze ou seize personnes à la riviere Puante; on courut aprés ces Barbares, qui pour ne pas succomber aimerent mieux s'enfuïr aprés avoir égorgé tous leurs prisonniers. Tout étoit donc en allarmes dans le fleuve depuis Quebec jusqu'à Montreal. Mr de Frontenac fit deux détachemens de Troupes pour la sureté des côtes du Sud, l'un étoit commandé par le Chevalier de Clermont Capitaine reformé, qui avoit la Croisiere, depuis Montreal jusqu'à Sorel; environ dix-huit lieuës de païs: l'autre qui étoit commandé par la Mothe

devoit côtoyer les Trois Rivieres juſques à ſaint François, dans le lac ſaint Pierre, & décendre au deſſous.

Le Chevalier de Clermont arrivant à Forel aprit que cinq enfans qui gardoient les beſtiaux aux environs du Fort venoient d'être enlevez par un Parti ennemi, il les ſuivit avec les meilleures troupes qu'il avoit, & quelques habitans qui ſe joignirent à lui : il les ſurprit, en tua un ſur la place, delivra ces quatre enfans & mit le reſte en fuite. On trouva quatre hommes de tuez du même parti, parmi leſquels étoit un Anglois, & un peu plus loin le cinquiéme enfant qui n'avoit pû les ſuivre.

L'on aprit quelque temps aprés d'aſſez mauvaiſes nouvelles de Lacadie. Le Chevalier Guillaume Phis general Anglois, partit de Baſton pour prendre le Port Royal que les François y occupent. La Garniſon qui n'étoit que de ſoixante à quatre-vingt hommes, dix-huit pieces de canon qui n'étoient pas en batterie, & les fortifications aſſez négligées, tout ce peu de force n'étoit, dis-je, pas capable de reſiſter à ſept cens hommes qui étoient embarquez ſur ſept Navires. Maneval qui commandoit ces quartiers crût qu'il étoit plus à propos d'accepter une Capitulation avantageuſe que d'expoſer ſon monde mal

à propos. Les Anglois ne tinrent pas leur parole, ils pillerent les Egliſes, on les fit paſſer à Baſton avec Meſſieurs Petit & Trouves Miſſionnaires.

Les Habitans qui avoient ſigné la Capitulation ſe mirent ſous la protection du Roi Guillaume: ils ſecoüerent dans la ſuite le joug à l'arrivée de Peraut qui vint pour y commander. Des Forbans Anglois y firent quelque temps aprés une décente, où ils brûlerent les maiſons & pendirent pluſieurs François. Peraut qui voyoit arriver un bâtiment dans lequel il avoit beaucoup d'effets, le fit avancer pour une plus grande ſureté du côté de ſaint Jean, qui eſt vis-à-vis le Port Royal. Un Corſaire Anglois eut avis de ce Vaiſſeau qu'il enleva, mais Peraut qui étoit dedans avec Villebon Capitaine, gagnerent terre. Le premier crût être bien en ſûreté quand il n'aperçût plus d'Anglois, le ſommeil l'accabla dans un bois, les Anglois le ſurprirent dans cet état, & lui firent ſouffrir toutes les indignitez imaginables, ils le remirent dans ſon bâtiment qu'un Flibuſtier François reprit.

Saint Jean qui fut ſommé de ſigner la même Capitulation du Port Royal n'eût pas le même ſort, car les Anglois y furent mal reçûs, & ſe retirerent avec perte.

Quelques foibles que fuſſent les Abenaguis de Lacadie dans tous les Partis qu'ils détachoient contre les Anglois, ils ne laiſſerent pas de porter le fer & le feu juſques aux portes de Baſton, ayant toûjours été maîtres de la campagne: & quand j'avancerois que quarante Abenaguis ſe battirent contre ſix cens Anglois qu'ils mirent en fuite aprés leur en avoir tué quantité, c'eſt un témoignage que je rends à ces Guerriers qui ſont les plus redoutables ennemis de cette Nation.

Lors qu'ils ſurent la déroute des leurs, cauſée par mégard à l'expedition de Beauvais par les Iroquois du Saut & de la Montagne, ils en furent ſenſiblement touchez, ils écrivirent une lettre à Mr de Frontenac ſur ce ſujet. *Souffrez mon Pere*, lui manderent-ils, *que je vous aille interrompre pour un moment, pour vous raconter mes peines, car à qui un Enfant peut il déclarer ſon cœur qu'à ſon Pere. Vous ſavez ce qui eſt arrivé à mon frere l'Iroquois qui prie*, (c'eſt ainſi qu'ils apellent les Iroquois de la Montagne & du Saut,) *il a pris pour ennemis mes parens, & quelques-uns même de ceux qui avoient peu de temps auparavant accompagné les François que vous avez envoyé contre les Anglois, il les tient encore comme Eſclaves, voila ce qui*

qui fait ma peine. Je lui viens dire que regardant cet accident comme une pure mépriſe je n'en avois pas l'eſprit mal fait, mais que j'eſperois que s'en apercevant il l'a deſavoüeroit & me rendroit mes Parens. Mon Pere, ce Collier que l'on vous preſente eſt pour vous prier de fortifier ma parole par votre voix, ou plûtôt de tirer de votre cœur plein de ſageſſe des paroles plus efficaces que les miennes, pour le porter à nous les rendre, qui viendront demeurer ici avec nous ſi vous le trouvez bon. J'aprehende que ſi on refuſe de nous le rendre mon Frere qui eſt à Lacadie ne ſe reſſente de cela, & n'en ait l'eſprit mal fait, au lieu que je ſuis ſeur qu'il m'écoutera, quelques méchantes penſées que cela lui ait donné, ſi on nous les prend.

Voici auſſi, Monſieur, le Collier qu'ils adreſſerent aux Iroquois, mon Frere qui prie, car enfin c'eſt le nom dont nous t'apellons depuis que la priere & l'obeïſſance à Onontio *notre Pere commun nous ont heureuſement réünis, je vai te trouver par ce Collier pour te dire que ceux que tu garde encore comme Eſclaves ſont mes Parens, & pour te prier de me les rendre. Ne croi pas que j'aye l'eſprit mal fait de ce qui leur eſt arrivé, c'eſt ainſi que la Guerre eſt faite, l'on ſe tuë ſouvent ſans*

ſe connoître les uns & les autres, ce ſont des malheurs qui accompagnent la Guerre & que l'on ne peut éviter; mais tu aurois l'eſprit mal fait ſi aprés avoir pris pour ennemis tes Alliez mes Parens, & les auroit menez dans ton Village comme Eſclaves, tu t'opiniâtrois à les garder lors que tu connois que tu as tort. Je meſure ton eſprit ſur le mien, ſi ce qui t'eſt arrivé m'étoit arrivé & que j'euſſe pris pour ennemis tes Parens, je ne m'apercevrois pas plûtôt de ma faute que je leur donnerois la liberté & te les rendrois. Ne croi pas, mon Frere, que je te trompe lors que je te dis qu'ils ſont mes Parens, les François peuvent bien rendre témoignage comme quelques-uns de ceux que tu as tué ou pris, les ont accompagnez auſſi-bien que nous lors que nous avons été contre les Anglois, & cela fort peu de jours avant que ce malheur arriva. Je ne te dis rien de la perte que tu as faite d'un de tes braves, c'eſt le grand Anié, quoi que je la reſſente extrémement je ſuis occupé à le pleurer avec deux de mes braves que j'ai auſſi perdus dans cette triſte rencontre, mon Frere l'Iroquois qui prie. Pleurons les braves morts, ſans que leur mort nous renverſe l'eſprit & ſepare nos cœurs, que la priere & l'amitié uniſſent depuis ſi long-temps.

Les Iroquois du Saut & de la Montagne

renvoyerent les principaux Chefs & quelques femmes, & promirent de rendre les autres lors qu'ils les verroient tous disposez à se joindre à leurs freres qui sont ici établis au Saut de la chaudiere.

Je ne saurois passer sous silence l'intrepidité de Montorgueuil Lieutenant, qui commandoit à Chedebouetou, petit Fort de Lacadie, où il y avoit quatorze hommes de Garnison. Quatre-vingt Anglois y vinrent faire une décente aprés la prise du Port Royal : ils le sommerent plusieurs fois de se rendre sans qu'ils en fissent beaucoup d'état. Ils l'attaquerent vigoureusement, ils ne furent pas moins repoussez, & furent même obligez de se retirer. Il se trouva malheureusement de la poudre moüillée dans un vieux Magasin qui étoit détaché du Fort, ils en firent des Fusées, par le moyen desquelles ils mirent le feu à un des endroits du bâtiment qui étoit couvert de paille. Montorgueil voyant qu'il n'y avoit pas de salut pour sa Garnison & pour sa personne, leur dit encore, avec assez de fierté, que les cendres de ses murailles lui serviroient plûtôt de tombeau s'ils ne Capituloient eux-même, plus pour sa gloire que pour la leur, & que s'ils vouloient avoir le plaisir de le voir triompher ce seroit lors qu'ils le verroient sortir

des ruïnes de ſon Fort avec ſa petite garniſon, & un Religieux de Nazareth qui lui ſervoit de Miſſionnaire, tambour battant, balle en bouche, méche allumée, armes & bagage, & qu'il vouloit être conduit à Plaiſance en l'Iſle de Terre Neuve. Il n'en fut pas plûtôt ſorti qu'il fut entierement conſommé.

Les derniers mouvemens que les Anglois firent dans Lacadie ſe terminerent à l'Iſle Percée : ce lieu qui eſt à l'entrée du fleuve de ſaint Laurent eſt le rendez-vous de pluſieurs Navires qui y viennent faire la pêche de la moruë. Des Forbans y enleverent ſix Navires, brûlerent une maiſon des Recolets, en pillerent l'Egliſe où ils firent pluſieurs infamies. C'eſt aſſez le caractere de l'Heretique de s'attacher préferablement à tout ce qu'il y a de plus Saint dans notre Religion.

Monſieur de Frontenac qui prévoyoit toutes les démarches de nos ennemis ne négligea pas de pourvoir à la ſureté de Quebec, il en fit rétablir les Fortifications & régla les Compagnies des Bourgeois pour la garde de la Ville. Aprés avoir mis bon ordre à la Capitale d'un ſi vaſte païs, il monta à Montreal le vingt deux Juillet avec Mr de Champigni.

Montreal étoit comme le centre de tous

les mouvemens de guerre qui se faisoient, l'on y avoit continuellement des allarmes, les Iroquois que l'on avoit épargnez à l'expedition de Corlard n'en étoient pas devenus plus amis des François, l'on se tint aussi sur la défensive. La Chaslaigne qui commandoit à la Chine écrivit en diligence à Mr de Frontenac qu'il paroissoit dans le lac saint Loüis, à deux lieuës delà, cent canots Sauvages qui décendoient. Tous les Habitans de la campagne se retirerent au signal du canon de l'Isle. De Tilli rassura aussi tôt les esprits par la nouvelle qu'il raporta que c'étoit cinq cens Sauvages de differentes Nations qui venoient de Michilimakinak en traite à Montreal, il étoit acompagné dans son canot de quatre principaux Chefs Outaouaks & Hurons. Le reste des canots arriverent le lendemain.

Une avanture singuliere qui arriva à une jeune Fille de qualité dans le gouvernement de Montreal ne sera pas ici hors de sa place.

Mademoiselle Marie-Anne de saint Ours, Fille de Mr de saint Ours, Oncle à la mode de Bretagne de Madame la Maréchalle de Talard, commandant de vingt-huit compagnies de la Marine, âgée de huit à neuf ans, étant allée avec de jeunes

enfans à l'Iſle de ſaint Ours, à une demie lieuë de le terre de ſaint Ours, chercher des noiſettes & des écreviſſes. Un parti d'Iroquois vint fondre tout à coup dans cette Seigneurie, où ils brûlerent des maiſons. L'incendie fit connoître à ces enfans que les Iroquois étoient à la côte, ils ſe rembarquerent auſſi-tôt : comme ils coupoient droit ſur le Fort en plein canal les Iroquois tirerent ſur eux, ce qui les obligea de ſe cacher dans le fond du canot & de le laiſſer aller à la dérive, mais cette petite Damoiſelle ſe deſabilla bien vîte pour ſe jetter à l'eau, ſe flâtant que nageant extrémement bien l'on pourroit venir à ſon ſecours. Ces enfans ſe mirent à pleurer quand ils la virent ſe deshabiller par l'aprehenſion qu'elle ne ſe noya ; elle eut la précaution de ſe gliſſer le long du canot du côté de l'Iſle pour n'être pas aperçûë des Iroquois ; le canot dérivoit inſenſiblement ſans être gouverné. L'on fit dans ce moment une ſortie du Fort pour aller aprés le canot, & les Iroquois ſe trouverent obligez de rentrer dans le bois.

A meſure que la belle Marie-Anne de ſaint Ours aprochoit de terre l'on crût que c'étoit un chien de la maiſon nommé l'écueil qui étoit un fort joli barbet, mais à la ſuite des Factionnaires aperçurent du

haut des baſtions une perſonne qui nageoit, un Officier s'embarqua pour aller au devant. L'on ne fut jamais plus ſurpris de voir cet enfant qui nageoit de tout ſon cœur : quand il falut la prendre ce fut l'embaras, car ces canots qui ſont d'écorce de bouleau, épais d'un écu, avec de petites varangues plates, qui ſont extrémement volages, & pour peu que l'on penche plus d'un côté que d'autre on les fait tourner. En éfet, un ſoldat empreſſé de la prendre en dedans par le bras tomba lui-même à l'eau, la jeune perſonne fit auſſi-tôt le plongeon & paſſa ſous le canot, l'on jetta un aviron au ſoldat qui ne ſavoit pas autrement nager : Enfin l'on ſaiſit le nouveau poiſſon par les cheveux. Elle ne fut pas du tout déconcertée, quoi qu'elle eut nagé un quart de lieuë & qu'elle eût dû être effrayée des coups de fuſil que l'on avoit tiré ſur elle. C'étoit qui la queſtionneroit étant arrivée à terre, & elle ne ſongeoit plus au danger qu'elle avoit encouru, mais fort inquiete des enfans qu'elle avoit laiſſez dans le canot, le détachement qui avoit favoriſé le décente à terre les ramena, & chacun fit le recit du petit voiage qu'ils avoient fait dans cette Iſle.

Cette Damoiſelle s'eſt mariée dans la ſuite à Mr de Mine Gentilhomme Pro-

vençal, Lieutenant de Vaiſſeau, qui a été tué à Gibraltar, & elle eſt preſentement ma belle ſœur.

Monſieur de Frontenac devoit être content de la négociation de Louvigni & de Perrot qui avoient calmé les Nations Alliées, c'étoit le ſeul moyen pour rallier ces eſprits chancelans qui ne ſavoient auparavant quelles meſures prendre pour ſe mettre à l'abri de leurs ennemis. Monſieur de Frontenac tint conſeil, où ſe trouva tout ce qu'il y avoit de Conſiderables tant de la part des François que de celle des Alliez. La Harangue de l'*Outaouak* ne roula preſque que ſur le Commerce : ils demanderent auſſi l'explication de la Hache que Perrot avoit attachée à leur cabane, on differa de répondre à cet article.

Le Baron Chef des Hurons de Michilimakinak fut un peu-plus politique, il dit qu'il n'étoit décendu que pour voir ſon Pere, écouter ſa voix, & executer ſes volontez, qu'il avoit beſoin de poudre & de plomb, mais qu'il ne demandoit rien à ſon Pere ; il preſenta trois Colliers. Il exhortoit par le premier à faire la guerre à l'Iroquois auſſi-bien qu'à l'Anglois. Il diſoit qu'il craignoit que ſon Pere & lui ne mouruſſent ſi cette guerre ne ſe faiſoit, mais que quelque choſe qui arriva il falloit

mourir enſemble dans le même lieu.

Par le ſecond il le remercioit de les avoir autrefois attirez à Michilimakinak, où ils étoient en ſureté.

Il le prioit par le troiſiéme d'avoir quelque égard pour ſes camades les Outaouaks, & de leur faire bon marché.

Ouaboutchit Chef des Nepiſiriniens, qui ſont de Nation Algonkine, dit que ſuivant les ordres qu'il avoit reçûs de ſon Pere il avoit été à l'attaque de Corlard, il s'y diſtingua beaucoup, où ils avoient épargné les Aniez, qui cependant étoient venus les tuër juſques aux portes de Montreal, qu'enſuite montant à Michilimakinak il avoit auſſi reçû ordre de ne pas attaquer les Iroquois qu'ils n'euſſent commencé les premiers, qu'il croyoit par là que ſon Pere vouloit faire la Paix avec eux, & qu'il lui demandoit ſa volonté.

La traite des Pelleteries ſe fit le lendemain; comme elle commençoit la Plaque Iroquois du Saut qui venoit de la découverte du quartier des Anglois, arriva à un quart de lieuë où étoient campez les Outaouaks, faiſant pluſieurs cris de mort: ceux-ci abandonnerent leurs Pelleteries, prirent les armes & allerent au devant. Cette terreur panique fut bien-tôt paſſée, la Plaque leur aprit qu'il avoit vû ſur le

bord du lac du ſaint Sacrement une groſſe armée ennemie qui faiſoit des canots, qu'il les avoit ſuivis quelques jours pour tâcher de faire un priſonnier, qu'il lui avoit été impoſſible, s'étant contenté de porter à une de leurs cabanes trois caſſe-têtes, par leſquels ils leur marquoient qu'ils étoient découverts, les défiant de venir à Montreal. Ces caſſe-têtes ſont des bâtons qui ont la figure de coûtelas, ſur leſquels ils font des figures qui font connoître la perſonne qui commande le Parti, cet avis ſervit à faire ſejourner plus long-temps les Outaouaks. On leur fit un Feſtin ſolemnel, compoſé de deux Bœufs, ſix gros Dogues, & de Pruneaux, le tout mêlé enſemble. On leur donna deux bariques de vin & du tabac pour fumer. Les Chiens ſont l'eſſentiel de ces ſortes de Feſtins, qui parmi les Sauvages ſont le ſimbole de la guerre, & ils ne manquent jamais d'en manger pour lors.

Monſieur de Frontenac leur dit qu'il ne doutoit nullement de leur obeïſſance, & qu'il lui étoit inutile d'en exiger de nouvelles preuves, qu'il leur expliqueroit à cœur ouvert ſes ſentimens lors qu'ils ſeroient prêts de s'en retourner à leur païs. Qu'à l'égard de la guerre contre les Iroquois qu'ils ſembloient tant ſouhaiter il

prétendoit la leur faire ſans relâche juſqu'à ce qu'ils vinſſent eux même lui demander la Paix avec ſoumiſſion ; que ſi elle ſe concluoit ils y ſeroient compris, n'étant pas moins ſes enfans que les François. Je vous remets, leur dit-il, preſentement la Hache à la main que je vous ai fait donner par Perrot, qui la tenuë ſuſpenduë chez vous, & je ne doute pas que vous ne ſachiez vous en ſervir dans cette conjoncture : voyez ſi vous voulez aller au devant de cette armée, où ſi nous l'attendrons de pied ferme. Comme on ne fait jamais de mouvemens d'éclat de guerre parmi les Sauvages que l'on n'en ſoit venu auparavant à des marques aſſurées, Monſieur de Frontenac commença la Chanſon de guerre la Hache à la main, les principaux Chefs des François ſe joignant à lui avec de pareilles armes, la chanterent enſemble.

Les Iroquois du Saut & de la Montagne, les Hurons & les Nepiſiriniens, donnerent encore le branle : l'on eut dit, Monſieur, que ces Acteurs étoient des poſſedez par les geſtes & les contorſions qu'ils faiſoient.

Les Saſſagouez, où les cris & les hurlemens que Mr de Frontenac étoit obligé de faire pour ſe conformer à leur maniere,

augmentoit encore la fureur bachique. L'on fit enſuite le Feſtin de guerre, qui fut plûtôt un pillage qu'un repas.

Le Chevalier de Clermont quitta ſa Croiſſiere, & eut ordre de côtoyer depuis Forel juſques dans le lac Champlain, qui eſt le chemin que les ennemis devoient tenir pour faire une décente en ce païs. Il découvrit dans ce lac quantité de feux, & entendit tirer des coups de fuſil, il en aprocha la nuit & il vit paſſer huit canots, dans chacun deſquels il y avoit dix huit à vingt hommes qui gagnoient une Iſle au deſſous de l'endroit où ils s'étoient mis en ambuſcade: il revint ſur ſes pas pour n'être pas envelopé du reſte de cette armée, il les obſerva encore une lieuë plus bas pendant deux jours; enfin comme il craignoit d'être attaqué il envoya deux de ſes canots ſauter le rapide Chambli & reſta pour être ſeur de toutes choſes, il ſe tint au milieu de la riviere pour les attirer. Deux canots Iroquois lui donnerent chaſſe, qui ne pûrent le joindre. Il retrouva ſes gens au bas du rapide, & gagna avec eux par terre Chambli, d'où il dépêcha Labruere à Monſieur de Fontenac. L'on ne douta plus que les Iroquois ne vinſſent attaquer Montreal, l'on tira quatre coups de canon pour faire revenir les troupes qui

qui avoient facilité la recolte des habitans dans toutes les campagnes voiſines.

Il exhorta les Sauvages de ſe mettre de la partie, tous les guerriers l'accompagnerent, & l'on trouva douze cens hommes à la revûë qui ſe fit le premier Septembre. Quelques Iroquois du Saut demanderent deux jours aprés un éclairciſſement ſur quelque ſoupçon qu'ils avoient de la fidelité de tous ces Outaouaks.

Loüis Ateriata pria les Chefs des autres Nations de ſe trouver chez Mr. de Frontenac. Lorſqu'ils furent aſſemblez il prit la parole, il preſenta d'abord divers Colliers & exhorta tout le monde à lui ouvrir ſon cœur & à ne lui rien cacher de ce qui s'étoit paſſé de plus ſecret, il dit aux Outaouaks qu'il ſavoit toute leur négociation avec nos ennemis, qu'il en avoit été inſtruit par eux-mêmes. Qu'ils diſent donc s'ils étoient veritablement freres des François, par quelle raiſon ils avoient voulu faire alliance avec l'Iroquois ſans leur participation.

Manitouchagan qui avoit été avec la Petite Racine chef de cette ambaſſade aux Tſonnontoüans, répondit qu'il étoit vrai qu'ils avoient rendu des Eſclaves Iroquois & même promis d'en rendre encore d'autres; qu'on les avoit obligez de faire la

guerre, de la ceſſer & de la recommencer ſans qu'ils en ſuſſent la raiſon, qu'ils n'avoient rien compris à cette conduite, & que craignant que ceux qui n'avoient pû ſe défendre eux-mêmes ne les laiſſaſſent accabler ſans les ſecourir, ils avoient été contraints de ſonger à leur ſureté & de prévenir leur perte par un acommodement.

Que cette négociation n'avoit pas été achevée que la Petite Racine étoit mort aux Tſonnontouans, que les autres Envoyez étoient à Michilimakinak & qu'ils n'avoient plus penſé à mettre la derniere main à cette affaire dés qu'ils avoient reçû les ordres de leur Pere, par la bouche de Perrot, qu'ils étoient décendus exprés pour ſavoir ſes ſentimens, & qu'ils ne ſeroient pas plûtôt en leur païs qu'ils executeroient tout ce qu'il leur ordonneroit.

Le Baron Chef des Hurons dit que ſa Nation n'avoit eû aucune part dans cette affaire, que dés qu'il avoit ſçû que ſon Pere vouloit faire la guerre à l'Iroquois, il avoit envoyé contr'eux une partie de ſa jeuneſſe, & qu'il étoit décendu avec l'autre pour le voir.

Loüis Ateriata ne laiſſa pas de faire plaiſir à Mr. de Frontenac, de lui avoir ſuſcité un moyen de s'éclaircir avec les

Outaouaks, qui avoient eû un grand penchant pour ſe racommoder avec les Iroquois. Ce General leur promit de les mener contre leurs ennemis auſſi-tôt que leurs découvreurs lui en auroient aporté des nouvelles : ceux-ci s'acquiterent aſſez mal de leur commiſſion, n'ayant pas été auſſi loin qu'ils devoient ; cette négligence nuiſit beaucoup aux affaires. En éfet, les Iroquois étant cachez dans un bois opoſé à l'endroit où ces découvreurs avoient été, examinoient tous les mouvemens que nôtre armée faiſoit dans la prairie de la Madeleine : Quand ils virent qu'elle avoit repaſſé le fleuve pour retourner à Montreal, ils vinrent fondre à un quart de lieuë de là, du côté de la Fourche, où tous les habitans & la garniſon du Fort étoient occupez à couper les bleds ; & comme tous les Moiſſonneurs étoient écartez les uns des autres, contre l'ordre qu'ils en avoient reçû, & n'avoient auprés d'eux aucunes armes à feu, l'Officier même qui commandoit ayant négligé de poſer des Sentinelles & d'avoir un Corps de-garde, les Iroquois trouverent beaucoup plus de facilité à faire leur coup. Ce fut donc un grand deſordre, ils brûlerent les maiſons, mirent le feu aux Recolets, enleverent vingt cinq per-

ſonnes, dont ils en brûlerent onze à leur retour, tuërent dix ſoldats, firent un maſſacre de beſtiaux & ſe retirerent devant que l'on pût repaſſer de Montreal. Il faut connoître le païs du Canada pour condamner les démarches d'un General quand il fait quelque choſe mal à propos : tout ce païs n'eſt que bois, où il eſt entrecoupé de rivieres, de lacs, qui ſont pour ainſi dire des Mers, il n'y a donc pas de chemin frayé & les piſtes ſont toûjours fort incertains à ſuivre. L'on tint aprés cette ſaillie un Conſeil le quatriéme Septembre avec les Outaouaks qui preſſoient fort leur départ. Ils eurent lieu d'être contens de l'acueil que leur fit Mr. de Frontenac & du bon marché qu'on leur fit dans la traite de leurs Pelleteries, ce qu'ils ne pratiquoient pas dans leur païs quand les François avoient beſoin de vivres. Il leur donna de nouveau des haches qui ſont encore un ſimbole de la guerre, lorſque Perrot en eut attaché une à leurs cabanes il l'avoit fait par ſon ordre, parce qu'il croyoit que c'étoit leur donner la vie que de les engager à faire la guerre aux Iroquois.

Les Hurons qui parurent avoir beaucoup d'attache aux interêts des François, reçûrent en partant toutes les marques d'eſtime qu'ils pouvoient ſouhaiter. Mr de

Frontenac les assura qu'il ne les abandonneroit jamais, leur promettant de ne pas quitter la hache qu'il n'eut réduit les Iroquois à lui demander la Paix dans laquelle ils seroient compris. Que pour ce qui regarde les Anglois qui avoient été les premiers mobiles des troubles, il s'étoit à la verité attaché a porter le fer & le feu chez eux plûtôt que chez les Iroquois, que le grand Anié avoit épargné à sa destruction de Corlard, parce qu'Auriouaé qui avoit fait savoir son retour de France aux cinq Nations, avoit crû qu'ils seroient rentrez dans le devoir & seroient venus demander la Paix à Monsieur de Frontenac, mais qu'il n'avoit plus de mesures à garder avec eux.

Monsieur de Frontenac avoit toûjours ménagé l'esprit d'Auriouaé, qu'il estimoit beaucoup pour la probité qu'il trouvoit en lui. Voyant d'un côté le peu d'empressement que témoignoient ceux de sa Nation pour le revoir, & de l'autre l'attache qu'ils avoient pour lui, il ne laissa pas de lui laisser une pleine liberté de prendre son parti. La conversation qu'ils eurent ensemble merite vôtre attention. Ecoute moi bien, mon fils Auriouaé, lui dit-il, je ne peux m'empêcher de te parler en Pere en te découvrant mon cœur,

& te dire que je ne connois rien dans les coûtumes de ta Nation qui avoit autrefois un veritable eſprit d'homme, & qui ſe laiſſe aller à preſent aux legeretez des petits enfans.

J'ai fait ce que j'ai crû devoir faire en les avertiſſant que je t'avois reſſuſcité, & que tu étois ici avec moi vivant, que je te conſervois cherement, & qu'ils te pouvoient venir trouver pour te rammener chez toi s'ils avoient quelque peu de reſſouvenir de ta perſonne. Tu vois la conſideration qu'ils ont pour toi, ou plûtôt le mépris qu'ils en font.

Tes gens ne ſe ſouviennent pas de l'amitié que j'ai toûjours eû pour eux, je les ai adoptez, & que pendant que j'ai été maître de ce païs, j'ai fermé la porte de la guerre, & je l'ai ouverte à la Paix. Le tonnerre n'a jamais étonné aucun de leurs enfans, les femmes ont été au bois ſans crainte, j'ai arrêté tous les orages qui les auroit pû incommoder, il n'y eut aucun ſang répandu, ni charogne qui ayent empuanti leurs deſerts.

Ils ont bien-tôt oublié un Chef ſi vaillant que toi, qu'ils ſembloient tant regreter, ils ne reconnoiſſent guere celui qui vient de ſi loin pour leur rammener.

Ils devroient craindre ſi je les avois

trahis : ils me connoiſſent, ſi je ne l'ai pas fait quand je l'aurois pû faire, penſent-ils que je veuille commencer, ou que jé ſois capable de trahiſon.

Si les Chefs des Nations étoient venus on auroit racommodé les mauvaiſes affaires, on auroit pû eſſuyer le ſang de part & d'autre, & raplanir la terre qui eſt pleine de butes & de rochers.

Tu es un homme, je le ſçais, je ſçais que ton cœur eſt ennemi de l'ingratitude, tu as de l'eſprit, tu peux connoître par conſequent ce qu'on dit de toi, tu me cache ta penſée ſi tu ne m'avoüe que celui qui t'a donné la vie a raiſon. Il te renvoye ceux que j'ai envoyez pour les avertir avec deux enfans. Quoi ! croyent-ils que tu n'eſt pas ce que tu étois ayant qu'ils t'ayent égaré ; ne leur peux-tu pas témoigner que tu étois conſiderable dans ce temps-là, & que tu ne le dois pas être moins. Si l'Onnontaguez ne s'eſt pas voulu intereſſer pour te venir voir, le Gaigouin ne le devoit-il pas faire ?

Je t'ai tiré du tombeau, & quand j'ai ſçû les malheurs qui ont deſolé le Tſonnontouan & qui t'ont ôté la liberté, tu ſais ce que j'ai fait pour toi & pour tes gens, j'ai été cauſe que celui qui t'a tué & qui n'eſt plus ici s'eſt laiſſé tuër ſans ſe

venger. Sur ce que j'ai representé au grand *Onontio* * en France que vous avez été trahi, il est ennemi de la trahison.

Je m'imaginois que toutes les Nations reconnoîtroient à qui mieux mieux un Pere qui venoit à leur secours, & qui s'étoit allé reposer en son premier païs voyant tous ses enfans en paix. J'attendois une grande reconnoissance de tous les Villages pour le remerciement de la vie que j'aurois recouvré à Auriouaé, homme si considerable parmi eux.

J'ai pleuré aprenant ton malheur, j'ai pleuré la desolation de Tsonnontouan, je l'ai crû devoir faire car vous m'avez autrefois trop aimé pour n'avoir pas les tendresses que j'ai dû avoir pour les veritables enfans que j'ai adopté le premier; c'est ce qui m'a obligé de te faire rendre la vie qu'on t'auroit ôtée, & tu es vivant.

Mes predecesseurs avoient adopté les Outaouaks & leurs Alliez avant que j'arrivasse, mais c'est moi-même qui vous ai nommé les enfans d'*Onontio*, unissant votre cabane à la mienne.

Si vous avez été trahi pendant mon absence vous ne l'avez jamais été en ma personne, prenez-vous à l'Anglois qui a voulu diviser les esprits & renverser la

* Le Roi.

terre, qui depuis a été enſanglantée de votre ſang, de celui des François, & autres qui étoient vos freres, c'eſt ce qui m'a obligé de me venger moi-même en vengeant mes enfans par Corlard * qui a été brûlée, il ne tenoit qu'à moi de faire tomber ma jeuneſſe ſur Anié, on ne lui auroit pas reſiſté, mais j'ai toûjours eû un cœur de Pere, & bien loin de faire du mal j'ai commandé que ſi on en trouvoit on ne leur dit mot; mes ordres ont été executées.

Tes gens n'aiment guere ton promt retour, puiſque une Ambaſſade de fous qui eſt arrivée chez eux les a retenus ſi longtemps, & les a empêchez pendant tout un Hiver de te venir voir, quoi qu'ils ne fuſſent ici. Si Teganiſorens, Tegaronais, ou quelques autres Conſiderables étoient venus ils auroient fait leur devoir, & j'aurois connu la conſideration qu'ils ont pour toi.

Je connois le mauvais cœur de ta Nation, ſi elle avoit eû bon deſſein de raccommoder les mauvaiſes affaires elle auroit envoyé des Chefs qui auroient conclu une bonne Paix avec toi, qu'il regarde comme leur grand Chef, ils croyent être le dominateur de la terre. Tu le ſais, Auriouaé, ſi je perds à la guerre j'en puis

* Ville de la Nouvelle York.

recouvrir tant que je voudrai, tu n'as vû que l'ombre du François en France, juge ce qu'il eſt & ce qu'il peut.

Qu'ils croyent que le Fort Frontenac m'eſt inutile, ſi j'ai fait la guerre je ne l'ai fait faire que pour les aller voir en Pere & non en ennemi, je ne leur ferai pas la guerre s'ils ne me l'a font, je ne les tuërai pas le premier, mais ſi je l'entreprends je ferai des Forts au milieu de leur païs, les forces me viendront de France quand je le demanderai, qu'ils prennent garde d'allumer le feu de la guerre, il leur ſera peut-être bien difficile de l'éteindre, qu'ils n'animent pas trop le grand *Onontio*, * je l'ai apaiſé.

Quand j'ai fait renaître Auriouaé j'ai prétendu faire renaître un veritable Fils, qui eſt un cœur de Fils pour moi, afin que tu euſſe en moi un Pere qui fut tout à toi; & ſi ta Nation a ſi peu de conſideration pour toi, ſache que je veux que tu ſois conſideré de toute celle des François.

Dis-moi un peu pourquoi tes gens ont-ils en ſecret des pourparler avec l'Outaouak, croyent ils que j'en ſois jaloux, j'aime leur union & c'eſt ce que je ſouhaite; mais s'ils font la paix entr'eux ſans que j'y ſois apellé, qu'ils ne viennent pas

* Le Roi.

parler à l'avenir des differens qu'ils pourroient avoir ensemble.

Tu sais ce que j'ai fait pour ta Nation & pour tes Alliez, les Nations d'enhaut ne vous ont jamais tué depuis la Paix pendant que j'ai gouverné, quoique votre jeunesse égarée leur aye enlevé des Villages entiers, je les ai empêchez de se venger quand vous m'êtes venu parler.

Tu crois que je croirois ta Nation mes veritables enfans, & tes gens semblent ne me plus vouloir pour pere. N'auroient-ils pas été défaits, & y en auroit-il un si des ce temps je m'étois joint à mes autres enfans.

J'ai de l'esprit, & si Theganissorens ne craint rien, ouvre-moi ton cœur, je suis indigné du mépris que tes gens ont pour toi & pour moi.

Rien n'étoit plus touchant, Monsieur, que cet entretien, & la maniere avec laquelle Auriouaé reçût ce que Monsieur de Frontenac lui dit, fit bien juger dans la suite qu'il abandonnoit sa Nation, pour n'être plus qu'un même cœur & un même esprit avec lui.

Je reviens aux Outaouaks qui étoient venus faire la traite à Montreal, ils s'en retournerent chez eux aprés tous les éclaircissemens que l'on avoit jugé à propos d'a-

voir ſur leur ſoupçon que l'on avoit eû de leur fidelité.

Quatre jours aprés leur départ on aprit la mort de Deſmarais Capitaine réformé, qui commandoit le Fort de Châteauguai. Trois Iroquois qui l'avoient trouvé un peu à l'écart lui caſſerent la tête à coups de hache, & comme ils n'eurent pas le temps de lui enlever la chevelure ils lui arracherent trois doigts de la main ; ce leur eſt toûjours un trophée de gloire, car pourvû qu'ils puiſſent aporter chez eux quelques preuves de leur expedition, cela ſuffit pour être eſtimé.

Le Chevalier de la Mothe Capitaine réformé eut peu de temps aprés un ſort auſſi fatal au lac ſaint Pierre. En éfet, étant à la tête de trente-quatre hommes il ſurprit des Iroquois dans leur cabane ſur qui il fit faire une vigoureuſe décharge de mouſqueterie : ceux qui en échaperent gagnerent bien vite deux cabanes que l'on n'avoit pas découvertes, ils ſe rallierent enſuite & donnerent tête baiſſée ſur les François qui n'avoient pas obſervé d'ordre dans leur attaque, dont il ne ſe ſauva que la moitié : la Mothe fut tué & on ne pût ſavoir ce que devint Murat Lieutenant.

Monſieur de Frontenac étoit toûjours fort en peine du Chevalier d'O qui n'étoit

roit pas revenu de ſa negociation, il envoya au Fort de Frontenac Mantet & Perigni, ſaint Pierre & Monteſſon, avec les deux Fils de la Valliere Capitaine de ſes gardes, accompagné de trente hommes, pour faire quelques Priſonniers par leſquels on pût aprendre de ſes nouvelles & les deſſeins des Iroquois. Sur ces entrefaites le Major de Quebec dépêcha un canot à Mr de Frontenac pour lui donner avis de l'arrivée d'un Chef Abenagui qui venoit exprés de Lacadie. Je viens inceſſamment, dit ce Chef au Major, pour t'avertir que j'ai apris par une Angloiſe conſiderable que nous avons priſe prés de Peſadoüet, que trente Vaiſſeaux, dont il y en a trois fort grands, partent pour venir prendre Quebec; que ces Vaiſſeaux ſont de Baſton & de quatre Villes conſiderables, que les Anglois ſe vantent qu'ils le prendront auſſi facilement qu'ils ont pris le Port Royal. Auſſi-tôt que les Chefs & les plus Conſiderables de notre Nation ont apris cette nouvelle ils ont jugé qu'il falloit avertir inceſſamment le grand Capitaine de Quebec. J'ai été douze jours à venir, ainſi il doit y avoir ſix ſemaines depuis le départ de ces Vaiſſeaux.

Ce Chef reclama auſſi les Abenaguis que les Iroquois du Saut & de la Mon-

tagne avoient enlevez dans l'attaque de Beauvais. Il témoigna encore que les principaux Chefs de ſa Nation ne pouvoient pas décendre cette Automne pour lui venir parler comme ils l'avoient promis, parce qu'ils étoient actuellement en guerre, qu'ils tâcheroient d'envoyer quelqu'un ſur la fin de l'Hiver prochain, & qu'ils avoient reſolu de faire aprés Noël une irruption ſur les Anglois.

La nouvelle de cette Armée fut confirmée par Cannanville, qui l'avoit aperçûë à Tadouſſac. Monſieur de Frontenac ne balança pas de partir auſſi-tôt de Montreal, il en reçût encore à quinze lieuës la confirmation, ce qui l'obligea de dépêcher Ramezai au Chevalier de Calliers, afin qu'il fit décendre les Troupes & une partie des habitans.

L'arrivée de Mr de Frontenac à Quebec fit un bon éfet, & quoi qu'il ne pût amener d'abord que trois cens hommes avec lui, les habitans qui naturellement ſont guerriers crurent être à l'abri de tout incident quand ils eurent leur General. Le Major ne laiſſa pas en ſon abſence de pourvoir à la ſureté de la Place, ayant fait rachever les Fortifications. Deſcherac Capitaine, qui ſe trouvant à Quebec par ordre de Mr de Frontenac, ſervit beaucoup dans cette conjoncture.

Le beau fleuve de saint Laurent forme un grand canal devant Quebec, qui a une lieuë de large de la côte du Nord à celle du Sud. La côte de Beaupré qui est celle du Nord est separée de Beauport par le Saut de Montmorenci, dont la chute fait une des plus belles Nappes du monde. Et entre Beauport & Quebec il y a une petite riviere que l'on passe à quai de basse Mer. La pointe de l'eau fameuse par un rocher de Diamans fait celle du Sud. Quebec est placé vis-à-vis cette poïnte, où un peu au dessus, il est divisé en haute & basse Ville, qui n'ont communication ensemble que par un chemin fort escarpé. L'enceinte de la haute Ville étoit bien palissadée, & les endroits ouverts où il n'y avoit pas de portes étoient barricadées de poutres & de bariques pleines de terre. Le chemin de la haute & la basse Ville étoit coupé par trois differens retranchemens de bariques & de sacs à terre. L'on dressa des batteries de part & d'autre. L'on se fondoit cependant plus sur la resolution que l'on avoit de se bien défendre que sur la bonté des Fortifications. L'on vit donc paroître à la pointe du jour cette flotte le dix sept Octobre.

Une Chaloupe portant à l'avant Pavillon blanc, partit sur les dix heures de l'Amiral, & vint à terre.

Quatre canots de la Ville allerent au devant, portant le Pavillon de même, c'étoit l'Envoyé du General Phips, accompagné d'un Trompette, qui venoit ſommer Quebec. On le fit paſſer ſeul dans un de ces canots, on lui banda les yeux, & il fut conduit au Fort. Il ſe trouva en arrivant dans la chambre de Mr de Frontenac extrémement fatigué d'avoir excaladé les barricades. Aprés qu'il ſe fut un peu remis il lui preſenta la Lettre de ſon General qui étoit écrite en ces termes.

Sieur Guillaume Phips Chevalier, & Commandant general en Chef ſur toutes les forces de leur Majeſté de la Nouvelle Angleterre par Mer & par terre. Au Comte de Frontenac Lieutenant general & Gouverneur pour le Roi de France en Canada, ou en ſon abſence à ſon Député, ou à celui qui commande en chef à Quebec.

Les Guerres entre les deux Couronnes d'Angleterre & de France ne ſont pas ſeulement un motif, mais la deſtruction faite par les François & Sauvages ſous votre commandement, & encouragement ſur les perſonnes & biens des Sujets de leur Majeſté de la Nouvelle Angleterre, ſans aucune provocation de leur côté les a obligez à faire cette expedition pour leur propre ſureté & ſatisfaction.

Comme auſſi les barbaries & cruautez qui ont été exercées par les François & Sauvages pourroit par cette preſente occaſion nous engager à nous revenger ſeverement, cependant étant deſireux d'éviter les actions inhumaines & contre le Chriſtianiſme, comme auſſi pour prévenir l'éfuſion de ſang autant qu'il ſe pourra, moi ci-deſſus Sieur Guillaume Phips Chevalier, par ces preſentes & au nom de leurs trés-excellentes Majeſtez Guillaume & Marie, Roi & Reine d'Angleterre, Ecoſſe, France & Irlande, défenſeur de la Foi, & par ordre de leurs ſuſdites Majeſtez Gouverneur de Maſſacaſtet, Colonie dans la Nouvelle Angleterre, demande que vous ayez à rendre vos Forts & Châteaux ſans être démolis, comme auſſi toutes les Munitions ſans être touchez, comme auſſi une prompte delivrance de tous les Captifs enſemble, avec la delivrance de vos perſonnes & biens à ma diſpoſition.

Ce que faiſant vous pouvez eſperer pardon de moi comme un Chrétien, ainſi qu'il ſera jugé à propos pour le ſervice de leurs Sujets. Ce que ſi vous refuſez de faire je ſuis venu pourvû & reſolu, avec l'aide de Dieu dans lequel je me fie, par force d'armes, de revancher tous les torts & injures qui nous ont été faites, & de vous rendre

ſous la ſujetion de la Couronne d'Angleterre, & lors que trop tard vous le voudrez faire, vous faire regreter de n'avoir pas plûtôt accepté la faveur que l'on vous a offerte.

Votre réponſe poſitive dans une heure renduë par votre Trompette, avec le retour du mien eſt ce que je vous demande, ſur le peril qu'il pourra s'en ſuivre. Signé Guillaume Phips.

Aprés que la Lecture de cette Lettre fut faite l'Anglois tira une Montre de ſa poche qu'il preſenta à Mr de Frontenac, & lui dit qu'il lui donnoit une heure à ſe déterminer. Notre General répondit à cet Envoyé d'un air aiſé qui marquoit par ſon intrepidité tout ce qu'une raillerie fine & délicate pouvoit inſpirer. Celui-ci qui voyoit aller & venir quantité d'Officiers dans les ſales du Fort ne ſavoit qu'en penſer. *Allez*, lui dit-il en le congediant, *allez dire à votre General que je n'ai pas de réponſe à lui faire que par la bouche de mes Canons & à coups de Fuſils, qu'il aprenne que ce n'eſt pas de la ſorte qu'on envoye ſommer un homme comme moi, & quand je voudrois me rendre tous ces braves Officiers que vous voyez n'y conſentiroient jamais.* On lui banda enſuite les yeux & on le conduiſit à la chaloupe,

aprés lui avoir fait faire exprés encore plusieurs escalades. Les Anglois mirent pied à terre sur les dix heures du matin au nombre de deux mille hommes, entre Beauport & la Petite Riviere. Comme l'on étoit incertain de leur décente, il ne se trouva guere de monde à les y recevoir, à peine trois cens hommes purent se joindre.

Les Anglois marcherent d'abord en ordre de bataille, mais nos Canadiens qui se battoient à la Sauvage voltigeoient incessamment autour d'eux d'arbres en arbres, ils firent plier le premier bataillon, & ils l'obligerent de regagner la queuë: décharges continuelles les incommodoient beaucoup, on leur tua cent cinquante hommes, nous perdimes le Chevalier de Clermont & Latouche fils du Seigneur de Champlain; nous eûmes douze hommes de blessez, entr'autres saint Denis âgé de soixante ans, qui commandoit la Milice, de Beauport lequel eut le bras cassé.

Les quatre plus gros Vaisseaux vinrent moüiller sur le soir devant Quebec, le contre-Amiral qui portoit Pavillon bleu se posta un peu plus sur la gauche, presque vis-à-vis du Saut au Matelot; l'Amiral étoit sur la droite, le vice-Amiral au

dessus, tous deux vis à vis la basse Ville, & le quatriéme qui portoit la flâme de Chef d'Escadre se mit du côté du Cap au Diamant; les canonnades furent assez vigoureuses de part & d'autre jusques à huit heures du soir.

L'on recommença le lendemain à la pointe du jour, & l'on s'aperçût que ce grand feu des ennemis commençoit à se ralentir; en éfet, le contre Amiral qui avoit tiré le plus vigoureusement se trouva fort incommodé par les batteries du Saut au Matelot & celle d'en bas: il fut obligé de relâcher le premier, l'Amiral le suivit d'assez prés avec beaucoup de précipitation. Saint Helene Capitaine Canadien qui savoit assez bien le commandement du canon, tira plus de vingt coups dans le corps de son Vaisseau, dont plusieurs le percerent à l'eau, toutes ses Manœuvres étoient hachées, son grand Mâts presque cassé à qui on fut obligé de mettre des jumelles, beaucoup de morts & de blessez dans son bord; enfin l'Amiral peur de succomber tout à fait fila son cable & se retira tout délabré, aprés avoir eû son Pavillon coupé d'un coup de canon. Ce fier General qui deux jours auparavant avoit promis pardon au Comte de Frontenac, se trouva lui-même presque à la

merci de celui qui le châtioit de sa témerité.

Monsieur de Frontenac qui avoit l'œil à tout se mit le Vendredi à la tête de trois Bataillons de Troupes reglées, en deçà de la petite riviere, pour y recevoir les ennemis qui firent une seconde décente. D'un autre côté Longueil & saint Helene son frere, avec quelques François, commencerent sur les deux heures les escarmouches à la Sauvage contre la tête de l'Armée, qui marchoit en bon ordre le long de la petite riviere. Ceux des ennemis qui s'étoient détachez du gros furent obligez de le regagner pour éviter le feu de nos Troupes qui étoient en embuscade. Saint Helene eut la jambe cassée, Longueil reçût un coup de fusil, & eût été tué sans une corne à poudre qui se trouva à l'endroit où donna la balle : nous perdimes deux hommes, il y eut deux ou trois blessez ; les ennemis y firent une aussi grande perte qu'à la premiere décente.

Villieu Lieutenant réformé demanda le lendemain par grace à Mr de Frontenac le commandement de quelques soldats de bonne volonté. Aprés qu'il eut fait le coup de fusil quelque temps il eut l'adresse d'attirer les ennemis dans une ambuscade qu'il leur avoit dressée, où il se battit long-

temps, ils firent aussi-tôt un détachement pour l'entourer, qui fut chargé par les habitans de Beauport, de Beaupré, & de l'Isle d'Orleans. Cabanac & Beaumanoir vinrent à la charge, on lâcha le pied insensiblement pour les attirer encore proche d'une maison fortifiée de palissades, qui étoit sur une hauteur, tous nos gens s'y jetterent tout à coup. Les Anglois s'y acharnerent extrémement par le nombre des gens frais qui se relevoient, mais cette petite retraite ne fit qu'augmenter leur perte. Monsieur du Pui Lieutenant particulier s'avisa (je ne sai par quel motif) de faire sonner le toxin à la Cathedrale: cette allarme donnée à propos causa tant de trouble & de desordre parmi les ennemis qu'ils se jetterent pêle-mêle dans les chaloupes à la faveur de la nuit qui étoit obscure & pluvieuse, ayant abandonné cinq pieces de canon, cent livres de poudre, une cinquantaine de boulets. Deux Vaisseaux qui étoient dans l'ance des Mers ne jugerent pas à propos de rester pour les gages, ils mirent à la voile pour rejoindre leur flotte; on les salua à boulets en passant. Soubrecasse & Dorvilliers Capitaines se jetterent avec cent hommes dans l'Isle d'Orleans; de Villieu eut ordre de décendre aussi au Cap Tourmente pour

empêcher quelque reſte de décente. Toute la flotte mit à la voile & ne parut plus.

Mademoiſelle Lalande qui étoit priſonniere dans l'Amiral propoſa au Chevalier un échange, lui promettant de la négocier auprés de Mr de Frontenac ; il la laiſſa débarquer ſur ſa parole. Elle revint le ſoir à ſon Bord lui dire qu'elle ſeroit vis-à-vis l'endroit où ils étoient moüillez.

De la Valliere fit le lendemain la négociation, il n'y eut de conſiderable que le Capitaine Denis qui commandoit le Fort de Keſkebaye que Portneuf prit, & les deux Filles de ſon Lieutenant qui y fut tué.

De la Valliere trouva le ſecret de garder le Miniſtre de l'Amiral, ſur la difficulté qu'il faiſoit de rendre Mr Trouvé Miſſionnaire de Lacadie ; enfin l'on fit l'échange de bonne foi.

Le Chevalier Phips eut beaucoup de peine à arriver à Baſton, d'où on aprit que le peuple étoit dans une extrême conſternation de toutes les diſgraces qui arriverent à ſa flotte ; huit Vaiſſeaux firent naufrage dans le fleuve aprés la levée du Siege, où plus de huit cens perſonnes perirent.

Quelques Abenaguis de Lacadie arriverent peu de jours aprés, qui raporterent une nouvelle aſſez particuliere des Iro-

quois. Ces Sauvages qui ne sont jamais malades furent attaquez de la petite Verole que les Anglois leur avoient communiquée ; cette maladie qui leur étoit inconnuë fit plus d'expedition que l'Art Militaire ; il en mourut quatre cens, & cent Loups, & même ceux-ci eurent leur grand Village tout desolé, dont il n'en réchapa que seize. Dans le temps que les ennemis venoient assieger Quebec il se fit un parti considerable d'Anglois & d'Iroquois, pour attaquer en même temps Montreal; la petite Verole se communiqua heureusement dans le Voyage parmi les Iroquois dont il en mourut une centaine ; ils étoient si éfrayez de cette mortalité qu'ils se broüillerent avec les Anglois qu'ils ne voyoient pas mourir comme leurs camarades.

Les Anglois de la Nouvelle Angleterre qui ne voyoient aucune sureté dans leurs habitations par les irruptions continuelles que les Abenaguis de Lacadie faisoient sur eux, leur proposerent la Paix. Ceux-ci répondirent que ny eux, ny leurs enfans, ny les enfans de leurs enfans, ne la feroient jamais avec l'Anglois qui les avoit si souvent trompez. L'on rendit graces au Dieu des Armées de ce qu'il avoit fait au Canada, on porta à la Cathedrale avec pompe & magnificence le grand Pavillon

villon de l'Amiral qui étoit tombé dans le fleuve, & celui que Portneuf avoit pris dans Lacadie.

Monsieur l'Evêque chanta le *Te Deum*, on fit une Procession Solemnelle, & Mr de Frontenac alluma le soir le feu de joye au bruit du canon & de la mousqueterie des Troupes qui étoient sous les armes. L'on a bâti depuis une Chapelle dans la basse Ville sous les auspices de notre Dame des Victoires, où l'on va tous les ans en Procession rendre graces à Dieu de cette Victoire le même jour quelle a été emportée.

Je ne saurois finir, Monsieur, cette Lettre par un endroit plus agreable n'y plus glorieux pour la memoire de Monsieur le Comte de Frontenac, vous assurant en même temps que l'on ne peut être avec plus de passion que je le suis,

MONSIEUR,

Votre trés-humble, &c.

III. LETTRE.

Famine dans le Canada.

Députez de la part des Abenaquis de l'Acadie au Comte de Frontenac, qui s'engagent à une guerre irreconciliable contre les Anglois.

Quarante Eſpions Iroquois s'établiſſent au Sant pour ſavoir les mouvemens des François.

Loüis Ateriata Iroquois du Sant, Fillent du Roi, reçoit un Collier de la part des Iroquois.

Combat fort opiniatré dans la Prairie de la Magdeleine contre les Anglois, les Iroquois, & les Loups.

De Vallerenne Capitaine d'une Compagnie d'un détachement de la Marine, taille en pieces les ennemis.

La Foreſt Capitaine réformé, porte aux Outaouaks les preſens du Roi.

MONSIEUR,

Le rang que vous tenez dans le plus Auguſte Parlement de l'Univers eſt moins

estimable par lui-même que par le lustre & le brillant qu'il reçoit de l'éloquence que vous y faites paroître. Heureux le peuple qui implore sa justice, toûjours content des Arrêts qu'il en raporte. Les Princes même se font l'honneur de vous remettre leurs interêts à démêler. Suspendez, je vous prie, un moment ces occupations importantes pour vous prêter à quelque amusement qui regarde les païs éloignez. Je veux vous parler, Monsieur, de la Nation Abenaguise, si fidelle aux François, & d'un des plus rudes combats qu'il y ait jamais eû en Canada.

La misere est pour l'ordinaire inseparable de la guerre, & souvent suivie de la famine; le Canada qui se voyoit d'un côté soulagé par la retraite des Anglois, se trouva tout à coup réduit dans un état pitoyable & dans une disette de toutes choses necessaires à la vie. Le bled valoit douze à quinze francs le minot, le vin cent écus la barique, l'eau de vie six cens francs & toutes les autres marchandises à proportion. Monsieur de Champigni qui voyoit que les Magasins du Roi n'avoient plus de vivres que pour un mois, fit disperser les Troupes chez les habitans, qui furent obligez de les nourrir pour leur solde. Cette calamité publique, qui dura

six mois, empêcha que l'on n'envoya des Partis à droit & à gauche contre les Anglois & les Iroquois, & nous les laissames dans une espece de Letargie : ils ne firent pas moins à notre égard.

En éfet, un Soxoqui de Nation qui avoit été pris proche d'Orange se sauva & vint aux Trois Rivieres; il raporta qu'aprés qu'il fut pris on le conduisit au haut du lac Champlain, où s'étoient assemblées les Nations Iroquoises & autres Sauvages alliez des Anglois, que les Iroquois étoient au nombre de neuf cens Tsonnontouans, Goyogouens & Onnontaguez, & de quatre cens soixante & dix Aniez, Onneyouts, Loups, ou Mauraigans, qu'ils avoient travaillé l'espace d'un mois à faire des canots, que pendant ce temps les Anglois leur avoient fourni des vivres & envoyé quelques cassettes fermées, dans lesquelles les Sauvages disoient qu'il y avoit des habits empoisonnez qu'ils devoient laisser en pillage aux François.

Lors que les canots furent achevez seize cens Anglois se joignirent aux Iroquois dans le dessein de venir attaquer Montreal, mais quand il falut s'embarquer dans ces canots d'écorce si minses ils ne voulurent jamais s'y hazarder. Les Iroquois furent si irritez de ce procedé qu'ils leur

firent beaucoup de reproches sur leur peu de bravoure. Ils leur dirent que les François n'avoient point toutes ces delicatesses, & qu'ils s'apercevoient bien qu'ils étoient incapables de les secourir, nonobstant qu'ils les eussent détournez de faire la Paix avec nous, que bien loin de leur aporter quelque avantage ils venoient de faire mourir quantité de leurs gens par le poison qu'ils avoient destiné aux François. Il mourut à la verité en trois jours trois cens Tsonnontouans, Goyogouens, & Onnontaguez, quatre-vingt dix jeunes Aniez & Onneyouts, cinq à six cens Anglois, soit que cette mortalité vint de ces prétendus habits empoisonnez ou de quelque maladie contagieuse.

La des-union les separa : les Iroquois ruïnerent de dépit tous les grains des environs d'Orange, & tuërent la plus part des bestiaux. Cet incident vint bien à propos, car toutes nos Troupes étoient dans ce temps du côté de Quebec, qui étoit assez embaraſſé à se défendre contre l'armée Navalle des Anglois.

Le Comte de Frontenac qui connoissoit la valeur des Abenaguis avoit fait son possible pour les attirer dans les Partis qu'il avoit détachez l'année passée de ces côtez-ci : le manque d'habits, de poudre,

de plomb, & de fers de fléches, les avoit obligez de reſter chez eux. Il en arriva cependant au mois de Mars de Pentagouet qui le prierent de ne pas prendre en mauvaiſe part le profond ſilence qu'ils avoient tenus à ſon égard, que le plus grand chagrin qu'ils avoient étoit de n'avoir fait aucune entrepriſe ſur les Anglois pendant l'Hiver, qui eſt la ſaiſon la plus favorable, que ce qu'ils leur avoient déja déclaré ſuffiſoit cependant pour ne pas douter qu'ils ne feroient jamais de Paix avec eux; & que ſi malheureuſement il ne pouvoit leur donner dequoi continuër la guerre, ils ſe ſerviroient d'os de bêtes pour dards de fléches, & ne ceſſeroient de les harceler. Qu'au reſte ils le prioient de leur faire rendre leurs freres que les Iroquois du Saut tenoient priſonniers, que quelque ſujet de plainte qu'ils euſſent contre eux de ne les avoir pas renvoyez, ils remettoient cependant tous leurs reſſentimens entre ſes mains, comme des enfans qui cherchent le moyen de vivre en bonne intelligence avec leurs freres.

Le Comte de Frontenac les remercia de leur bonne volonté, & les congratula de la fidelité qu'ils avoient toûjours conſervée pour la Nation Françoiſe, les aſſurant qu'il ne les abandonneroit point.

Il avoit déja prévû le beſoin qu'ils pouvoient avoir de balles & de poudre qu'il leur avoit envoyé par les terres : Il promit qu'auſſi-tôt que la Navigation ſeroit libre il envoyeroit une Biſcayenne par mer, & des canots par la riviere de ſaint Jean, qui leur en porteroient encore avec des fléches & des marchandiſes, & qu'il leur donneroit un ſecours conſiderable à l'arrivée des Vaiſſeaux du Roi. Il les congedia aprés les avoir régalez, & fait des preſens à tous les Chefs en particulier.

Quoique les Iroquois ſe fuſſent broüillez avec les Anglois, ceux-ci cependant qui ne connoiſſoient que trop l'utilité de les avoir pour amis, ménagerent encore leur eſprit, on ne le reconnut même que trop dans la ſuite.

Des Iroquois du Saut & de la Montagne qui étoient à la chaſſe proche de Chambli, furent pouſſez vigoureuſement par un gros parti d'Aniez & d'Anglois qui en enleverent dix. L'on fut ſurpris deux jours aprés de voir arriver au Fort du Saut trois Aniez ſans armes, qui ramenoient deux Sauvages. On le fut encore plus lors que l'on vit arriver les autres avec quarante de cette Nation, ſans armes, dont la pluſpart ne voulurent pas s'en retourner chez eux. Ce fut une conduite judi-

cieuſe que les Aniez vouloient tenir pour penetrer inſenſiblement l'état des affaires, & pour inſpirer aux Iroquois du Saut de quitter les interêts des François & de s'en retourner en leur patrie ; ils déguiſerent donc leurs ſentimens. L'on peut dire que l'Iroquois eſt judicieux dans les meſures qu'il prend pour ſonder le fort & le foible de ſon ennemi, qu'il eſt penetrant dans les affaires les plus cachées, & qu'il garde bien le ſecret ſur les moindres ouvertures qu'on lui fait. Ceux-ci témoignerent d'abord qu'ils étoient las de tuër & d'être tuez, que les Aniez n'étoient pas éloignez de la Paix, qu'ils tâcheroient même de la faire agréer aux autres Nations Iroquoiſes, & que pour marquer le deſir ardent qu'ils avoient de finir la guerre, ils étoient venus en diligence nous avertir que huit cens Iroquois étoient prêts de tomber ſur nous, & de ruïner tout ce qui étoit entre Montreal & les Trois Rivieres.

Les guerriers demandent la Paix, diſoient ils, & l'ont déja concluë ſans la participation des Anciens qui ne ſont pas toûjours de bonne foi. Que ſi les Flamands & le reſte des Iroquois ne veulent point entrer dans aucun accommodement, ils les laiſſeront & fumeront paiſiblement ſur leurs nattes.

L'on eut crû éfectivement que les Aniez parloient de bonne foi ; le Pere Bruyas Jesuite, Missionnaire du Saut, ne savoit qu'en penser, & le Pere Lamberville ne pouvoit aussi s'imaginer que tout ce qu'ils disoient fut sincere.

Ils répondirent juste à toutes les questions qu'on leur faisoit : le Chevalier de Callieres les fit venir à Montreal sans se mêler des propositions de Paix qu'ils avoient pû faire à nos Sauvages, ausquels on laissoit le soin de cette negociation. Ils aprirent en même temps que le Chevalier d'O, qui avoit été envoyé l'année precedente par le Comte de Frontenac, avec cinq François, de la part d'Auriouaé, avoit été mené à Manathe, qu'ils en avoient brûlé deux chez les Onnontaguez & les Tsonnontouans. Il y a quelquefois bien du risque d'aller trouver ces Barbares pour traiter de quelques accommodemens, car ils font brûler sans autre explication les Députez qu'on leur envoye. Le Chevalier d'O fut même attaché au Poteau à la sollicitation des Anglois, mais quand il fut question d'en venir au fait l'Iroquois voulut que l'Anglois commença le premier : celui-ci s'en défendit parce qu'il dit que ce n'étoit pas la maniere des Européens de brûler. Les Iroquois qui

vouloient que l'action fut commune ne le firent point aussi.

L'on examina de prés la conduite de ces Sauvages qui paroissoient prendre assez de part à nos interêts.

Il étoit à propos de faire savoir aux Outaouaks l'heureux succez de la levée du Siege de Quebec : cette nouvelle ne pouvoit que les encourager dans les bonnes dispositions où ils étoient l'année précedente. Courtemanche qui avoit été envoyé exprés s'acquita de cet ordre, il trouva qu'ils avoient déja envoyé leurs guerriers contre les Iroquois, esperant même de faire partir incessamment le reste. Les Miamis & les Illinois qui sont à plus de deux cens lieuës des Outaouaks s'étoient mis aussi en marche ; tous ces Partis de nos Alliez embarassoient extrémement les Iroquois. Les Tsonnontouans qui étoient plus à portée de l'insulte de leurs ennemis furent contraints d'abandonner leur Village par la grande perte qu'ils firent de leurs guerriers, & se joignirent aux Goyogouens.

L'avis que l'on avoit, Monsieur, que ces huit cens Iroquois devoient venir, obligea les habitans de se tenir sur leur garde, & de ne point trop s'exposer dans les campagnes. Tous ces grands projets

aboutirent à peu de chose ; il y eut pourtant quelques habitans qui tomberent entre leurs mains, ils brûlerent des habitations n'osant faire aucunes tentatives aux endroits où ils croyoient qu'il y auroit de la resistance.

L'Iroquois est plus hardi dans le bois qu'à rase campagne, c'est son fort que de pouvoir attraper un arbre, il voltige à l'entour avec tant de soupleſſe qu'il lui suffit de le joindre ; il a l'adresse de se mettre à l'abri du fusil quand même l'arbre ne seroit gros que comme le corps d'un homme, c'est un espece de retranchement pour lui, & lors qu'il peut prévoir le coup il se met de côté en travers pour en parer la balle.

Les Iroquois pousserent leur entrepriſe plus loin que l'on ne pensoit, ils vinrent jusques à la Montagne de Montreal, les Femmes Sauvages étoient pour lors occupées à couper les bleds, ils en enleverent plusieurs. Deux cens François & Sauvages vinrent au secours sous la conduite de Bienville ; ceux-ci furent prêts de donner dessus lors qu'ils reconnurent que c'étoit des Aniez, ils délibererent s'ils les attaqueroient à cause des pourparlers qui s'étoient passez entr'eux au sujet de la Paix. Enfin nos Sauvages, dont le nombre étoit

bien plus considerable que les François; ne voulurent point charger ces prétendus Alliez, dont quelques-uns prirent parti avec ceux-ci, qui parurent contens des propositions que les Aniez qui étoient déja venus avoient faites aux Sauvages du Saut, & qui aprouverent celles de Paix ou de Neutralité par Onontagouas l'un de leurs Chefs.

Le Chevalier de Vaudreuil commandant des Troupes ne fut pas si indulgent dans une occasion où il rencontra quarante à cinquante Onneyouts. En éfet, de Mine Capitaine examinant à la côte de Repentigni les mouvemens des ennemis, en aperçût quelques-uns qui se tenoient assez tranquilles dans une maison abandonnée, il se retira dans de petites Isles tout proche pour ne leur pas donner ombrage.

De Vaudreuil qui étoit parti de Montreal peu de temps aprés avec Auriouaé, joignit de Mine; les deux Partis entourerent cette maison avec toute la précaution possible, de maniere que personne ne s'en pouvoit sauver. L'on trouva à vingt pas des Iroquois endormis que l'on tua d'abord, le reste fit une grande résistance dans cette retraite, faisant un feu continuel par les fenêtres & les meurtrieres qu'ils

qu'ils avoient faites, & tuërent cinq à six François, entr'autres Bienville. Quand ils virent que l'on avoit mis le feu de tous côtez ils firent de petites ſorties, mais ils perirent la pluſpart ; il y en eût de brûlez dans la maiſon, l'on en prit cinq dont les habitans en brûlerent trois pour ſe venger de la mort de leurs parens, il falut en venir à ces extremitez parce qu'ils ſe ſeroient trop perſuadez que nous les enſſions trop ménagez, & en les traitant avec la même dureté on leur feroit connoître que quand ils tomberoient d'orénavant entre les mains des François ils ſe reſſouviendroient de tous les maux qu'ils leur avoient fait ſouffrir : ce petit échec rallentit un peu leur ardeur, ils s'imaginerent d'autres ſtratagêmes. Ils renvoyerent pour cet éfet deux Femmes Sauvages qu'ils avoient priſes, & ſous prétexte d'un compliment de condoleance qu'ils vouloient faire par un Collier à la famille de ſaint Helene, qui mourut de ſa bleſſure au Siege de Quebec.

Ils en envoyerent un ſous terre ſecretement à Louis Ateriata Iroquois du Saut, Filleul du Roi, qui conſerve precieuſement une Médaille dont Sa Majeſté l'a honoré. Ce Collier l'exhortoit & ſa Famille de ſe retirer parmi eux, & d'amener

le plus qu'il pourroit des gens du Saut. Tannouraoua, Iroquois de la Montagne, en eut un auſſi ; ils demandoient réponſe par un Tſonnontouan qu'ils reclamoient pour leur en aporter la nouvelle, & les menaçoient tous deux de ne les point épargner lors qu'ils attaqueroient Montreal. Louis Ateriata & Tannouraoua firent peu d'état de ces menaces & des Colliers, qu'ils mirent entre les mains du Chevalier de Callieres, l'aſſurant d'une fidelité inviolable.

Les Iroquois attendoient donc des momens favorables pour faire de rudes attaques ſur les François. L'on aprit qu'ils étoient à vingt lieuës au deſſus de Montreal, au long Saut de la riviere des Outaouaks, pour enlever tout ce qui viendroit de Michilimakinak dans l'attente de la recolte. Ils aprirent pendant ce ſejour pluſieurs nouvelles qui les détournerent de leur entrepriſe : ils ſavoient d'un côté que l'on faiſoit deux cens canots pour aller fondre ſur eux ou dans leurs Villages, & de l'autre on leur vint dire que nos Alliez faiſoient des courſes continuelles chez eux qui cauſoient de grands deſordres : tous ces obſtacles leur firent quitter priſe, ſe contentant de laiſſer de petits partis pour enlever à droit & à gauche des chevelures.

Il y avoit déja du temps, Monsieur, que le Canada gemissoit dans la disette des choses necessaires à la vie lors que le Soleil d'Affrique arriva de France. L'arrivée de Dutas Capitaine des Vaisseaux du Roi, avec sa flotte, augmenta encore douze jours aprés la joye publique, l'abondance regna donc tout a coup dans ce vaste païs par la bonté du Prince qui eut pitié de son peuple, mais quand on aprit par ces Vaisseaux la prise de Mons, il est difficile d'exprimer les transports de joye que tout le monde fit paroître.

Des Outaouaxs qui étoient décendus de leur païs pour faire la traite, conçûrent une si haute idée de la Nation Françoise lors qu'ils virent tous ces grands canots en rade, (ils apellent un Vaisseau un grand canot) qu'ils ne pouvoient s'imaginer comment l'esprit humain pouvoit faire des Machines qui leur paroissoient si extraordinaires. Les illuminations qui étoient à quatorze beaux Vaisseaux le jour du *Te Deum*, les divers mouvemens des manœuvres par les Matelots, le bruit de l'Artillerie, la quantité de boulets & de canons qu'ils virent, étoient autant de sujets d'admiration de la puissance du grand *Ononio* de France, (c'est ainsi qu'ils apellent le Roi) & quand ils virent dans un repas

magnifique quantité d'eaux glacées de toutes sortes de couleurs, ce fut pour eux un sujet de surprise ; on leur fit croire plaisamment que ces grands canots qu'ils voyoient dans le fleuve les avoient apportez, & que les François n'étoient pas moins curieux de ce qui pouvoit servir au plaisir & au divertissement de la vie, qu'à ce qui leur étoit utile pour attaquer & se défendre contre leurs ennemis.

Depuis que le Chevalier de Callieres eut été informé de tous les projets que les ennemis devoient faire dans son quartier il se tint toûjours sur la défensive ; il étoit donc menacé de toutes parts. En éfet, aussi-tôt qu'il eut apris la marche des Anglois, des Loups & des Aniez, il rassembla tout ce qu'il pût de Troupes & d'habitans qu'il fit camper à la prairie de la Magdeleine. Hartel le fils qu'il avoit envoyé à la découverte avec trois Algonkins & un Iroquois de la montagne, raporta qu'il avoit aperçû un canot d'Aniez dans la riviere de Richelieu, au dessus du Portage de Chambli, qui venoient aussi à la découverte, dont il en tua cinq. C'en fut assez au Chevalier de Callieres, il jugea bien qu'ils attaqueroient d'abord le Fort de Chambli, ou qu'ils prendroient un chemin qui conduit à la prairie de la

Magdeleine. Il envoya au premier endroit de Vallerenne ancien Capitaine, avec les soldats d'élite de son bataillon, de Mai & d'Orvilliers aussi Capitaines, des Habitans & beaucoup de Themiscamings, qui avoient pour chef Routine. Auriouaé qui ne faisoit que d'arriver d'une assez belle expedition voulut être aussi de la partie. Des Hurons de Lorette prés Quebec, les plus fideles Sauvages que nous ayons, furent aussi du nombre, & quelques Iroquois de la Montagne & du Saut, qui avoient Paul pour Chef.

Ce détachement composé de ce qu'il y avoit de braves guerriers, conduit par un homme de tête & d'experience, contribua beaucoup à la déroute des ennemis. Je reviens, Monsieur, au Fort de la Magdeleine, il est à trente pas du bord du fleuve, sur un lieu escarpé entre deux prairies; le côteau qui regarde la Fourche est coupé par une petite riviere à demie portée du canon, une Ravine qui est un peu plus prés du Fort la coupe aussi, & entre ces deux courans d'eau il y a un moulin. Les Habitans furent postez de ce côté-ci avec les Outaouaks, les Troupes étoient campées sur la droite & les Officiers avoient leurs tentes vis-à-vis sur une hauteur. L'allarme se répandit dans le camp par un coup

de fuſil que tira la Sentinelle avancée. Les ennemis qui s'étoient gliſſez le long de la riviere de la Fourche & de la Ravine, vinrent fondre ſur les Habitans qu'ils mirent en deſordre & tuërent ſix Outaouaxs.

De ſaint Cirque qui commandoit à l'abſence du Chevalier de Callieres ſe mit auſſi-tôt à la tête des Troupes. Comme il n'avoit point eû d'avis particulier de cette ſaillie il ne pût s'imaginer que le grand nombre que l'on voyoit dans le camp des Habitans fuſſent les ennemis, il marcha cependant droit à eux le long de la Gréve: les Anglois & les Iroquois firent tout à coup une décharge de mouſqueterie ſur eux. De ſaint Cirque reçût un coup de fuſil dans la cuiſſe, Deſcairac Capitaine fut bleſſé à mort, & d'Hoſta fut tué. Ce deſordre anima davantage les ſoldats, qui donnerent tête baiſſée deſſus : cette ardeur les pouſſa un peu trop loin, parce que les plus allertes tomberent dans une Ambuſcade proche de la Ravine où Domerque fut tué.

De ſaint Cirque tint toûjours nonobſtant ſa bleſſure, dont il mourut trois heures aprés : il mit en déroute les ennemis qui avoient pourſuivi les Habitans juſques dedans le Fort, & comme ils ne croyoient pas qu'il pût reſiſter, ils firent ce

qu'ils purent pour l'emporter d'emblée ; il leur fit cependant quitter prise aprés leur avoir tué beaucoup de monde, l'on prit un Anglois la grenade à la main tout prêt à la jetter dans le Fort. De saint Cirque eut toute la fermeté que l'on peut attendre d'un brave homme, il ne voulut jamais quitter la partie (quoi qu'il eut la veine cave coupée) que les ennemis n'eussent auparavant lâché pied : il mourut en entrant dans le Fort. Il avoit servi dans les meilleurs Regimens de France, & avoit commandé un bataillon en Sicile. Descairac qui mourut le lendemain ne fut pas moins regreté.

Les ennemis crurent en être quitte à bon marché, mais de Vallerenne qui les poursuivoit à la piste à la tête de cent quatre-vingt hommes acheva leur défaite. A peine les eut-il joint qu'il falut se battre dans le moment ; il se trouva heureusement deux grands arbres renversez par terre qui lui servirent de retranchement, il disposa ses gens de rang en rang. Les ennemis qui marchoient sans ordre y vinrent l'attaquer à la portée du pistolet avec de grands cris. Il détacha aussi-tôt une trenteine d'hommes qui firent un grand feu sur eux ; les Anglois & les Aniez revinrent jusques à trois fois à la charge, les

Loups qui ne s'attendoient pas à une ſi vigoureuſe reſiſtance plierent, Routine chef des Themiſcamings croyant pouvoir les entourer fut lui-même repouſſé, cette déroute fut cauſe que l'on en vint aux mains de part & d'autre : comme nous étions extrémement inferieurs en nombre ils eurent d'abord beaucoup d'avantage ſur nous. Les jeunes Habitans qui ne s'étoient pas encore trouvez dans aucune action furent ébranlez, mais le Bert du Chêne les raſſura.

De Vallerenne qui ſe trouvoit par tout & animoit nos gens, de même les Chefs de nos Sauvages animoient les leurs : l'on s'acharna cruellement pendant prés de deux heures, & quoi que les ennemis euſſent abandonné le champ de Bataille, tout le Bagage & leurs Drapeaux, on les pourſuivit encore trois jours dans des païs marécageux, entrecoupez d'arbres renverſez, pleins de ravines, & il n'en ſeroit réchapé aucun ſi les notres euſſent eû aſſez de force pour les pourſuivre : de Vallerenne fut contraint de faire faire alte, & de ſe retrancher par un grand abbati d'arbres. Les Sauvages du Saut ayant reçû la nouvelle de cette Victoire vinrent en diligence le trouver, l'on eut dit que des guerriers ſi frais & ſi allertes euſſent dû la rendre complete, ils ſe contenterent de compter les

morts & de les piller, & ſe retirerent ſous prétexte des ſalves de coups de fuſil qu'ils diſoient avoir entendu à la prairie, qui ne ſe faiſoient cependant que pour les Obſeques des Officiers qui y avoient été tuez.

Les traces de ſang que les ennemis laiſſoient par tout où ils paſſoient, marquoient aſſez leur foibleſſe & le deſordre dans lequel ils étoient réduits. Les Anglois perdirent environ deux cens hommes, il ne réchapa que vingt Aniez de cent qu'ils étoient, & la perte que firent les Loups ne fut pas ſi grande parce qu'ils plierent les premiers. Nous perdîmes quarante hommes dans cette action & celle de la Prairie, & nous eûmes une quarantaine de bleſſez.

Auriouaé s'y ſignala beaucoup, il ne faiſoit que de revenir d'une expedition fort glorieuſe pour lui ; il s'étoit trouvé ſi choqué du mépris que ſa Nation avoit euë de toutes les démarches qu'il avoit faites pour les attirer dans nos interêts, qu'il partit d'un propos déliberé pour s'en venger avec quinze Sauvages de Lorete & de la Montagne, il fit ſon coup entre Goïoguen & Onnontagué. Il fit rencontre à ſon retour de cinquante Tionnonthatez ou Hurons de Michilimakinak qui alloient en guerre: ceux-ci le prenant pour un Iroquois lui

bleſſerent un homme qui en mourut, mais s'étant enfuite reconnus Auriouaé les inſtruiſit de la forte guerre que nous faiſions, des avantages que nous avions remportez, & des ſecours que l'on attendoit de France. Il vint aux trois Rivieres avec de Valerenne, qui rendit compte à ſon General de l'heureux ſuccez de la Victoire en laquelle il avoit eû tant de part.

L'on fut bien ſurpris de revoir Auriouaé, on s'étoit perſuadé que l'eſtime que le Comte de Frotenac avoit conçûë de ſa fidelité étoit aſſez mal fondée, mais lors qu'ils le virent arriver d'une campagne de quatre à cinq mois, ils ne ſçûrent qu'en penſer : le Comte de Frontenac qui avoit l'eſprit plus penetrant connoiſſoit à fond le cœur de cet affidé. Auriouaé lui fit preſent d'un Onnontagué, que ſa bonté ne pût exempter de ſacrifier aux Algonkins, qui le brûlerent. Auriouaé ne demandoit donc que des occaſions à faire paroître ſa fidelité & ſa valeur ; il en trouva une aſſez favorable lors qu'il arriva à Montreal, on lui dit qu'un Parti ennemi avoit enlevé deux hommes & une femme à la riviere des Prairies ; il ſe mit à ſuivre leurs piſtes, & les ayant joints au rapide plat de la riviere des Iroquois il en tua deux, fit quatre priſonniers, & ramena ces heureux

Eſclaves. Quel acuëil ne fit on pas, Monſieur, à un Heros que chaque Nation demandoit pour Chef à l'envie l'une de l'autre. Il décendit à Quebec où il reçût le prix de tant de belles actions ; la modeſtie qu'il faiſoit paroître (quoi que rare à un Sauvage qui eſt naturellement vain) lui attiroit les bonnes graces d'un chacun : il repartit auſſi tôt pour retourner en guerre, c'étoit ſon élement, & il n'avoit point de plus grande paſſion que de faire éclater ſon courage.

La Chapelle Lieutenant réformé revint ſur ces entrefaites d'auprés d'Orange, où il étoit allé faire quelque tentative ſur des Aniez, les pourparlers de Paix l'empêcherent de pouſſer loin ſon entrepriſe, il aprit qu'il n'étoit arrivé en cette Ville que dix Anglois de tous ceux qui s'étoient trouvez dans le Combat de ſaint Cirque & de Vallerenne, & qu'Onnontagouas ce fameux Mediateur y avoit été tué. La Broſſe arriva auſſi peu de jours aprés avec quelques priſonniers qu'il avoit conduits dans un grand pays de chaſſe qu'il avoit battu, & comme il n'y trouva perſonne il ſe contenta de venir avec quelques chevelures.

Le Comte de Frontenac fit partir quelque temps aprés Dutas pour croiſer à l'emboucheure du fleuve, d'où l'on eut avis

qu'il y avoit des Forbans Anglois, & Bonnaventure eut ordre de mener Villebon à Lacadie avec du monde. Saint Castin qui étoit en ce païs lui dépêcha un canot, qui fut accompagné de deux autres, que le Gouverneur General & le Conseil de Baston envoyoit à Quebec. Nelson Gentilhomme d'un merite distingué, qui écrivoit aussi conjointement avec eux, prioit le Comte de Frontenac de leur faire rendre les prisonniers qui étoient entre les mains des Abenaguis, ce General Anglois le faisant ressouvenir des obligations que sa Colonie lui avoit, le prioit en même temps de lui continuer les mêmes sentimens de bienveillance, malgré la guerre qui étoit entre les deux Couronnes. Il étoit aisé aux Anglois d'écrire si obligeamment parce qu'ils avoient besoin du Comte de Frontenac : mais notre General leur répondit à peu prés de même, se plaignant neanmoins qu'ils retenoient à Manathe, contre le droit des gens, le Chevalier d'O, qu'il avoit envoyé aux Iroquois, chez qui une partie de ses gens avoient été brûlez : n'ayant pas eû plus de raison de garder encore Menneval Gouverneur du Port Royal & sa Garnison, contre la Capitulation; que aussi-tôt qu'il auroit satisfait à ces contraventions on pourroit songer à une échange

generale

generale des Prisonniers qui pouvoient être parmi chaque Nation & les Sauvages Alliez. Saint Castin lui mandoit aussi que il y avoit à Manathe une guerre civile entre les Anglois & les Flamands depuis la mort de leur Gouverneur, & que tous ces pourparlers d'échange de prisonniers étoient un amusement, parce qu'ils vouloient engager nos Sauvages à une Paix, mais qu'il s'y opoſeroit.

La Forest Capitaine réformé partit onze jours aprés de Montreal avec un convoi de cent dix hommes, pour porter à Michilimaxinax les presens que le Roi faisoit aux Sauvages Alliez: il ramenoit avec lui les Outaouaks à qui l'on avoit fait present de deux Esclaves, c'étoit deux Victimes qu'il faloit immoler à cette Nation, pour essuyer leurs larmes sur la perte de six qui avoient été tuez au combat de la Prairie. Quoique ce Voyage fut absolument necessaire pour le bien du païs, & pour engager nos Alliez de continuër la guerre, il fut retardé par beaucoup d'intrigues. Les Sauvages du Saut qui avoient leurs raisons particulieres, remontrerent par des Colliers, qu'outre le danger qu'il y avoit d'être attaqué sur les chemins, on dégarnissoit la Colonie de sa plus belle jeunesse. Le Comte de Frontenac qui

voyoit par quel eſprit ils agiſſoient, reïtera ſes ordres & la Foreſt partit.

Neuvillette arriva le ſixiéme de Novembre de Lacadie, il raporta que Villebon ſon frere avoit pris ſur ces côtes un petit bâtiment, qu'ayant fait décente au Port Royal il fit arborer le Pavillon François à la place de celui de l'Anglois, les Habitans ne ſe ſoucient pas trop pour qui tenir, ils ſe voyoient ſi voiſins des Anglois qu'il leur étoit difficile de ſe prévaloir contre les courſes continuelles qu'ils faiſoient dans leurs quartiers.

Villebon pouſſa ſa route vers la riviere de ſaint Jean, où il eut avis que Nelſon y venoit avec un bâtiment, il ſe cacha derriere une pointe, & aprés avoir tiré deux coups de canon pour ſignal aux Habitans de ce lieu que c'étoit lui, il donna chaſſe enſuite à Nelſon qu'il enleva. Il revenoit de Port Royal avec le Colonel Tinc qui en étoit nommé Gouverneur. Les Habitans ne pouvant le garentir des inſultes que les Sauvages pouvoient lui faire, il prit le parti de quitter ſon nouveau gouvernement. Villebon envoya Nelſon à Quebec, qui ne pouvoit attendre que beaucoup d'honnetetez du Comte de Frontenac, il avoit donné trop de preuves de l'eſtime qu'il faiſoit des Fran-

çois par tous les bons ſervices qu'il leur avoit rendus pendant la Paix & pendant la guerre ; ſon eſprit & ſon merite lui donnoient un grand aſcendant à Baſton ; il étoit Chef d'une faction qui a été toûjours contraire au General Guillaume Phips. Je ſuis trés-parfaitement,

MONSIEUR,

Votre trés-humble, &c.

IV. LETTRE.

Irruption des Iroquois entre la riviere de Richelieu & le Fort des Vercheres.

Mademoiſelle des Vercheres empêche que les Iroquois ne prennent ce Fort, & pluſieurs autres.

Monſieur le Chevalier de Crizaſi va à ſon ſecours à la tête de cent ſoldats.

Combat contre les Iroquois ſ retranchez parmi des Rochers.

Gategaronies chef d'un parti conſiderable d'Iroquois, eſt défait proche le Fort de Frontenac.

Déroute de la Chaudiere Noire, chef d'un Parti de deux cens guerriers Iroquois, par le Chevalier de Vaudreuil.

Le Comte de Frontenac propoſe une grande Chaudiere aux Sauvages ſes Alliez.

MADAME,
MA TRE'S-HONORE'E COUSINE.

Que penſerez-vous de moi de vous mettre ici à la tête d'une guerre d'Iroquois; il conviendroit mieux, je vous l'a-

vouë, que je vous entretinſſe d'une guerre d'Allemands, d'Anglois & d'Hollandois, car je ne pourrois le faire ſans rapeller en même temps toutes les belles actions de feu Monſieur de Vertillac votre illuſtre Epoux. Je n'entends nullement, Madame, à faire le Panegirique d'un homme auſſi eſtimé de ſon Prince qu'il l'étoit, je laiſſe aux guerriers de la France à imiter & ſuivre un ſi bel exemple que le ſien, & je me borne pour moi à décrire ici les mouvemens de la plus redoutable Nation de l'Amerique. Vous y verrez en paſſant un trait de valeur d'une Canadienne de naiſſance, dont les actions ſont d'une veritable Amazone.

L'Hiver eſt ſi rude en Canada que pendant prés de huit mois qu'il dure tout y eſt dans une eſpece de létargie. Les Iroquois voulurent en tirer avantage, & ſe flâtans que les François étoient incapables de ſuporter les mêmes fatigues, ils ſe mirent en marche pour faire irruption ſur nos côtes. On repouſſa cependant la force par la force, ils perdirent de leurs Chefs des plus conſiderables, & quoique nous leur eûmes fait coûter chere leur perte, celle de pluſieurs de nos Officiers, des meilleurs Habitans, & de nos Sauvages guerriers ne laiſſa pas de nous tenir à cœur.

Nos Alliez de Michilimaxinak qui avoient reçû les preſens du Roi, augmenterent plus que jamais l'affection qu'ils avoient fait paroître pour nos interêts, ils firent differentes courſes ſur nos ennemis dans leſquelles ils enleverent quantité de chevelures.

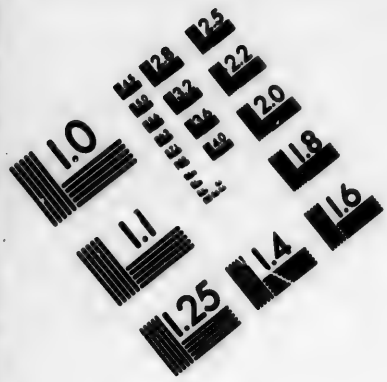
Les Aniez d'un autre côté avoient fait pluſieurs détachemens, ils s'attacherent entre la riviere de Richelieu & les habitans du Fort des Vercheres, où ils firent du deſordre.

L'action de Mademoiſelle des Vercheres (Fille d'un Officier qui a cinquante ans de ſervice) me paroît trop heroïque pour la paſſer ſous ſilence.

Les Iroquois qui s'étoient répandus dans toute cette côte étoient pour ainſi dire à la fuë, cachez dans des buiſſons, ou le ventre contre terre, dans des endroits propres à faire leur coup, pendant qu'ils examinoient les démarches des habitans qui travailloient à la campagne.

Quarante Iroquois étoient aux environs du Fort des Vercheres ſans que l'on s'en aperçût, lors que tout à coup ils vinrent fondre ſur les habitans dont ils en enleverent une vingtaine. Cette jeune Heroïne qui ſe promenoit ſur le bord du fleuve, à deux cens pas du Fort voulut s'en-

fuïr, ils firent ſur elle une décharge de quatre à cinq coups de mouſquets ſans la bleſſer ; un Iroquois courut aprés elle le caſſe tête à la main, mais elle conſerva dans ce moment plus d'aſſurance que n'en pouvoit avoir une Fille de quatorze ans, elle lui laiſſa entre les mains ſon mouchoir de col ſe jettant dans ſon Fort, dont elle ferma la porte ſur elle en criant *aux armes*, & ſans s'arrêter aux gemiſſemens de pluſieurs femmes deſolées de voir enlever leurs maris, elle monta ſur un Baſtion où étoit la Sentinelle. Vous dirai-je, Madame, qu'elle ſe métamorphoſa pour lors en mettant le chapeau de Soldat ſur ſa tête, ayant ôté ſa coëffure, & faiſant pluſieurs petits mouvemens le mouſquet ſur l'épaule, pour donner à connoître qu'il y avoit beaucoup de monde, quoi qu'il n'y eut que ce Soldat. Elle chargea elle même un canon, & n'ayant pas de tapon elle en fit un avec une ſerviette & tira ſur eux. Cette allarme ſe répandit de Fort en Fort juſques à Montreal, à douze lieuës de là. A peine y ſçût-on cette nouvelle que le Chevalier de Crizafi Seigneur de Meſſine, couſin germain du Prince de Monaco, fut détaché par eau avec cent hommes de troupes réglées pour s'y rendre, pendant que cinquante Sauvages coururent par les ter-



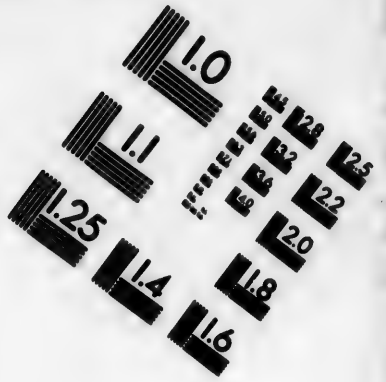
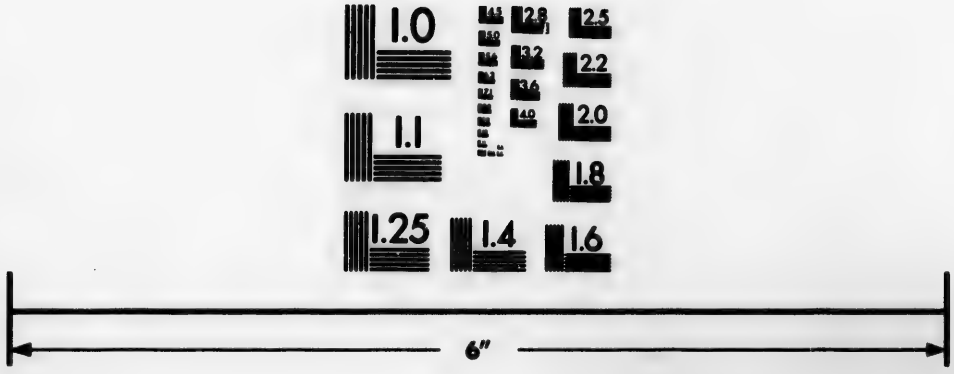
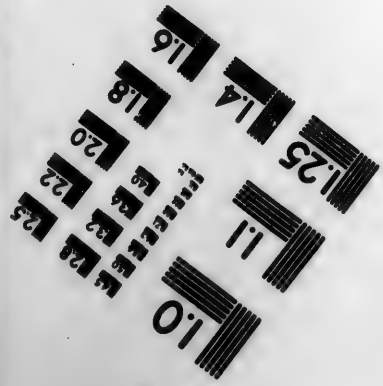


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

res. Cette aimable Heroïne faiſoit merveille dans ſon Fort, tantôt elle tiroit le canon ſur les Iroquois, & tantôt elle tiroit des coups de fuſil lors qu'ils vouloient aprocher des paliſſades ; il n'y a point de Canadien n'y d'Officier qui tire un coup de fuſil plus juſte que cette Damoiſelle. Monſieur de Crizaſi arriva une heure aprés que les Iroquois s'étoient retirez, mais nos Sauvages les joignirent au bout de ſix jours de marche dans le lac Champlain, & quoi qu'on les trouva bien retranchez parmi des Rochers, on les y força. L'on reprit nos Priſonniers, l'on en fit d'autres que l'on tua aprés le combat, & le reſte perit dans cette ambuſcade, à la reſerve de quatre qui ſe ſauverent. Les Chefs firent preſent au Comte de Frontenac d'une Femme que l'on envoya à Lorette pour être inſtruite dans la Foy Catholique, de trois priſonniers dont l'un étoit frere de la Plaque, un des grands Chefs des Iroquois du Saut, qui étoit pour lors en France autant ami des François que l'autre leur étoit contraire : ils avoient été inſtruits à la Foi Catholique, on ne leur donna que le temps de ſe reconnoître & on leur caſſa la tête à coups de haches. Les Chefs qui avoient fait cette expedition porterent eux-mêmes des chevelures au-

Comte de Frontenac. Le peu de ménagement qu'ils eurent dans cette occaſion pour les Aniez ôta le ſoupçon que l'on avoit eû juſques alors de leur fidelité, la mort de ces deux Chefs les mettoit un peu en repos ; ils en craignoient, diſoient-ils, l'eſprit. Le Comte de Frontenac en donna un aux Hurons de Lorette qui le firent mourir, & le troiſiéme fut mis entre les mains des Abenaguis qui devoient le conduire à leur grand village, il trouva le moyen de s'échaper : il fut tué depuis dans une autre occaſion.

Le Comte de Frontenac congediant ces Chefs les exhorta de tenir leur jeuneſſe toute prête pour une entrepriſe qu'il prétendoit faire dans peu de jours. Comme il ſavoit que les Iroquois prennent peu de précaution lors qu'ils font tous les ans leur chaſſe le long de la riviere qui conduit au Fort de Frontenac, ſoit du côté Nord ou dans la Langue de terre qui eſt entre cette riviere & celle des Outaouaks, il voulut les ſurprendre par un parti de trois cens douze hommes, dont il donna le commandement à d'Orvilliers.

Bien des gens n'étoient pas de cet avis ; ils partirent cependant le neuviéme Février, la guerre ſe faiſant ici d'une maniere aſſez fatigante chacun porta à ſon col,

ou traîna ſes vivres & ſes hardes la raquette aux pieds. Il arriva un accident à d'Orvilliers au Portage de ſaint François, une chaudiere d'eau boüillante fut renverſée par mégard ſur ſes jambes qui l'empêcherent de continuër le Voyage.

Beaucour qui ſe trouvoit le plus ancien Officier prit le commandement, c'étoit à la verité un jeune homme, mais plein de courage, qui fit bien paroître qu'outre la délicateſſe de ſon eſprit, ſa prudence ſupléoit aux qualitez que l'âge donne aux autres. Les fatigues du Voyage furent cruelles, pluſieurs François eurent les pieds gelez, & de vieux Sauvages s'en retournerent auſſi. Quelques coups de fuſil que l'on entendit tirer dans les bois firent juger que les Iroquois n'étoient pas loin; on laiſſa un Sergent avec vingt hommes pour la garde des hardes, & le reſte marcha du côté où l'on entendit du bruit. L'accablement dans laquelle l'on étoit par une marche de deux jours auſſi précipitée que celle qu'il avoit fallu faire obligea, Madame, une quinzaine d'habitans & un ſoldat de quitter la partie: la honte fit rentrer le reſte en ſoi-même, la valeur eſt neceſſaire à un Commandant, l'éloquence ne l'eſt pas moins pour animer les eſprits chancelans, l'Hiſtoire nous fournit aſſez

d'exemples combien elle a fait d'impreſſion au milieu des Batailles. Beaucour voyant que ce petit corps de Troupes s'alloit diſſiper par la crainte, leur parla d'une maniere ſi preſſante qu'il leur inſpira un nouveau courage. L'on ſe remit donc en marche, & quatre heures aprés l'on donna avec vigueur ſur quatre-vingt Iroquois qui furent bien ſurpris d'une telle ſaillie. Sategaroniez qui commandoit le parti fit ce qu'il pût pour raſſurer ſes guerriers; il eut beau faire il fut contraint luimême de s'enfuïr, avec une ſi grande vîteſſe que les meilleurs Coureurs ne pûrent l'attraper; il n'en réchapa que treize, & trois femmes que l'on fit priſonnieres. La Plante Officier, qui avoit été pris trois ans auparavant à l'affaire de la Chine, ſe trouva heureuſement delivré de ſon eſclavage: nous perdîmes huit Sauvages & deux François, la retraite ſe fit en bon ordre & l'on arriva à Montreal. Les Chefs du Saut & de la Montagne qui avoient aporté vingt-quatre chevelures de cette expedition, firent preſent à Madame de Champigni de Tonnacoras, un des Conſiderables de ſa Nation.

L'on ſe préparoit à Montreal pendant ce temps à faire remonter des François chez les Outaouaks, ce Voyage paroiſſoit

assez difficile, parce que la *Chaudiere Noire* Chef des Nations Iroquoises, occupoit la riviere pour en empêcher le passage, la Nouë eut ordre de les escorter. Quand il fut au portage des Calumets il découvrit quelques ennemis, ce qui lui fit prendre la resolution de redécendre à Montreal, où il trouva le Comte de Frontenac qui revenoit du Fort de Chambli.

L'on finit les semences avec assez de tranquilité, les Partis que l'on avoit distribuez de toutes parts pour soûtenir les habitans ne firent aucune rencontre. Les Sauvages du Saut & de la Montagne qui étoient allez du côté d'Orange & des cantons Iroquois ne firent aussi aucunes entrepriſes, parce qu'ils avoient amené avec eux (contre la bonne politique) de nouveaux Esclaves à qui l'on ne devoit point trop se fier, malgré toutes les protestations de fidelité. Ceux-ci se voyant prés de chez eux se sauverent. Montesson eut plus de succez dans son Voyage, il cassa des têtes proche d'Orange : cette Ville étoit dans une grande consternation sur le bruit qui s'étoit répandu que l'on devoit y venir avec toutes les forces du Canada.

Le Comte de Frontenac avoit toûjours à cœur de faire revenir le Castor de Michilimakinak;

chilimakinak ; l'on fit une seconde tentative pour y aller, la Nouë eut ordre d'escorter les Voyageurs avec trente soldats d'élite, Auriouaé se mit à la tête de la plus-part des Sauvages de la Montagne & des Hurons de Lorette. Leur voyage fut assez heureux jusques à la riviere du Liévre, qui est à trente lieuës de Montreal : ils aperçûrent peu de temps aprés plusieurs canots Iroquois, le grand nombre les obligea de ne point passer outre ; cette retraite ne vint que de l'évasion de Tonnacoras, parce qu'Auriouaé qui s'étoit détaché avec sept à huit hommes courut de grands risques par la fuite de cet Esclave, qui avoit fait mine d'être dévouë aux interêts des François.

L'on fit encore une troisiéme tentative dont le succez nous fut desavantageux. Des Algonkins & des Têtes-de-Boules qui avoient fini leur traite à Montreal, demanderent qu'on leur donna une escorte jusques à la riviere du Liévre, se faisant forts aprés cela de conduire les François à Michilimakinak par des chemins détournez. [illegible] Gemmeraye Lieutenant, la Fresniere & Hartel Enseignes, partirent avec trente soldats & les Voyageurs ; saint Michel avoit avec lui cinq

François ; ces Officiers eurent beau solliciter ces Sauvages d'envoyer à la découverte dans leur marche, ils furent attaquez au milieu des rapides du long Saut. Les Têtes-de Boules qui sont les plus lâches de toute l'Amerique s'enfuïrent aussitôt, & causerent par cette retraite si précipitée tant d'épouvente qu'il fut impossible aux Officiers de retenir leurs soldats, ils se jetterent avec précipitation dans leurs canots qu'ils firent tourner, quelques-uns gagnerent le bout de l'Isle de Montreal, & le reste fut pris ou tué. La Gemmeraye, la Fresniere & saint Michel, soûtinrent le choc avec deux ou trois autres pendant quelque temps ; il fallut ceder à la fin, ils se rembarquerent ; ces deux derniers tournerent dans leur canot, & tomberent malheureusement entre les mains de leurs ennemis. La Gemmeraye trouva le moyen de se cacher, & arriva seul dans un canot ; sa réputation est trop bien établie dans le Canada pour qu'une pareille disgrace puisse lui donner la moindre atteinte, il fit tout ce qu'un brave homme pouvoit faire dans une conjoncture où il devint la victime de ses gens qui l'abandonnerent. L'on aprit peu de jours aprés des nouvelles du Chevalier d'O, qui

étoit sauvé de Manathe, & la dissention qui régnoit entre les Anglois & les Flamands.

Le grand repos dans lequel l'on avoit été dans les côtes obligea le Comte de Frontenac de redécendre à Quebec jusques aux récoltes ; il se flâtoit qu'on lui envoyeroit quelques Troupes de France, les forces du païs commençant à bien diminuër.

Il est difficile, Madame, qu'une bonace sur Mer ne soit suivie de l'Orage, mais quoi qu'un Vaisseau se voye exposé à la fureur des vagues, l'adresse d'un Pilote experimenté le garentit souvent de ses menaces. Cette tranquilité qui faisoit un peu respirer le peuple fut bien-tôt troublée ; la Chaudiere-Noire qui étoit le Heros des Iroquois s'ennuyant d'attendre les Voyageurs qui devoient décendre de Michilimakinax avec leurs Pelleteries, se répandit avec six cens hommes vers les habitations des Prairies, à peu prés comme un Fleuve qui sortant de son lit inonde un païs & n'est arrêté que par une forte digue. Le Chevalier de Callieres en eut avis, il donna ordre à Duplessis-Fabert ancien Capitaine, de couvrir les Forts de la riviere des Prairies, de l'Isle-Jesus, & de la

Chenaye, qui sont vis-à-vis les uns des autres, & de ne point s'engager à aucun combat dans les bois; il ne pût que faire des escarmouches dans les bleds : le Chevalier de Vaudreuil joignit ce détachement avec cent cinquante hommes, mais il ne pût attraper les ennemis : il revint à Montreal & en repartit quelque temps aprés à la tête de quatre cens hommes tant Sauvages que François. Aprés trois jours de marche on aperçût au dessus du long Saut de la grande riviere un canot qui traversoit du Nord au Sud.

De Vaudreuil laissa cent hommes à la garde des canots & des bâteaux, & le reste marcha en bon ordre. Des Iroquois qui coupoient du bois aperçûrent les François, ils firent de grands cris qui retentirent jusqu'à leur camp qui n'étoit pas éloigné, nos Sauvages en firent de même avec un peu trop de précipitation, de Vaudreuil voulut les enveloper; comme sa gauche avoit un grand circuit à faire, leur droite demeura découverte, ce qui laissa un passage qui leur facilitoit une retraite. Les Iroquois qui se virent surpris firent beaucoup de resistance, on leur en tua une vingteine sur la place, la plusparr se jetterent à l'eau & se noyerent, l'on prit cinq

hommes, neuf femmes, cinq enfans; & l'on delivra neuf prisonniers qui avoient été pris à la Chenaye peu de jours auparavant, & trois autres qu'ils tenoient depuis long-temps. La déroute des Iroquois qui étoient au nombre de deux cens guerriers fut presque entiere, & tout auroit passé au fil de l'épée si ces cris précipitez ne leur avoient donné le moyen de s'enfuïr : le redoutable la Chaudiere-Noire relâcha du côté du Nord, sans se mettre beaucoup en peine de sa femme que l'on mena au Saut. Nous perdîmes onze hommes, parmi lesquels il y eut quatre Officiers.

Peu de jours aprés cette expedition Lusignan Capitaine réformé eut ordre de conduire des bâteaux aux Trois Rivieres, il fut attaqué à son retour dans les Isles du lac saint Pierre par un parti d'Iroquois, & fut tué de la premiere décharge. La Monelerie Lieutenant soûtint un feu continuel avec beaucoup d'intrepidité, ses soldats qui voyoient quatre de leurs camarades de tuez perdirent la tramontane, & aprés deux heures de combat trouverent plus à propos de faire une retraite que de forcer les ennemis dans leur embuscade.

Le Comte de Frontenac monta à Montreal le treize Août avec trois cens habitans pour faciliter les recoltes, elles ne se font dans ce païs que le fusil à la main, il y trouva deux cens cinquante Outaouaxs & autres Sauvages de differentes Nations qui y étoient arrivez avec cent cinquante François ; il les remercia d'abord d'une cinquantaine de chevelures Iroquoises qu'ils lui firent present, il leur proposa une *grande Chaudiere*. Les Sauvages du Saut & de la Montagne respiroient depuis long temps à faire une entrepriſe ſur un des Villages Iroquois : les Hurons de Michilimakinax & de Lorette, les Algonkins & les Abenaguis l'avoient ſouhaité avec beaucoup d'empreſſement, les Outaouaks qui ne demandent que le commerce de leurs Pelleteries ſe trouverent aſſez embaraſſez dans cette entrepriſe, ils avoient d'un côté une grande impatience pour s'en retourner chez eux, & de l'autre ils dirent que tous leurs guerriers étant en guerre contre les Iroquois il ne reſtoit que leurs femmes & leurs enfans avec les Vieillards, qui étoient pour lors ſans apui.

Deux Chefs Goïogouens & Onnontaguez qui étoient priſonniers ayant ſçû

que l'on tramoit contre leur Nation, propoſerent que l'un d'eux alla chez eux pour négocier quelque accommodement, ou du moins qu'ils ſe faiſoient fort de faire revenir les priſonniers François. L'on commençoit déja à être accoûtumé à toutes ces ruſes, l'on fit peu d'état de ces propoſitions. Le Comte de Frontenac ſe ſeroit trouvé aſſez embaraſſé pour l'execution d'un pareil deſſein.

Comme il ſe perſuadoit qu'on lui envoyeroit des Troupes de France par les premiers Vaiſſeaux, il ſe conſoloit de la perte qu'il faiſoit inſenſiblement de celles qui étoient en Canada, qui devint bien grande, mais dés-lors qu'on lui eut dépêché un canot de Quebec pour lui donner avis de l'arrivée de neuf Vaiſſeaux qui étoient à Tadouſſac, dans leſquels il n'y en avoit point, ce fut un motif aſſez puiſſant pour ne pas engager les Outaouaks à cette expedition, qui ſont aſſez méfians ſans leur donner encore une idée du peu de forces que nous avions. Peu de jours aprés ſon arrivée à Quebec le Chevalier d'O arriva avec deux Abenaguis de Lacadie. Il faudroit une Hiſtoire à part pour décrire toutes les avantures qui lui ſont arrivées depuis que le

Comte de Frontenac l'envoya chez les Iroquois avec quatre députez d'Auriouaé, le risque qu'il a couru d'être brûlé par ces Barbares, les duretez qu'il reçût à Manathe de la part des Anglois, sa fuite de cette Ville, sa reprise à la Nouvelle Londres, enfin la maniere dont il sortit de Baston, sont autant de traits d'Histoires. Je suis avec beaucoup de respect,

MADAME,

Votre très-humble, &c.

V. LETTRE.

Huit cens Iroquois font des courſes dans le gouvernement de Montreal.

Priſe de trois Forts des Aniez, dans leſquels on fait trois cens priſonniers, la pluſpart guerriers.

Le Canada eſt menacé de toutes parts.

Arrivée de deux cens canots Outaouaks, qui viennent faire la traite de leurs Pelleteries.

Les Abenaguis de Lacadie ont de grands pourparlers avec les Anglois.

MONSIEUR,

Je n'aurois eû garde de vous interrompre au milieu de vos grandes occupations, ſi je n'étois perſuadé que vous reſſemblez aux Grands Hommes qui ne ſe délaſſent d'un travail d'eſprit que par un autre, & que lors qu'elles vous laiſſent quelques loiſirs vous croyez ne les mieux employer qu'à vous entretenir des matieres qui viennent des païs étrangers. Je vous prie,

Monſieur, de vous en dérober quelques-uns de ces momens, par le détail que j'ai l'honneur de vous envoyer. Vous y verrez la vivacité avec laquelle les Canadiens ont donné des preuves de leur zéle pour la gloire des armes du Roi.

Il eſt bien difficile, Monſieur, d'arrêter un torrent qui ſe répand avec rapidité dans une vaſte campagne ; la confuſion & le deſordre, les ruïnes & la deſtruction de tout ce qu'il rencontre en ſont les éfets. L'on peut dire avec quelque juſtice que les courſes continuelles que les Iroquois avoient faites juſques alors dans ce vaſte païs avoient cauſé une ſi grande revolution, que les forces commençant à beaucoup diminuër l'on y voyoit avec douleur ce torrent impetueux de Barbares s'y précipiter le fer & le feu à la main. Comme ils s'apercevoient que l'on s'étoit tenu ſur la défenſive ils jugerent de la foibleſſe du courage des François, ou de l'impuiſſance de leurs forces. Deux ſoldats qui avoient été pris trouverent le moyen de s'enfuïr de Quebec ; ils rencontrerent huit cens Iroquois qui étoient en marche pour faire irruption ſur nos côtes : c'en fut aſſez pour animer davantage cette Nation qui ne reſpiroit que le carnage. Ces fugitifs étoient ſi bien inſtruits du fort & du foible

du Canada, qu'ils leur donnerent toutes les lumieres possibles : on courut aprés & l'on offrit trente pistoles à ceux qui les trouveroient. Quand les Iroquois eurent apris qu'il n'étoit point venu de troupes de France ils se separerent aussi tôt en deux bandes, les uns devoient venir par le lac Champlain, & l'autre par celui de saint François, où la riviere des Iroquois. Ceux qui prenoient cette route devoient se camper auprés du Saut, & sous prétexte de négociation leur dessein étoit d'attirer le plus de Sauvages qu'ils pourroient, & de leur casser la tête.

Le Chevalier de Callieres donna ordre à tous les habitans de son gouvernement de se retirer dans les Forts, ces forces n'étant pas suffisantes pour aller au devant d'eux. Il jetta le plus de monde qu'il pût du côté du Saut, pour en soûtenir les Sauvages qui avoient promis d'user des mêmes stratagêmes que les Iroquois se l'étoient proposé à leur égard. Le Marquis de Crizafi Capitaine, sorti d'une des illustres Maisons d'Italie, de Monaco & de Grimaldi, commandoit tous les François qui y étoient.

Enfin ce Parti qui devoit venir par le lac saint François parut à la vûë du Saut ; on l'attendit de pied ferme, & on le reçût

avec un feu de mousqueterie qui fut vigoureux de part & d'autre. Ils prirent le soir du même jour le chemin du lac saint François pour sans doute y chasser : ils détacherent de petits Partis qui surprirent quelques habitans, qui sont toûjours trop empressez à retourner sur leurs terres quand ils voyent les grandes allarmes passées. La femme du redoutable la Chaudiere Noire qui étoit prisonniere, avoit envie de s'évader, Thatha Kouicheré Chef des Onneyouts du Saut qui en avoit eû soupçon lui cassa la tête, & attacha une hache sur la porte, invitant par là ses freres à la même chose contre ceux qui feroient mine de s'enfuïr.

Le parti qui venoit par le lac Champlain étoit tout prêt à faire son coup, lors qu'un jeune François & deux Sauvages s'en sauverent heureusement. L'évasion d'un autre qui fut deux jours auparavant les embarassa fort, ce qui les obligea de tenir plusieurs Conseils, car ils jugeoient bien qu'ils étoient découverts. Ils vinrent camper dans une Isle du côté du lac Champlain. Comme la saison commençoit à être avancée l'on ne se mit pas beaucoup en peine de leurs menaces. Le Chevalier de Callieres fit partir par ordre du Comte de Frontenac un Convoi de six Compagnies

gnies pour Chambli, avec une cinquanteine de Sauvages que l'on destina pour la découverte. D'autres se joignirent à ceux-ci, & allerent sur les bords du lac Champlain pour tâcher de surprendre quelques Iroquois qui y étoient; l'on cassa seulement la tête à un Tsonnontouan, & l'on trouva dans des paquets qui avoient été abandonnez les chevelures de deux habitans de Sorel.

L'entrepriſe que l'on avoit voulu faire l'année precedente sur les Onnontaguez n'ayant pû réüſſir par tous les obſtacles qui ſurvinrent, le Comte de Frontenac en projetta, Monſieur, un autre ſur les Aniez dés qu'il vit les choſes dans une meilleure ſituation, celle-ci étoit plus d'éclat par les impreſſions qu'elle fit ſur les Anglois qui ſont leurs voiſins.

Les Sauvages du Saut & de la Montagne ayant fait humainement tout ce qu'ils purent pour inſpirer aux Aniez leurs freres de faire enſemble la Priere, & ceux-ci de leur côté s'étant ſervis de toutes ſortes de ruſes pour les attirer chez eux, les premiers reſolurent d'en venir à d'autres extremitez: il ſe fit donc pour cet éfet un parti conſiderable de Sauvages, d'Habitans, & de Soldats d'élite: Mantet, Courtemanche & la Nouë, furent choiſis pour

commander les François. Monſieur de Champigni donna tous les ordres neceſſaires, ſoit pour les munitions de guerre & de bouche que pour les raquettes, traînées, & autres choſes utiles à de pareilles expeditions. Les Hurons de Lorette, les Abenaguis du Saut de la Chaudiere, des Algonkins, & des Soxoxis des Trois Rivieres s'y offrirent auſſi. Il ſe fit donc un petit corps d'armée de plus de ſix cens hommes, ſans compter une trenteine d'Officiers : des Habitans même éloignez de quatre-vingt lieuës de Montreal y vinrent auſſi.

Enfin toutes choſes étant en état l'on partit le vingt-cinq Janvier de la prairie de la Magdeleine, on alla camper à Chambli, où tous les François ſejournerent deux jours juſques à l'arrivée de nos Sauvages qui ſe joignirent à eux au retour de leur chaſſe, car c'eſt preſque toûjours leur coûtume d'en agir de même dans ces ſortes d'entrepriſes. Aprés beaucoup de fatigues l'on arriva le ſeize Février ſur le ſoir à la vûë d'un des petits Forts des Aniez, Mantet & Courtemanche ſe ſeparerent de la Nouë pour en attaquer un autre qui étoit à un quart de lieuë plus loin. La Nouë ſe rendit maître de ce premier, où il ne trouva que cinq hommes, pluſieurs femmes

& enfans : Mantet trouva moins de resistance au sien qu'il ne l'avoit crû : l'on brûla ces deux endroits. Courtemanche resta avec un détachement pour garder tous les prisonniers & plusieurs autres que l'on avoit fait dans les bois. Il y avoit un troisiéme Fort de plus grande consequence, Mantet & la Nouë qui y arriverent la nuit du dix huit furent surpris d'y entendre beaucoup de bruit, les Iroquois chantoient pour lors une chanson de guerre, & l'on crût d'abord que l'on avoit été découvert, mais l'on sçût dans la suite que c'étoit une quaranteine de guerriers qui devoient aller joindre un gros parti qui se formoit à Onneyout, l'on trouva le secret d'ouvrir les portes : on fit donc main basse tout à coup, l'on mit le feu aux cabanes, aux vivres, aux pieux du Fort, & à tout ce que l'on ne pût emporter. Quand l'ivresse de nos Sauvages fut passée on rejoignit Courtemanche ; nous en perdîmes une trenteine qui furent tuez au premier abord la Hache-d'armes à la main, ou qui perirent par leur ivrognerie. L'on se rendit maître de trois cens Iroquois, dont le tiers étoient des guerriers. Les troupes les plus nombreuses ne sont pas toûjours à desirer en guerre, non plus que les grands Corps qui sont pour l'ordinaire sujets aux

plus grandes maladies, qui coûtent beaucoup plus cher à nourrir, qui ont plus de difficulté à ſe remuër, & qui donnent plus large viſée aux coups des ennemis.

C'eût été une belle défaite ſi les Sauvages du Saut avoient voulu executer leur promeſſe ; le Comte de Frontenac avoit ſi fort inſpiré ces ſentimens aux Chefs, qui lui en avoient donné toutes les aſſurances poſſibles, mais cette Nation promet volontiers ce qu'on lui demande, & s'en reſervent aprés l'execution autant que le caprice ou l'interêt, qu'ils ne connoiſſent pas toûjours bien, les ménent : on ne pût donc les réſoudre à leur caſſer la tête. L'on partit en bon ordre, les priſonniers au milieu, & les François les plus allertes ſoûtinrent l'Arriere-garde. Les troupes ſont augmentées de moitié par l'experience des Capitaines & le courage qu'ils portent à la guerre. Aprés deux jours de marche un Sauvage vint donner l'allarme ſur l'avis qu'il avoit que les ennemis les pourſuivoient à toute diligence.

Les Commandans François voyoient trop d'inconveniens à ſoûtenir un combat general, ils ſe trouvoient extrémement embaraſſez du grand nombre de priſonniers, & ils aprehendoient d'ailleurs que ſe fortifiant dans les bois ils ne fuſſent affamés

dans la ſuite. Ils ſolliciterent plus que jamais les Sauvages de précipiter la marche ; quelques raiſons que l'on pût leur aporter ils ne voulurent jamais les goûter, il fallut donc ſe rendre à leur avis quelque pernicieux qu'il fut. Mantet ne perdit pas de temps à ſe retrancher à la Sauvage, l'on fit une maniere de Fort à quatre baſtions, entaſſé d'arbre les uns ſur les autres, entouré de pieux : mais quand on aprit que les ennemis avoient fait halte derriere les retranchemens, pluſieurs Sauvages & François ſortirent d'un propos déliberé pour les empêcher de ſe fortifier: on n'eût que le temps de laiſſer une garde pour les priſonniers, & l'on fit une attaque ſi vigoureuſe que l'on pouſſa les ennemis de leur premiere ambuſcade juſques à trois fois : l'on battit la retraite à contre-temps, ce qui penſa cauſer beaucoup de deſordre : nous y eûmes une quinzeine de bleſſez, & nous perdîmes huit hommes.

L'on repreſenta encore aux Sauvages l'embarras où l'on alloit ſe trouver par les difficultez qu'il y avoit d'emporter les bleſſez, & aprés qu'ils eurent été pleinement convaincus que les ennemis qui étoient déja au nombre de ſept cens, ne manqueroient pas d'avoir du renfort au-

tant qu'ils le ſouhaiteroient, ils conſentirent à la fin que l'on décampa. On partit en bon ordre en plein jour, pour n'être point obligé de marcher la nuit dans les bois, l'on paſſa la riviere d'Orange ſur les glaces: heureuſement les ennemis pourſuivoient aſſez lentement, & ce fut un grand avantage aux François qui ſe trouverent ſoulagez par là dans le tranſport des bleſſez, qui étoit fort difficile, puiſqu'à peine vingt hommes ſuffiſoient pour en porter un ſeul dans un brancar. Lors que l'on fut arrivé vers le lac ſaint Laurent, pluſieurs de nos Sauvages nous quitterent pour chaſſer; quelques priſonniers deſerterent, & d'autres Aniez vinrent prendre parti avec nous. Les vivres commencerent à manquer: l'on crût en trouver dans un endroit que l'on avoit cachez, qui furent tous gâtez. La miſere devint ſi generale par ce contre-temps, qu'il eſt difficile de vous exprimer, Monſieur, tout ce que l'on ſouffrit dans la ſuite du Voyage, & la ſeule reſſource qui leur reſta fut de faire boüillir des ſouliers Sauvages. Auſſi-tôt que l'on eût pû gagner la riviere de Charzi, qui eſt à ſeize lieuës de Montreal, on dépêcha au Chevalier de Callieres des Exprez pour le prier d'envoyer des vivres; il y pourvût avec toute la diligence poſſible.

Chacun prit ſon parti quand on ſe vit proche des côtes, mais Courtemanche & Villedonné reſterent ſeuls avec les bleſſez.

Ce coup qui fut plus heureux & plus glorieux dans ſes commencemens, ne laiſſa pas de jetter les Iroquois & les Anglois dans une conſternation generale, (chaque Nation aprehendant un même deſaſtre) & la Victoire eût été parfaite ſi Mantet n'eût pas été forcé de condécendre aux ſentimens de nos Sauvages.

Perigni qui avoit été détaché à Lacadie, arriva un mois devant le retour de ce Parti, il raporta que l'Eſcadre commandée par le Chevalier du Palais avoit fait voile vers Terre-neuve, qu'aprés que deux Navires qui venoient de Quebec l'euſſent joint dans la Baye des Eſpagnols, en l'Iſle du Cap Breton, il avoit pris la route de Pentagoüet. Cette nouvelle fut ſuivie de la priſe des deux fugitifs Anglois qui avoient déclaré le fort & le foible de Quebec, & qui avoient ſi bien informé les Anglois des moyens les plus ſeurs pour s'en rendre maîtres.

Sur ce que l'on aprit d'ailleurs par des priſonniers que l'on faiſoit un armément conſiderable en la Nouvelle Angleterre, le Comte de Frontenac jetta les yeux ſur Baucour Capitaine, qui avoit beaucoup de

genie dans les Fortifications ; il travailla avec aplication à réparer les défauts de celles de Quebec. Ces travaux n'étoient pas encore ſi preſſez que l'on ne dût penſer à trouver l'expedient de faire décendre les Pelleteries de Michilimakinak : la quantité prodigieuſe qu'il y en avoit paroiſſoit d'une grande importance pour les y laiſſer, cependant la crainte où l'on étoit de l'irruption des Iroquois mettoit hors d'état d'y pouvoir envoyer le nombre de François ſuffiſant pour les tranſporter, outre que l'on eût été bien aiſe que deux cens qui y étoient décendiſſent.

Toutes ces raiſons obligerent le Comte de Frontenac d'y envoyer Dargenteuil, Lieutenant réformé, avec dix-huit Canadiens, pour porter des ordres à Louvigni qui y commandoit : Une vingteine de Sauvages du Saut & de la Montagne s'offrirent d'être de la partie ; le départ fut heureux, mais le retour fut un peu traverſé. En éfet, pluſieurs Iroquois qui s'étoient jettez des deux côtez d'un rapide qui eſt au haut de l'Iſle de Montreal, firent leur décharge ſi bruſquement ſur les canots qu'ils furent trés maltraitez. La Valtri, Enſeigne d'une Compagnie, le fut davantage, parce que ſon canot coulant bas d'eau, il débarqua & fut tué en même

temps avec un de ſes gens. Il perdit quelques François, & on prit un Sauvage de la Montagne.

Les difficultez extraordinaires qu'il y a de faire la guerre en ce païs par la quantité de bois impraticables, dans leſquels on eſt contraint de livrer des combats, font cauſe que l'on n'envoye que de petits Partis que l'on détache de part & d'autre. Les endroits qu'il faut encore neceſſairement côtoyer ſur les rivieres ſont ſi remplis de dangers par les courſes continuelles des Iroquois, qu'il eſt extrémement difficile de ne pas tomber dans quelques ambuſcades, les plus braves en ſont ſouvent la victime, il faut cependant paſſer par deſſus toutes ces conſiderations. Tous ces petits Partis ne laiſſent pas d'être utiles, parce que l'on tient en bride ſon ennemi & qu'on le harcele : la dépenſe en étoit à la verité conſiderable, & quoi que le Sauvage ſoit naturellement porté à la guerre, il ne veut cependant jamais marcher qu'avec beaucoup de vivres & de munitions ; l'on a même de la peine à lui perſuader qu'il fait la guerre autant pour ſon interêt que pour le notre.

Le Canada étoit menacé de toutes parts, il n'y avoit aucune ſureté dans le fleuve depuis Quebec juſques à Montreal : ce

gouvernement-ci qui a toûjours été le theâtre de la guerre ne pouvoit être trop bien gardé. Sorel & Chambly qui le couvrent étoient les postes les plus importans; le Chevalier de saint Jean qui commandoit au premier reçût un renfort d'hommes qui réparerent ce qui n'étoit pas en état de défense : Desbergeres qui commandoit celui-ci, qui est à la tête du païs, le mit au meilleur état que l'on pouvoit souhaiter, il y employa tout ce qui pouvoit servir à sa conservation, il rendit inhabitables les Portages par lesquels les ennemis étoient obligez de passer en grand corps, de maniere qu'il leur falloit enfiler des rapides d'où il est presque impossible que des canots puissent se sauver, ou il leur falloit passer à la vûë du Fort, dont le canon les auroit fort incommodez.

Quand on eût pourvû à la sureté de ces deux postes on ne négligea rien pour celle de Montreal, l'on fit faire un petit Fort sur un côteau qui commande la Ville, c'est un quarré long à quatre Bastions, garni de Fraises & de Palissades, revêtu d'un petit Fossé, & comme il est impossible aux ennemis d'y amener du canon, l'on peut dire qu'il est imprenable ; toutes les ruës de la Ville l'ont en perspective, de maniere que si elle étoit prise les ennemis ne pourroient s'y loger.

De tous les Partis que nos Sauvages avoient faits, celui de la *Plaque* réüſſit le premier du côté d'Orange, il ſurprit quatorze hommes dans les bois, parmi leſquels il y avoit un François qui avoit été enlevé aux Iſles ſaint Pierre de Terre-neuve par un Navire Anglois, il aſſura que les ennemis devoient faire voile le vingt d'Avril de Baſton pour aſſieger Quebec, que les préparatifs que l'on avoit faits dans tous les gouvernemens étoient conſiderables, que l'armement ſeroit de dix mille hommes, parmi leſquels il y en avoit ſix mille pour le débarquement. Il ajoûta que le Commandant devoit marcher par le lac Champlain, à la tête de ſix cens Anglois, ſans compter les Iroquois, afin d'amuſer les troupes qui étoient vers Montreal, & faciliter par ce moyen l'entrepriſe de Quebec.

Le Comte de Frontenac avoit déja reçû trop d'avis pour ne point s'attacher à la conſervation de la Capitale de ce vaſte païs; il donna tous les ordres neceſſaires & paſſa à l'Iſle d'Orleans, à la côte de Baupré, & autres lieux circonvoiſins, il diſpoſa toutes choſes pour la ſureté de ces côtes.

Les ennemis qui étoient bien aiſes d'avoir un Eſpion chez les François, enga-

gerent Tareha un des principaux Chefs d'Onneyouts d'y venir examiner l'état des affaires. Ce Chef adroit prit le prétexte de chercher un de ſes Neveux qui étoit priſonnier au Saut, qu'il vouloit avoir à la place de ſaint Amour, habitant de la Pointe-aux-Trembles, qu'il ramena pour cet éfet. Il preſenta au Comte de Frontenac des Colliers, il l'aſſura que les Onneyouts l'avoient en même temps conjuré de lui demander la Paix, que ſi juſques à preſent ils n'avoient fait aucune démarche, la douleur où ils étoient d'avoir irrité ſi mal à propos un Pere, les avoit obligez de ne point paroître devant lui : qu'ayant bien voulu riſquer de venir ſeul, il ſe flâtoit en ſon particulier qu'il ne recevroit aucun châtiment de ſa main, que tout le Village ſuivroit l'exemple des cabanes pour qui il parloit, qu'il avoit fait avertir toutes les Nations qu'il venoit en Canada pour voir ſon Pere, & tâcher de racommoder ce que leur mauvaiſe foi avoit gâté. Le Pere Milet Jeſuite, priſonnier depuis cinq ans, qui lui avoit donné des lettres, confirmoit tout ce que diſoit ce Chef par ſes Colliers. Le Comte de Frontenac qui connoiſſoit aſſez les fourberies des Iroquois, lui fit réponſe par un ſeul Collier.

Le

Le Collier, dit ce General, *qu'*Onontio *donne à Tareha, eſt pour dire que le juſte reſſentiment qu'il a de l'horrible perfidie que les Onnontaguez ont faite aux François, qu'il avoit permis d'accompagner les Iroquois qu'il avoit ramené de France, qu'*Aurionaé *leur avoit envoyé, joint aux cruautez inoüies qu'ils ont exercées depuis, auſſi-bien que toutes les autres Nations, ſur ceux de ſes enfans qui ſont tombez entre leurs mains, auroit dû l'obliger à uſer de repreſailles ſur Tareha, & à rejetter les Colliers qu'il lui a preſentez de la part des trois Familles les plus conſiderables d'*Onneyout, *ſans vouloir écouter aucune des choſes qu'il lui a dites, ſi la tendreſſe qui lui reſte encore pour des enfans qu'il a toûjours aimez, & à qui il n'a jamais fait que du bien, ne l'avoit porté à eſſayer encore de leur faire trouver quelques moyens de pouvoir rejetter le poiſon qu'ils ont avalé, & de ſortir de l'ivreſſe où ils ſont depuis ſi long-temps, en rentrant dans leur bon ſens & ſe remettant dans leur devoir.*

C'eſt le motif ſeul, dit-il, *qui m'engage à déclarer par ce Collier que ſi les Onnontaguez, Tſonnontouans & Goyogouins, veulent entrer dans ces diſpoſitions où paroiſſent être les Onneyouts, ils ayent à m'envoyer inceſſamment deux des principaux &*

*des plus considerables Anciens de chaque Nation, dont je souhaite que Theganissorens soit du nombre, parce qu'il est de mon ancienne connoissance, pour me marquer la douleur veritable & le regret sincere qu'ils ont de toutes leurs fautes passées, & j'écouterai ce qu'ils voudront me dire là dessus, leur donnant une entiere assurance qu'ils pourront venir & s'en retourner en toute sureté, quelque chose qu'il puisse arriver. Ils doivent d'autant moins en douter qu'ils savent qu'*Onontio *n'a jamais manqué à sa parole, & qu'il est incapable de le faire.*

C'est à eux à se consulter sur la resolution qu'ils doivent prendre, parce que s'ils refusent d'entrer promptement par la porte que les Onneyouts ont commencé à leur ouvrir, Onontio *est resolu de se boucher les oreilles, de ne plus entendre aucunes propositions d'accommodement, & de les poursuivre jusques à leur entiere extermination.*

Soixante Amicois qui venoient des environs de Frontenac pour tâcher de surprendre des Iroquois, raporterent que les Nepisiriniens avec lesquels ils étoient partis en guerre, avoient fait rencontre de trois canots Iroquois, dont ils en avoient défait un, & qu'ils avoient repris le nommé le Lac Canadien, & Lorani, un des considerables de la Montagne, qui avoit

été blessé à la même occasion que la Valtri fut tué.

L'on aprit aussi des nouvelles de Lacadie par le Pere Binetau Jesuite, qui fit savoir qu'un parti d'Abenaguis avoit pris onze Anglois auprés de Pemkuit, & que la flote Angloise avoit mis à la voile pour venir à Quebec. Saint Michel arriva le lendemain de ces nouvelles de chez les Iroquois; il fut pris dans la riviere des Outaouaks en un combat où la Gemeraye commandoit, il fut conduit à Onnontagué avec la Fresniere & Hastel Enseignes. Il sçût que dans un Conseil general on avoit resolu de le faire brûler pour le bien de la Nation : il crût qu'il n'étoit pas tout-à-fait à propos de leur donner cette satisfaction, & il trouva le secret de s'enfuir.

Il assura à son arrivée que les Anglois avoient construit chez les Onnontaguez un Fort à huit Bastions, à trois doubleures de pieux, qui devoit servir de retraite aux Nations Iroquoises en cas que les François vinssent chez eux. Il dit qu'il en devoit décendre huit cens pour troubler les recoltes, que ce que Tareha avoit dit de la part des Onneyouts pouvoit être de bonne foi, mais que les autres Nations ne vouloient point entendre parler de Paix. Il arriva aussi peu de jours aptés un canot

de la Baye d'Hudſon, qui raporta que la famine les ayant obligez d'abandonner le Fort ſaint Anne, il reſtoit ſeulement cinq perſonnes pour le garder, parmi leſquels il y avoit un miſerable qui avoit aſſaſſiné le Pere Almas Jeſuite leur Miſſionnaire, qui lui avoit reproché ſon crime au ſujet d'un Chirurgien qu'il avoit tué.

La ſainte Anne de Bordeaux, le ſaint Joſeph & le Pontchartrain, arriverent peu de jours aprés, & pluſieurs autres Vaiſſeaux, qui amenerent des troupes de France pour le païs.

Le Chevalier de Callieres ayant apris en ce temps-là que nos Sauvages avoient découvert aux Caſcades de la riviere des Iroquois ſept à huit cens de cette Nation, en donna avis au Comte de Frontenac. Ce General fit partir le Chevalier de Vaudreuil avec cinq Compagnies, & cent cinquante hommes des nouveaux débarquez qui paroiſſoient ſe mieux porter. D'un autre côté le Chevalier de Callieres qui avoit apris que l'on avoit crû voir le Camp des ennemis à ſix lieuës dans l'Iſle de Montreal, marcha à la tête de huit cens hommes pour les prévenir : il fut juſques aux Caſcades ſans rencontrer qui que ce ſoit ; ce mouvement fit un aſſez bon éfet. Un Anié Eſclave du Saut prévoyant bien

que l'on alloit être en état de leur tenir tête plus que jamais, ne manqua pas de s'échaper. Le Comte de Frontenac qui se préparoit aussi à monter à Montreal, aprit l'arrivée de deux cens canots chargez de Pelleteries, qui étoient décendus des Outaouaks. La vûë d'un si grand nombre de richesses causa une joye universelle dans le païs ; ce ne fut, Monsieur, qu'acclamations & benedictions que l'on donnoit au Pere du peuple & au conservateur de la patrie. Il sembloit pour lors que l'on oublioit les maux passez par la consolation qu'un chacun pouvoit avoir de joüir d'un bien qui leur avoit paru de si difficile accez. Les principaux Chefs de chaque Nation qui étoient arrivez au devant de ce Pere commun jusques aux Trois Rivieres: ils firent leurs Harangues qui la plusparr n'aboutirent qu'à lui faire connoître qu'ils étoient décendus pour écouter sa voix, & dans le dessein d'obeïr à l'ordre qu'il leur avoit fait porter par d'Argenteüil.

Les Hurons qui aimoient plus la gloire de leur Nation, lui firent le recit de tous les Partis qu'ils avoient formez contre l'Iroquois, & des avantages qu'ils avoient remportez sur eux. L'on fit ensuite la traite, l'on examina pendant ce temps les mauvaises dispositions des Nations & le

merite des Sauvages les plus considera-
bles, parce qu'il étoit absolument neces-
faire d'en faire un discernement pour les
recompenser selon l'inclination dans la-
quelle ils avoient été, mais l'on fut tou-
ché quand on sçût que les Miamis avoient
reçû des presens des Anglois par l'entre-
mise des Loups. Le Comte de Frontenac
qui en savoit trop la consequence fit mar-
cher un plus grand nombre de soldats Ca-
nadiens & François qu'il ne se l'étoit d'a-
bord proposé, pour chasser les Anglois de
ce poste s'ils s'en étoient emparez, où du
moins les empêcher d'y entrer. Les prin-
cipaux Chefs Outaouaks furent régalez à
la table du Comte de Frontenac, & l'on
fit ensuite le Festin general, où chacun à
l'envie l'un de l'autre chanta la guerre &
raconta ses exploits : ils eurent lieu d'être
contens du bon acueil qu'on leur fit ; ils
s'en retournerent tous, & les François sous
la conduite du Chevalier de Tonti Com-
mandant & Seigneur des Illinois, avec
Mantet, Courtemanche & d'Argenteuil.

Perrot étoit du Voyage : l'entiere con-
noissance qu'il a de toutes les Nations du
Canada, & l'ascendant qu'il avoit sur l'es-
prit de tous ces peuples, obligea le Com-
te de Frontenac de le choisir comme pour
mettre une barriere entre les Anglois, les

Miamis & les autres Nations. Maramek fut donc le lieu de ſa demeure, qui étoit l'abord d'une infinité de peuples.

Le Sueur fut auſſi envoyé à Chagouamikong pour entretenir la Paix entre les Sauteurs & les Sioux : c'eſt le ſeul endroit par où l'on puiſſe paſſer pour ſe rendre à cette derniere Nation, parce que ſi l'on prenoit le côté du Sud les Renards & les Maſkoutechs ne font pas difficulté de piller les François, ſous prétexte qu'ils portent des munitions aux Sioux leurs anciens ennemis.

Le Comte de Frontenac qui avoit ſi bien reglé les affaires des Outaouaks ne ſongeoit plus qu'à décendre à Quebec. Il aprit auparavant ſon départ que trois Navires Anglois ayant hiverné au fond de la Baye d'Hudſon, s'étoient rendus maîtres du Fort ſainte Anne. Il ne leur faloit cependant pas de grands aprêts pour y réüſſir. Les cinq hommes dont je vous ai déja parlé, Monſieur, ſoûtinrent la premiere attaque contre quarante Anglois. Ce nombre-ci n'étoit pas encore ſuffiſant : Ils firent une ſeconde tentative, mais les François voyant qu'il débarquoit plus de cent hommes ils abandonnerent le Fort la nuit, aimant mieux penetrer plus de deux cens lieuës à travers des

bois affreux pour se rendre à Montreal ; que de demeurer entre leurs mains. La perte monta à plus de cinquante mille écus en Castors, sans compter les munitions de guerre & de bouche.

Villebon qui commande à saint Jean dans Lacadie, fit aussi sçavoir, Monsieur, que les Abenaguis avoient été traiter au Fort de Penkuit, qu'autant qu'il pouvoit juger il n'y avoit encore rien à aprehender pour le commerce. La haine irreconciliable qu'ils ont contre les Anglois, étoit un préjugé que ces pourparlers ne tendoient qu'à tirer des marchandises sans en venir à d'autres conclusions. Villebon mandoit aussi qu'il étoit bien menacé du General Phips qui devoit partir incessamment avec huit cens Anglois ou Sauvages pour l'assieger, que ce General avoit fort desaprouvé le débarquement que l'on avoit fait à Beaubassin, terre qui apartient à la Valliere, Capitaine des gardes du Comte de Frontenac, où les Anglois furent repoussez avec perte ; qu'il étoit arrivé à Baston dix sept Vaisseaux depuis vingt jusques à soixante pieces de canon, qui revenoient de la Martinique en fort mauvais état, que leur armée y avoit été battuë, qu'ils y avoient perdu trois mille hommes, &

deux gros Navires de coulez bas ; que le General de Baſton leur faiſoit faire la quaranteine à cauſe de la peſte qui y étoit, & qu'auſſi tôt que les équipages ſe ſeroient rafraichis, il ſe flâtoit d'avoir le temps de prendre Quebec, ou du moins qu'il envoyeroit ſes Vaiſſeaux au bas du fleuve ſaint Laurent, pour enlever les nôtres qui devoient repaſſer en France ; qu'il y avoit une mes intelligence entre le Gouverneur de Baſton, & le Capitaine Farfax, que les Habitans de cette Ville étoient bien las de la guerre & de l'interruption de leur pêche, ayant déja perdu plus de cinquante Vaiſſeaux depuis quatre ans.

L'on aprit depuis, Monſieur, que les Abenaguis avoient eû encore des pourparlers avec les Anglois ; que ceux de Kenebeki avoient fait une Paix qu'ils ne prétendoient que conditionelle. C'eſt aſſez le caractere des Sauvages d'en agir de même : ils s'accommodent au temps ſelon leurs vûës & l'état de leurs affaires. Ceux de Panaouameſké & d'Annirkakan n'étoient pas entrez ſi avant dans le traité que les autres : leur but n'avoit été que de retirer leurs plus conſiderables qui étoient priſonniers. Toutes ces negociations-là ne laiſſoient pas de nous être

ſuſpectes. La diſette de marchandiſes qui regnoit alors empêchoit cette grande ouverture de traite, & l'Abenagui donnoit dans ce qui lui convenoit le plus. Ils aſſurerent cependant qu'il n'y auroit point de foibleſſe de leur côté, & que ils recommenceroient la guerre plus que jamais au Printemps prochain.

Tareha Chef Onneyout ne pût réüſſir dans ſa négociation auprés des quatre autres Nations Iroquoiſes. Les Anglois qui aprirent que l'on avoit tenu pluſieurs Conſeils pour la Paix, tâcherent de l'empêcher. Tareha, dis je, apporta encore à *Onontio* un Collier de la part des Iroquois. Ce Collier diſoit, Monſieur, que la crainte que ceux ci avoient eûs de tomber entre les mains de nos Partis, & de ceux de nos Alliez, avoit empêché les conſiderables de chaque Nation de venir le trouver; que s'il vouloit envoyer deux François capables de régler les affaires, il les conduiroit en ſûreté à Albanie *; ce lieu étant devenu l'arbre de la Paix & de la guerre, puiſqu'ils l'avoient tranſporté d'Onnontagué. Le Comte de Frontenac rejetta ce Collier & répondit à Tareha que puiſque les Iroquois n'avoient pas voulu accepter ce

* Orange.

qu'il leur proposoit, il avoit des moyens pour les contraindre à suivre sa volonté. Ce Chef en presenta un autre de la part des cabanes Onneyoutes, qui le remercioient de la reception agreable qu'il avoit faite à Tareha, & de la liberté qu'il avoit accordée à son Neveu, l'assurant qu'elles ne participeroient point aux mauvaises affaires des Iroquois.

Le Comte de Frontenac qui répondit à ce Collier, lui promit de ne confondre n'y lui n'y les siens dans les entrepriſes qu'il prémeditoit contre les Nations Iroquoises. Il le renvoya avec des presens assez considerables, & il en fit à la vieille Susanne qui étoit partie avec lui d'un propos déliberé pour voir le Comte de Frontenac, dont elle avoit tant entendu parler. Cette Onneyoute estimoit les François, & leur avoit rendu de bons offices pendant leur esclavage.

Depuis le départ de Tareha la plûpart des Compagnies qui devoient hiverner dans le gouvernement de Montreal y arriverent.

L'on aprit que le fameux la Plaque qui étoit parti avec six de ses camarades avoit fait coup assez prés d'Orange où il prit deux Soldats de la Garnison. L'un fut tué pour avoir donné quelques coups

de haches à trois de ſes Sauvages qui dormoient, & l'autre qui fut amené aſſura que les Anglois de Baſton, de la Nouvelle York & de la Virginie, ſe préparoient pour venir à Quebec par terre au Printemps, & que les Sauvages leurs Alliez devoient partir d'Orange pour décendre à Montreal. Ce n'étoit que grands projets qui la plûpart du temps aboutiſſoient à rien. Tels furent les mouvemens qui ſe paſſerent cette année. Il ne me reſte plus qu'à vous aſſurer que l'on ne peut être avec plus de paſſion que je le ſuis,

MONSIEUR,

Votre trés-humble, &c.

VI. LETTRE.

Grands projets de la part des Anglois & des François.

Ambaſſade de la part des Abenaguis d'Amirkangan de Lacadie, au Comte de Frontenac.

Les cinq Nations Iroquoiſes envoyent deux Députez aux Iroquois du Saut de ſaint Loüis de Montreal.

Teganiſſorens Ambaſſadeur, accompagné de dix autres, porte la parole de la part des cinq Nations Iroquoiſes.

Préjugé mal fondé des Outaouaks, ſur ce qu'ils croyent que l'on fait la Paix avec les Iroquois, ſans les y comprendre.

Arrivée du Pere Milet Jeſuite, Eſclave chez les Iroquois, qui preſente un Collier au Comte de Frontenac de la part des Iroquois Catholiques.

MADAME,

L'Eſprit eſt une émanation de la Divinité, mais il eſt ſujet à des égaremens, s'il n'eſt guidé par la ſageſſe & par la rai-

ſon ; vous avez ſçû les unir enſemble dés votre plus tendre jeuneſſe. Tous ces charmes, ces attraits, ce port ſi gracieux, & cet air noble qui vous rendent ſi aimable, font moins d'impreſſion que la vertu & le merite qui vous rendent l'admiration de tout le monde. Une réputation de ſageſſe & de probité vous a attiré les bontez de la plus illuſtre * Dame du monde. Vôtre eſprit vous les a conſervées, & la bonté, la nobleſſe, la generoſité de vôtre cœur ont juſtifié à toute la Cour que vous en êtiez digne. Vous devez à toutes ces perfections l'honneur que le Roi vous a fait de vous confier ce qu'il a de plus cher. Ce Prince fait l'amour, les délices & l'eſperance de la France. Puiſſe-t'il conſerver toûjours le deſir que vous lui inſpirez tous les jours d'imiter un jour les vertus heroïques de Loüis le Grand.

Vous jugerez, Madame, par la lettre que j'ai l'honneur de vous écrire, de la délicateſſe d'eſprit des Peuples Alliez de la Nouvelle France, & de la bonté de leur cœur. Leur fine conduite dans les négociations, leur adreſſe pour rompre les meſures de leurs ennemis, cette fidelité & l'attachement inviolable à tout ce qui regarde *le Roi* qu'ils reconnoiſſent

* Madame de Maintenon.

comme leur Pere & leur défenſeur, ſont des preuves que ces Peuples que l'on traite en France comme des Sauvages, meritent que l'on ait pour eux d'autres ſentimens.

Il n'eſt pas toûjours à propos, Madame, d'aigrir l'eſprit de ſon ennemi, le deſeſpoir où il ſe trouve lui fait faire ſouvent les derniers efforts; il faut donc uſer de circonſpection quand on veut le détruire.

Les Iroquois avoient été ſi maltraitez de toutes parts depuis quatre ans; ils avoient perdu tant de Chefs & de guerriers qu'ils commençoient à s'affoiblir; mais il étoit difficile de les pouſſer plus loin ſans les rendre en quelque maniere invincibles.

Tareha Chef Onneyout, avoit donné un grand branle à un accommodement de Paix avec nous. Les Anglois prévoyoient de mauvaiſes ſuites de tous ces pourparlers, ils mirent tout en uſage pour cacher leur foibleſſe à l'Iroquois. Ils ſe ſeroient même fort peu ſouciez de devenir leurs Eſclaves, pourvû qu'ils les euſſent rendus nos ennemis irreconciliables. Les preſens continuels qu'ils leur faiſoient étoient encore un puiſſant motif pour les entretenir toûjours dans leurs interêts.

Les Anglois, dis je, qui ſont ſi voiſins

des Iroquois étoient donc un grand obsta-cle pour pouvoir faire diversion. L'on eut, Madame, attaqué volontiers le Village des Onnontaguez qui étoit comme la tête des autres Nations Iroquoises, mais il y avoit de grandes difficultez pour cette entreprise. On se seroit peu soucié de la bonté de leur Fort & de quinze cens guerriers Iroquois qui l'auroient défendu ; mais outre que l'on savoit qu'une partie des Anglois de ces quartiers devoient s'y jetter, & que l'autre devoit tenir les bois pour nous harceler, c'est que nous ne pouvions avoir sur pied que deux mille hommes tant Sauvages, qu'habitans & Soldats, nouvellement débarquez de France, qui n'étoient pas encore stilez à la maniere de la guerre du Canada.

Cependant il falloit correspondre à tous les bons sentimens des Sauvages Alliez, qui avoient promis d'agir de leur côté avec fidelité contre l'Iroquois ; il ne falloit point les frustrer de ce qu'ils attendoient de notre part. On s'appliqua cependant à faire construire quantité de bâteaux plats à Quebec, Montreal, & à la Baye saint Paul, pour transporter les Troupes. Tels étoient, Madame, les projets d'où dépendoit le repos ou la ruïne du Canada, dans le temps que deux

Abenaguis d'Amirkangan vinrent presenter au Comte de Frontenac un Collier d'une grandeur & d'une figure extraordinaire. Cette Ambassade fit bien connoître que cette Nation étoit veritablement de nos amis, ils lui témoignerent la douleur où étoit leur Nation d'avoir été forcée de donner des ôtages aux Anglois dans une maniere de Paix qui s'étoit faite ; mais que s'il consideroit la difficulté qu'ils avoient eûë de retirer quantité de leurs gens qui étoient prisonniers, & de joüir des choses necessaires à la vie qui leur avoient manqué, il devoit entrer en même temps dans leur affliction ; que toutes ces démarches n'avoient cependant point effacé de leurs cœurs l'estime & l'affection qu'ils avoient pour la Nation Françoise, & que bien loin d'avoir alteré les sentimens de tendresse qu'ils avoient pour lui, ils meditoient un projet contre les Anglois dont il entendroit parler.

Le Pere Bigot Jesuite, Missionnaire de cette Nation, marqua, Madame, trois mois aprés, que les Anglois viendroient au Printemps assieger Quebec. Comme c'étoit leur coûtume d'amuser les Sauvages par de vastes projets, qui la plûpart n'aboutissoient à rien, ils avoient fait courir le bruit que le fleuve de saint Lau-

rent ſeroit tout couvert de Vaiſſeaux, & par une exageration ridicule ils leur faiſoient acroire que ne voulant pas tomber dans les mêmes inconveniens qui leur étoient arrivez devant cette Place, ils feroient mettre des bordages de fer aux Navires qui ſeroient le plus expoſez à notre Artillere, & même que c'étoit une entrepriſe du Roi Guillaume. Ce Pere fit encore ſçavoir par une autre Lettre qu'il ſe faiſoit de grands mouvemens chez les Anglois; ils faiſoient donc de grands préparatifs. Il ſembloit que ce grand fracas n'étoit que pour abîmer tous les François & la Nation Abenaguiſe : car on diſoit que mille hommes devoient s'aſſembler à Peſcadoüet à la fin de Mars, & que d'un autre côté les Chefs Iroquois qui devoient amener un Jeſuite & tous les Eſclaves François, avoient réſolu de tenir un Conſeil General pour traiter de Paix, dans lequel ils commenceroient à poignarder le Comte de Frontenac & tous les plus qualifiez qui s'y trouveroient, & que leur Armée qui ſeroit prête acheveroit de détruire le reſte. Il eſt vrai, Monſieur, que dans le mois de Février Torſxim neveu de la Grande-gueule, l'un des principaux Chefs du Conſeil d'Onnontagué, accompagné du Fils de Ga-

rioye, qui s'étoit retiré du Saut, commença la Scene. Torſkim n'ayant point trouvé le Comte de Frontenac à Montreal, preſenta au Chevalier de Callieres un Collier de la part de toutes les Nations Iroquoiſes. Il s'eſt fait, dit-il, au retour de Tareha une Aſſemblée generale à Onnontagué, dans laquelle nous avons réſolu d'envoyer Theganiſſorens à *Onontio*, & des plus conſiderables de chaque Nation, pour ſavoir les meſures qu'il ſouhaitoit prendre: Nous avons réſolu la Paix, marque que nous venons dans cet eſprit, c'eſt que le Pere Milet & les François ſeront ici au Printemps. Nous nous mettons fort peu en peine des Anglois, comme ils ont ſçû que nous étions déja dans ces ſentimens, ils ont envoyé Pitre Scultre Major d'Orange à Onneyout, que les néges ont empêché de venir juſques à Onnontagué, lequel a fait dire aux Iroquois qu'il étoit indifferent aux Anglois qu'ils fiſſent la Paix avec nous. Torſkim fit acroire que ceux qui devoient le ſuivre n'étoient qu'à ſept journées de Montreal, & demanda en même-temps s'il y avoit de la ſeureté pour eux. La Plaque & le Grand Ciel voulurent accompagner ces deux Envoyez pour rendre un compte exact à *Onontio*.

Les Iroquois furent du temps ſans en-

voyer ces Chefs, & se doutant bien que l'on auroit quelque soupçon de ce retardement ils firent partir d'Orange trois vieux Aniez, qu'ils chargerent de trois Colliers, dont la teneur étoit écrite en François par un Ministre.

EXPEDITION DE TROIS Colliers que deux envoyez Iroquois portent aux Karigouistes, ou Indiens Catholiques du Canada, selon ce que les Agayandres, c'est-à-dire les principaux des cinq Nations, ont déterminé entr'eux à Albanie le neuviéme Février 1694.

Le Premier Collier.

Dit que les Agayandres Iroquois des cinq Nations ne peuvent pas venir en Canada au Printemps, comme ils ont fait savoir par le dernier Messager d'Onnontagué jusques à Kayenguirage, où le Gouverneur de cette Province a fait apeller tous les Iroquois & autres Indiens de venir exprez à Albanie au mois d'Avril, ce que les cinq Nations ont conclu de faire.

Le Second Collier.

Dit que si les Karigouistes ou les François ont quelque chose à proposer aux cinq Nations ils peuvent venir dans leurs ter-

res. Ce Collier leur ouvre le chemin pour y aller & revenir en toute ſureté.

Le Troisiéme Collier.

Eſt pour faire ſavoir que les cinq Nations, comme auſſi leurs amis, lieront leurs haches de guerre juſques à ce qu'ils ayent reçû réponſe, qu'ils attendent dans quarante jours, mais à cette condition que durant ce temps-là les Karigouiſtes & les François lieront auſſi leur hache de guerre.

Ces trois Colliers étoient adreſſez aux Iroquois du Saut, qui ne voulurent pas les recevoir qu'en preſence du Chevalier de Callieres. Celui-ci n'oſa point y répondre à cauſe du Comte de Frontenac qui étoit à Quebec. Ce General écouta donc ces deux Députez ſans vouloir accepter les Colliers, & les remit entre les mains des Sauvages du Saut pour y répondre eux-mêmes, ce qu'ils firent non ſeulement devant lui mais encore à Montreal, où s'étoient aſſemblez exprés les plus conſiderables de la Montagne: & voici, Monſieur, leur réponſe.

Les Sauvages du Saut s'étonnent fort de ce qu'aprés qu'*Onontio* a refuſé le Collier que Tareha avoit aporté de la part des cinq Nations, & qu'il lui a déclaré qu'il auroit les oreilles bouchées s'ils ne ſe ſervoient de la porte qu'il leur étoit ou-

verte par les Onneyouts en lui envoyant Theganiſſorens, & du moins deux Chefs conſiderables de chacune des cinq Nations, ils ſe ſoient aviſez de leur envoyer deux Aniez avec trois Colliers pour ſonder leurs eſprits, & tenter leur fidelité, comme s'ils pouvoient avoir d'autres ſentimens & d'autre eſprit que celui de leur Pere.

PAR LE PREMIER COLLIER.

Ils leur déclarent donc que puiſqu'ils n'ont pas ſatisfait à la parole que Torſkim & le Fils de Garioye ont aporté à *Onontio* de la part de Theganiſſorens & des cinq Nations, & qu'ils ont préferé la voix de la Grande Fléche (c'eſt le Gouverneur de Manathe) qui n'eſt que leur Frere, à celle de leur veritable Pere, ils n'ont pû obtenir d'*Onontio* autre choſe que la permiſſion de leur faire ſavoir que ſi Theganiſſorens, & les Chefs des autres Nations que *Onontio* a demandé, ne viennent à la ſaint Jean (comme ils l'avoient promis) lui témoigner avec toutes ſortes de ſoûmiſſions le regret qu'ils ont de leurs fautes paſſées, ils ne doivent plus s'attendre qu'il leur reſte aucune porte ouverte, n'y qu'ils puiſſent plus rien écouter de leur part, que c'eſt l'unique conſeil qu'ils leur puiſſent donner.

PAR LE SECOND COLLIER.

Ils leur font ſavoir qu'encore qu'*Onontio* leur ait auſſi promis que les Anciens des cinq Nations & Theganiſſorens venans enſemble ils auront une entiere ſureté pour venir & s'en retourner, quand même les affaires ne s'accommoderoient pas; mais auſſi ils doivent leur dire de ſa part que comme il ne les veut point tromper, ils ne s'aviſent plus de faire ce qu'ils ont fait, & font preſentement en envoyant des gens pour porter des paroles en l'air, en diſant ſeulement que les Anciens doivent venir ſans en voir arriver aucun, parce qu'ils ſeront retenus par *Onontio* juſques à ce que les Députez ſoient effectivement arrivez.

PAR LE TROISIE'ME COLLIER.

Ils déclarent aux cinq Nations qu'ils n'ont pas beſoin de la ſureté qu'ils leur offrent, & aux François, pour venir chez eux, parce qu'étant tous auſſi ſoumis qu'ils le ſont à la volonté d'*Onontio*, ils ne peuvent avoir aucun commerce avec eux que par ſes ordres, & qu'ils ne ſoyent rentrez dans ſes bonnes graces; qu'à l'égard de la hache qu'il les convient de lier, comme ils offrent de leur côté de faire la leur, ils auront toûjours les yeux attachez ſur celle d'*Onontio* pour l'aigui-

ſer, quand ils verront qu'il affilera la ſienne, qu'il leur a déclaré ne vouloir lier que lorſque les Députez qu'il demande ſeront arrivez, & que les cinq Nations ſeront rentrées par là dans leur devoir.

Cette réponſe parut fiere à des gens qui croyoient nous intimider eux-mêmes ; on trouva le moyen de les amuſer quelque temps à Montreal, juſques à ce que nos Sauvages fuſſent revenus de leur chaſſe, & que les ſemences euſſent été faites. On ne laiſſa pas de détacher auſſi quelques Partis pour ſçavoir des nouvelles, mais l'on aprit peu de choſe. Enfin Theganiſſorens & deux Députez des plus conſiderables de chaque Nation arriverent au Saut au mois de Mai. Le Pere Bruyas Superieur des Jeſuites les conduiſit à Quebec. L'on tint quelques jours aprés un Conſeil ſolemnel dans la ſale du Conſeil Souverain, où l'on apella tout ce qu'il y avoit des plus qualifiez, les Eccleſiaſtiques, les Communautez Religieuſes, & les Officiers. Cette Ambaſſade étoit d'un grand éclat pour n'y pas faire entrer Auriouaé, la Plaque, & les plus conſiderables des Sauvages du Saut & de la Montagne, avec trois vieux Aniez qui étoient encore en Canada.

On donna d'abord à fumer à ces Ambaſſadeurs

baſſadeurs, comme c'eſt la coûtume. Ils ſe retirerent enſuite un peu à l'écart, & diſpoſerent par ordre leurs Colliers ſur un tapis. Theganiſſorens le fidelle ami du Comte de Frontenac porta la parole, quoi que Onnagoga, le Chef le plus acredité du Conſeil de tous les Iroquois, fut le premier Ambaſſadeur ; mais parce qu'ils ſavoient qu'*Onontio* avoit de l'eſtime pour lui, ils voulurent lui marquer par cette déference qu'on le lui avoit envoyé comme la perſonne qui lui fut la plus agreable. Il commença donc ſon diſcours en ces termes.

PREMIER COLLIER.

Theganiſſorens Ambaſſadeur Iroquois à mon Pere *Onontio* : Par le retour de Tareha que nous vous avons envoyé l'année derniere pour preſſentir s'il y avoit ſureté de venir vous parler, nous avons ſçû que lorſque je viendrois avec deux des plus conſiderables de chaque Nation, vous voudriez bien encore écouter les propoſitions que nous vous voudrions faire, & que quand même les affaires ne s'acommoderoient pas, nous pourrions nous en retourner en toute ſureté. Sur cette parole nous nous ſommes mis en chemin, & nous voilà maintenant arrivez ſur votre natte pour vous parler de Paix

au nom des cinq Nations Iroquoises, & même de la Grande Flêche Gouverneur general de la Nouvelle Angleterre, & de Pitre Scultre, Major & Commandant d'Orange, nos Freres.

SECOND COLLIER.

Vous nous permettez de vous dire, mon Pere, que ce sont vos Prédecesseurs qui ont donné occasion à la Guerre, ils ont châtié trop rudement vos enfans, & cela a fait qu'ils se sont impatientez; ils ont en quelque façon perdu l'esprit, & ont fait les coups dont nous avons maintenant regret. Ainsi je viens vous dire que c'est la Paix qui m'améne ici, & marque que je la demande sincerement, c'est que j'ai ôté la hache que j'avois donnée à tous mes Alliez. Je vous répond qu'ils ne la reprendront plus parce qu'ils m'obéïssent, & je doute si vous serez obeï de même de vos enfans. Nous avions jetté notre hache de guerre autrefois au Ciel, lorsque je vous parlai à Montreal, on y a attaché une courroye & on l'a retirée. Nous l'avons rejettée dans la riviere la Famine, croyant qu'on ne la pourroit pas repêcher, & on l'a retirée pour nous fraper, c'est ce qui nous a fait reprendre les nôtres. Nous les retirons maintenant, & nous les jettons dans le plus profond de la terre, afin

qu'on ne les reprenne plus, & qu'on ne les revoye même jamais si faire se peut.

PAR LE TROISIE'ME COLLIER.

Onontio Pere des Iroquois : C'est à vous à qui nous parlons ; nous vous presentons ce Collier pour vous faire savoir que nous avons adopté les Sieurs de Longueil & de Maricour Capitaines, à la place de feu Mr le Moine leur Pere, pour nos Enfans ; & Mr. le Ber pour notre Frere. Nous les prions d'être dans les mêmes sentimens pour nous qu'avoit leur Pere, & de porter toûjours *Onontio* à la Paix : ils n'auront rien à craindre lors qu'ils viendront chez nous, & ils y seront bien reçûs quand ils seront envoyez de sa part.

PAR LE QUATRIE'ME COLLIER.

J'adresse ma parole à vous Sauvages du Saut, que j'apellois autrefois Iroquois, mais à present que vous êtes enfans d'*Onontio*, & que vous priez Dieu, je vous exhorte, s'il veut bien nous donner la Paix, de prendre les mêmes pensées que lui & de nous les faire entendre, vous nous connoissez & savez nos manieres d'agir : entretenez-là des deux côtez, & arrêtez tous les sujets de brouillerie. Nous nous sommes entretuez les uns les autres ; oubliez ce qui s'est passé comme nous voulons faire de notre côté, parce que si vous n'o-

beïſſez pas à *Onontio*, celui qui eſt la haut & qui eſt le maître de la vie vous puniroit encore plus ſeverement que nous ſi vous y contreveniez, vous qui êtes Chrétiens.

PAR LE CINQUIE'ME COLLIER.

Il dit la même choſe aux Sauvages de la Montagne.

PAR LE SIXIE'ME COLLIER.

Je vous parle au nom des cinq Nations. Vous avez mangé tous nos Conſiderables, il n'en reſte preſque plus, je devrois avoir du reſſentiment pour nos morts. Je vous dis par ce Collier que nous les oublions, & que pour marque que nous ne voulons plus les venger nous jettons & cachons notre hache ſous terre afin qu'on ne la voye jamais : nous ne penſerons plus aux morts pour conſerver ceux qui ſeront en vie. Et comme vos enfans d'enhaut les Hurons, Outaouaks, Iſlinois & autres, ne ſavent pas encore que nous ſommes décendus pour parler de Paix, & qu'ils ne manqueront pas de tuër mes Neveux. Quand ils en détruiroient un grand nombre juſques à ce qu'ils en ſoient avertis, cela n'empêchera pas que nous ne continuyons à être dans les mêmes ſentimens de Paix.

Mes Freres du Saut & de la Montagne

écoutez bien ce que je dis, & vous mon Pere *Onontio* nous vous exposons seulement nos pensées sans vouloir penetrer dans les votres.

PAR LE SEPTIE'ME COLLIER.

Vous avez sans doute reçû bien des outrages, notre Pere, vos enfans vous ont donné bien des sujets de vous fâcher, ce Collier est pour vous refaire l'esprit, c'est une Medecine pour vous faire rejetter tout ce que vous pourriez avoir de mauvais sur le cœur, & que vos enfans y pourroient avoir aussi ; nous souhaitons qu'elle vous fasse l'éfet que nous nous proposons.

PAR LE HUITIE'ME COLLIER.

La terre est toute couverte de sang jusques au Fort de Frontenac, & particulierement dans ce lieu-là : nous prendrons une pioche pour la foüiller bien avant & en éfacer toutes traces, & nous nettoyerons la natte de ce Fort afin qu'il ne reste plus aucun vestige de sang, & que nous puissions y traiter de la Paix avec notre Pere, & nous y voir comme nous avons fait par le passé.

PAR LE NEUVIE'ME COLLIER.

Il n'y avoit plus de chemin de Paix, les bois & les rivieres étoient gâtées ; que le chemin soit libre presentement jusques

à Onnontagué, je le débouche par ce Collier, afin que notre Pere quand il voudra nous faire savoir ses volontez le puisse faire en sureté, l'assurant que ceux qui viendront de sa part seront bien reçûs, & que je prépare par ce Collier la natte à Onnontagué, qui est le lieu où nos affaires importantes se traitent.

PAR LE DIXIE'ME COLLIER.

Nous étions tous dans la nuit, on ne voyoit plus le jour tant l'air étoit couvert de broüillards & d'obscuritez : je rattache le Soleil au dessus de nos têtes pour dissiper tous les nuages, afin que nous les puissions regarder, & nous servir à l'avenir du beau jour de la Paix.

PAR QUELQUES BRANCHES DE PORCELAINES.

Pour marquer que c'est tout de bon que je viens, mon Pere, vous demander la Paix, je r'amene deux de vos Neveux François, & une Iroquoise de la Montagne : je ne vous demande pas que vous renvoyez ceux de nos gens que vous pouvez avoir, mais je vous prie s'il y en a quelques-uns qui veuillent s'en revenir de ne les pas arrêter, & de ne garder que ceux qui voudront rester, vous assurant que de notre côté nous renvoyerons de nos villages tous les prisonniers qui voudront revenir.

Croiroit on, Madame, que des gens qui ne ſavent n'y lire n'y écrire puiſſent avoir autant de délicateſſe : les Iroquois ne ſont pas ce que l'on s'imagine en France. La Harangue ou les Colliers que prononça cet Ambaſſadeur fut ſi conforme à ce que le Pere Milet retenu priſonnier, qui avoit aſſiſté à tous leurs Conſeils, avoit mandé par la Plaque devoir être dite au Comte de Frontenac, que l'on n'y trouva aucun changement. Ce General ne voulut répondre à ces Colliers que deux ou trois jours aprés ; il les régala à ſa table juſques au jour du Conſeil general. On s'aſſembla donc comme auparavant, & voici de quelle maniere il leur répondit.

LE COMTE DE FRONTENAC, à Theganiſſorens.

Premier Collier.

VOus avez eû raiſon, Theganiſſorens, & vous autres Conſiderables des cinq Nations Iroquiſes qui l'a accompagné de venir me parler, ſur l'aſſurance que Tareha vous a donné de ma part d'une entiere ſureté, pourvû que vous vinſiez dans la ſoûmiſſion & dans le repentir que des enfans doivent avoir quand ils

ont commis des fautes contre leur Pere, auſſi grandes que celles que vous avez faites. Je ſuis bien aiſe de voir par ce que vous m'avez dit que vous êtes dans ces ſentimens, & que vous ſouhaitez une Paix ſincere, en m'aſſurant de la part des cinq Nations Iroquoiſes, & des Loups vos Alliez, que vous avez abandonné tous les reſſentimens de vengeance que vous pouvez avoir pour les perſonnes de toutes vos Nations qui ont été tuées tant par mes Neveux que par mes Alliez, afin de conſerver ceux qui vous reſtent en vie. Je vous promets de mon côté d'oublier auſſi tout le paſſé ; & pour vous mieux faire juger de mes ſentimens je veux bien ſuſpendre ma hache qui étoit toute prête à tomber, en arrêtant les Partis qui étoient en marche pour aller en guerre contre vous, & en differant l'execution d'autres deſſeins plus conſiderables que j'avois.

SECOND COLLIER.

Pour parvenir à cette Paix que vous me témoignez deſirer, & que je prétends être tant avec moi qu'avec les autres Nations Sauvages d'enhaut, qui me ſont Alliez, je ſouhaite que le Pere Milet ou quelqu'autre vienne avec vous pour m'amener dans quatre vingt jours, à compter de votre départ de Montreal, tous les pri-

sonniers que vous pouvez avoir dans vos Villages, soit hommes, femmes ou enfans, tant des François que des Sauvages habituez parmi nous, & de toutes les autres Nations d'enhaut qui nous sont Alliez dont les interêts me sont aussi chers que les miens propres, sans en excepter aucun, pour me faire connoître que vous voulez tout de bon que l'on ratache le Soleil au-dessus de nos têtes, afin qu'il dissipe tous les nuages & les obscuritez qui pourroient vous empêcher de joüir de ce beau jour de la Paix que vous souhaitez, vous donnant ma parole qu'aprés les avoir tous vûs, s'il y en a quelques uns de ceux des Sauvages qui veulent retourner avec vous je leur en laisserai une entiere liberté, & vous promettant de vous faire rendre tous vos Prisonniers & de faire ouvrir les portes de toutes les Cabanes où ils se trouveront pour retourner avec vous s'ils le desirent.

TROISIE'ME COLLIER.

Je veux bien même par avance, & pour vous témoigner la sincerité avec laquelle je veux agir avec vous, que du Planti que vous n'avez jamais dû regarder comme Prisonnier, s'en retourne comme vous le souhaitez & vous rendre encore dés à present les deux Aniez avec

deux femmes qui nous ont été amenées depuis peu de jours par nos derniers Partis ; mais je demande que de votre côté vous me laissiez deux de vos gens, afin de pouvoir persuader aux Nations d'enhaut que les Propositions que vous êtes venus me faire sont sinceres, leur faire plus aisément suspendre leur hache, en les conviant de venir eux-mêmes à être les témoins de ce qui se conclura à votre retour dans le temps que je vous ai limité, & qu'ils n'ayent pas occasion de me faire des reproches d'avoir trop facilement ajoûté Foi à vos paroles.

QUATRIE'ME COLLIER.

Pour répondre, mes Enfans, à ce que vous avez glissé dans vos paroles touchant les Flamands ou Anglois, je vous dis par ce Collier que la guerre que j'ai avec eux n'a rien de commun avec celle que j'ai avec vous, & que ce sont des choses entierement separées : si neanmoins ils veulent venir me faire quelques propositions vous pouvez les assurer de ma part qu'ils auront la même sureté pour venir & s'en retourner que celle que je vous ai donnée, pourvû que ce soit dans les quatre-vingt jours que je vous ai marqué, & que ceux qu'ils voudront envoyer soient des Personnes autorisées de leurs Chefs ;

mais s'ils vouloient vous charger de quelque Commission de leur part, ne l'acceptez point, parce que j'aurois les oreilles bouchées à toutes les Propositions que vous me voudriez faire là dessus.

CINQUIE'ME COLLIER.

Je suis bien-aise de voir par ce que vous m'avez dit que toutes vos Nations, & vos Alliez soient dans les sentimens de vouloir nettoyer le sang qui a été répandu de part & d'autre, dans le Fort Frontenac & aux environs, & que vous souhaitez qu'on y replante ce bel arbre, à l'ombre duquel vous fumiez autrefois si paisiblement, & où l'on faisoit de si bonnes affaires. Pour vous témoigner combien cela m'est agreable, je vous assûre par ce Collier que j'y travaillerai aussi de mon côté au plûtôt, & d'une maniere que ses racines seront si profondes & si affermies que rien ne sera plus capable de l'ébranler.

SIXIE'ME COLLIER.

J'aprouve la parole que vous avez adressée aux Sauvages du Saut & de la Montagne, ils vous répondront lorsque vous passerez à Montreal en vous retournant. Je suis aussi trés-content que vous m'ayez fait savoir que vous avez continué d'adopter le Sieur le Ber & ses Neveux les Sieurs de Longueuil & de Maricour, à la

place de Monsieur le Moine leur Pere. Si dans la suite j'ai quelque chose à vous faire savoir, j'en chargerai volontiers l'un des derniers, puisque vous m'assurez qu'ils seront bien reçûs, & que l'on aura confiance en eux, & que vos cabanes le souhaitent.

SEPTIE'ME COLLIER.

Comme vous m'avez presenté un Collier pour me servir de portion cordiale, & pour me faire rejetter tout ce que je pouvois avoir de mauvais sur le cœur, je vous donne aussi ce dernier Collier pour vous servir de contrepoison contre tout ce que les Anglois & Flamands voudroient vous insinuër pour essayer de traverser les bonnes dispositions dans lesquelles vous me témoignez être, & m'obliger par là à perdre les sentimens d'amitié & de tendresse dont je vous donne tant de marques.

Le Conseil fini on conduisit ces Ambassadeurs chez Monsieur de Champigni, qui leur donna un grand repas, où se trouva le Comte de Frontenac & les plus considerables du païs.

Onnagoga & Theganissorens ayant sçû qu'*Onontio* soupoit ce jour-là chez le Chevalier de Vaudreuil, prierent Mr Trouvé qui avoit été autrefois Missionnaire chez eux,

eux, de les y conduire, parce qu'ils vouloient le prier de les écouter en particulier. Ils lui presenterent un Ferret ou Collier sous terre. Je m'explique.

Quand les Nations sauvages veulent parler de quelques accommodemens en particulier, ils donnent un Collier en secret aux Personnes avec qui ils ont à traiter. Ce Collier sous terre étoit de la part de Garagontié, la Grande Gueule, & Thorontisati, qui sont les trois Chefs les plus considerables des Onnontaguez. Ils lui demandoient la continuation de son estime, le priant d'être persuadé qu'ils feroient tout ce qu'ils pourroient pour engager non seulement leurs Parens à écouter sa voix, mais le reste de leur Village.

Le Comte de Frontenac fut trés satisfait du bon souvenir de ces trois Chefs, & leur envoya aussi un Collier de remerciement. Il voulut faire les choses de bonne grace devant leur départ.

Les presens sont des attraits qui font ordinairement quelque impression sur l'esprit de ceux qui les reçoivent. Tous ces beaux discours qui s'étoient faits reciproquement, regardoient à la verité le bien des deux Nations, il faloit encore leur faire voir en particulier que l'on faisoit état de leur personne. On les assem-

bla dans la même sale, & on leur donna des juste-au-corps galonez, chemises garnies de dentelles, chapeaux & plumets, avec d'autres hardes qui étoient necessaires à les couvrir ; au lieu qu'ils n'avoient que de simples capots de cuir sans chemises, & de trés mauvaises couvertures. Theganissorens étoit proprement habillé, il avoit un grand capot rouge galoné d'or, avec une couverture d'écarlatine ; cet habillement ne lui avoit coûté qu'un remerciement qu'il avoit fait au Gouverneur de la Nouvelle York, qui le lui avoit envoyé pour le détourner de venir à Quebec, prétendant le lier par là à la cabane des Flamands, l'y tenir toûjours attaché, & l'empêcher de tourner les yeux du côté des François. Pour moi, répondit Theganissorens à ce General, ma résolution est prise ; je vais voir mon Pere *Onontio*. Je te renvoye ton Collier & romps les liens dont tu voudrois te servir pour me retenir ; cependant je garde ta couverture & ton capot ; je suis nud, ils me garantiront du froid pendant le Voyage. Messieurs les Ambassadeurs étoient charmez de toutes les liberalitez qu'on leur fit. On leur donna le lendemain le plaisir du mortier & du canon. Ce jeu militaire leur plût assez. Ils admirerent l'artifice de plusieurs fusées

qui ne pouvoient s'éteindre dans l'eau ny dans la bouë, quoiqu'on les y eussent enfoncées à plusieurs repriſes. Les Sauvages ſont naturellement ſuperſtitieux, & croyent toûjours qu'il y a de l'enchantement dans les choſes qui leur paroiſſent extraordinaires, ou qu'il y régne quelque Eſprit.

Le Comte de Frontenac ne pouvant s'empêcher de remercier les trois familles Iroquoiſes qui lui avoient envoyé un Collier ſous terre, crût être obligé de leur rendre le reciproque. Il leur en envoya un auſſi de même, les aſſurant qu'il feroit toûjours une diſtinction particuliere de leurs familles, & qu'il leur continuëroit la même amitié qu'il leur avoit accordé autrefois.

Il eut, Madame, pluſieurs converſations particulieres avec Onnagoga, Theganiſſorens & le frere de Tareha, pendant le ſejour qu'ils firent auprés de lui. Je ne doute pas qu'il ne leur fit connoître que le trop de ménagement que les Anglois avoient pour eux étoit plûtôt un effet de leur interêt propre que de la paſſion qu'ils avoient d'embraſſer le leur. Il leur repreſenta peut-être qu'ils pourroient être eux-mêmes leur Victime, dans une querelle qui leur avoit déja couté tant de monde.

Les trois cens priſonniers Aniez que l'on avoit fait dans leur Fort étoient encore un reproche qu'il faiſoit aux Anglois de les avoir ſi peu ſoûtenus dans une occaſion où ils étoient de la moitié plus forts que les François, qui n'étoient au plus que quatre cens, il leur tendoit aparemment encore ſes bras comme un bon Pere toûjours prêt à les recevoir, lorſqu'ils quitteroient l'égarement où ils étoient, & il leur ouvroit la porte pour les faire rentrer dans l'Alliance qui avoit été autrefois entr'eux & les François.

Le bruit de la Paix que les Iroquois vouloient faire avec nous ſe répandit parmi toutes les Nations d'enhaut. Les Outaouaks jaloux de ces démarches voulurent ſavoir ce qui en étoit ; ils étoient fort ſurpris qu'à leur inſçû le Comte de Frontenac ſe racommoda avec leurs ennemis irreconciliables ſans le leur faire ſavoir : ils avoient ſoûtenu les interêts de la Nation Françoiſe avec tant d'éclat, qu'ils ne pouvoient comprendre que l'on voulut les ſacrifier ſi à contretemps. Ils ne décendirent donc que pour faire des reproches ſanglans. Louvigni qui avoit apris tous les reſſorts que les Anglois faiſoient jouër parmi ces Peuples, à l'occaſion des Chefs qui étoient venus traiter de Paix, dépêcha

Mantet pour en donner avis au Comte de Frontenac Il assura les Nations alliées que leur Pere étoit incapable de les rendre des Victimes, & les engagea d'envoyer de leurs principaux Chefs pour en connoître la verité. Mantet qui étoit parti exprés avec eux rencontra Maricour à sept lieuës de Quebec, qui conduisoit les Ambassadeurs Iroquois à Montreal. Cette conjoncture étoit, Madame, trop délicate pour les laisser passer outre, il se rendit incessamment à Quebec pour avertir le Comte de Frontenac de l'arrivée des Chefs Outaouaks. Il en repartit aussi-tôt & fit revenir de sa part Theganiss ens & quelques autres de sa Nation.

Les Iroquois auroient eû trop d'impatience du retardement de leurs Chefs, l'on fut obligé d'en dépêcher quelques-uns pour leur faire part de l'alliance commune que l'on vouloit faire avec nos Alliez qui étoient venus exprés à Quebec; il étoit donc juste de dissiper leurs soupçons & de les guerir de leur crainte, l'on tint exprés un Conseil pour eux sans y appeller les Iroquois. L'on ne fit qu'y repeter ce que contenoit les Colliers qu'ils avoient presentez. On en tint un autre où ceux-ci furent apellez. Theganissorens reïtera ce qu'il avoit dit. Quand les Hurons

& les Outaouaks virent cette conformité de ſentimens, ils aſſurerent le Comte de Frontenac qu'ils étoient déttompez de tous les mauvais préjugez que leur Nation avoit euë contre lui, & le remercierent de les avoir compris dans une affaire publique en laquelle ils croyoient n'avoir eû aucune part. Le Baron Chef des Hurons voyant qu'il manquoit dans ces aſſemblées un des plus grands Chefs d'Onnontagué qu'il connoiſſoit, eut quelque ſoupçon de cette entrevûë ſincere, il demanda à Theganiſſorens d'où vient qu'il n'étoit pas décendu avec eux ? Celui ci dit qu'il étoit malade lors qu'il partit de ſon païs. Ce Chef Huron qui ne manquoit pas d'eſprit s'adreſſa enſuite aux Iroquois. Il ſemble, leur dit il, que vous vous êtes bien oubliez d'avoir tenu une conduite pareille à la votre, & d'avoir avalé ſi facilement le poiſon que l'on vous a donné, qui vous a fait perdre le ſouvenir de l'obeïſſance que vous devez à votre Pere. Pour nous Hurons nous n'avons jamais voulu manquer à notre devoir, & nous ſommes reſolus de continuër à l'avenir à écouter toûjours ſa parole, & à y être obeïſſans. Il ſe leva aprés, & tirant un Collier dedans ſa chemiſe, il hauſſa ſa voix & dit :

Baron Chef des Hurons.

Mon frere Iroquois, nous voici tous deux ſur la natte de notre Pere *Onontio*, je t'ouvre mon cœur, ouvre-moi le tien; fais voir que tu ne garde plus de méchantes affaires dans ton ventre : je n'ai plus de penſées ny de paroles que celles de notre Pere *Onontio*, & je ne regarde plus du côté de l'Anglois, dont la vûë m'eſt inſuportable. Montre-moi donc auſſi ſi tu eſt ſi fidele à *Onontio* que je le ſuis; voilà tout ce que j'ai à te dire preſentement.

Theganiſſorens ne voulut point répondre à ce Collier qu'il n'eût parlé en particulier à Onnagoga, & aux autres Ambaſſadeurs.

Voici la réponſe qu'il fit auſſi-tôt.

Theganiſſorens au Baron Satharhetſi, (C'eſt le nom que l'on donne aux Hurons de Michilimaxinak,) nous devons nous raſſembler dans quatre-vingt jours à Montreal. Je t'ouvrirai mon ventre, & tu avouëras que mon cœur eſt auſſi ſincere & auſſi fidéle à *Onontio* que le tien.

Les Iroquois furent congediez enſuite & partirent avec Maricour pour Montreal. Les principaux Chefs du Saut & de la Montagne s'aſſemblerent, Madame, chez le Gouverneur, pour répondre aux Colliers que ces Ambaſſadeurs leur avoient

presentez à Quebec. Peu de jours auparavant le Frere de la Plaque qui avoit sa femme prisonniere au Saut, vint la trouver d'un propos deliberé, il donna avis que les Aniez ses freres venoient en Parti contre nous ; on en fit de grands reproches à Theganisſorens, on lui dit que cette rupture ne venoit que des ſollicitations des Anglois qui commençoient à faire leur éfort pour troubler ce qui avoit été déja projeté. On leur conſeilla de ſe bien ſervir du cordial que le Comte de Frontenac leur avoit donné par le dernier Collier de ſes réponſes pour rendre ſages les Aniez.

Theganiſſorens aſſura d'un grand ſang froid qu'il ne croyoit point que les Aniez oſaſſent faire un coup de cette nature, qu'au reſte s'ils s'amuſoient à porter obſtacle à la Paix, & ſi les Outaouaks ſe déclaroient auſſi contre eux, cela n'empécheroit pas les quatre autres Nations de la conclure.

Theganiſſorens qui prévoyoit toûjours les choſes de loin avoit preſenté en ſecret un Collier aux deux Capitaines du Saut pour les exhorter d'apuyer la Paix : il les pria en même temps de leur donner avis des diſpoſitions où ſeroit leur Pere en cas de changement. Les Sauvages du Saut qui

avoient averti le Chevalier de Callieres de ce Collier, répondirent qu'ils pouvoient se fier entierement aux paroles que *Onontio* leur avoit données ; mais qu'ils prissent bien garde de leur côté à ne point violer ce qu'ils avoient promis. Enfin Theganissorens & les autres Ambassadeurs s'en retournerent fort satisfaits de la maniere avec laquelle ils avoient été reçûs.

Si les Iroquois eurent lieu d'être contens, les Outaouaks & les Hurons ne le furent pas moins : on leur fit de pareils presens à leur départ.

Un Chef des Kikabous Outaouaks de Nation, ayant vû que personne de sa Nation n'étoit décendu pour écouter comme les autres la voix de leur Pere, se hasarda malgré tous les perils qu'il pouvoit essuyer dans son voyage, de venir l'assurer de l'atachement de tous ses gens. On lui dit, Madame, qu'on lui étoit bien obligé des marques de son attachement à la Nation Françoise, & qu'il aprendroit dans quatre-vingt jours par le Brochet & les Chefs des Outaouaks, ce qui auroit été conclu pour l'interêt commun.

Il étoit à propos de faire savoir aux autres Alliez les négociations de Paix qui se faisoient, l'on profita pour cet effet du départ des François qui allerent cher-

cher leurs Pelleteries à Michilimakinak. Le Baron ne pût remonter à sa Nation à cause de son grand âge, il chargea un de ses gens de les assurer de tout ce qui s'étoit passé dans les Conseils qui s'étoient tenus à Quebec.

Quelque politique qu'ayent pû avoir les Iroquois dans les mesures qu'ils ont prises en venant traiter de Paix, il est toûjours glorieux au Comte de Frontenac d'avoir obligé la plus formidable & la plus fiere de toutes les Nations de l'Amerique à lui envoyer ses Chefs les plus considerables, & ce devoit être un cruël chagrin aux Anglois de voir que la Paix ou la guerre nous étoit fort indifferente; eux dis-je qui vouloient en être les Mediateurs. Nôtre General ne témoignoit n'y foiblesse n'y empressement pour la Paix, il leur en prescrivoit même les conditions.

Sur l'avis que trois Esclaves François & trois Onnontaguéses avoient raporté, aprés l'arrivée de Theganissorens, que les Anglois faisoient un grand armément à Manathe, dans la Nouvelle Yorc, où l'on prenoit les gens par force pour, disoient-ils, venir à Quebec. Le Comte de Frontenac donna ordre que l'on acheva la Redoute du Cap au Diamant, & que l'on mit dans sa perfection la plateforme de la Basse Ville.

L'on avoit trempé au Fort Frontenac les mains dans le ſang des Iroquois, il falloit les laver & y replanter cet arbre de Paix qui leur avoit été autrefois ſi agreable : ce lieu eſt un entrepôt pour les Partis qui auroient pû marcher contr'eux, tant de notre côté que de celui de nos Alliez, on y auroit trouvé des munitions de guerre & de bouche ; on avoit déja choiſi les Officiers, les Soldats & les Habitans pour y monter.

Tout étoit donc diſpoſé pour cela, lorſqu'il arriva trois Vaiſſeaux de guerre pour l'entrepriſe de la Baye d'Hudſon ; celui qui en étoit comme le Chef avoit permiſſion de la Cour de prendre des Canadiens pour ſon expedition ; il fallut y obéïr, & le projet du Fort Frontenac fut par là interrompu. Des Corſaires Anglois s'attachoient à troubler le commerce au bas du fleuve ſaint Laurent, ils ſçavoient le temps que les Vaiſſeaux Marchands devoient venir de France en Canada, ils prirent le ſaint Joſeph qui valloit bien cent mille écus ; cette perte étoit conſiderable pour le païs qui y avoit de grands interêts.

L'on fut bien ſurpris, Madame, d'aprendre la Paix entre les Abenaguis & les Anglois. Edzirmet & Meraoüando, deux Chefs, s'aboucherent au Fort de Pem-

kuit avec le General Guillaume Phips. Nos affaires de Lacadie auroient été dans un mauvais état, ſi Villieu Capitaine qui commandoit au Fort de Nazoüat ſur la riviere de ſaint Jean, n'eût donné un rude échec à toutes ces négociations. Il aſſembla les Abenaguis de Panaoüaniſkau, qui n'étoient pas encore entrez dans cette Paix, pour la faire rompre à ceux mêmes qui l'avoient concluë. Les Anglois firent une trés-grande faute en cette occaſion par le peu de ſoin & de diligence qu'ils eurent à renvoyer les priſonniers, aprés cet accommodement; cette négligence leur fut fatale. En éfet, Villieu leur fit connoître avec eſprit que les Anglois ne faiſoient que les amuſer, & Medoctok Chef d'un grand Parti qui n'étoit point du tout porté à la Paix, goûta cette penſée. Des priſonniers Anglois qui n'attendoient que l'échange, firent tout ce qu'ils pûrent de leur côté pour en arrêter le coup. Auſſi-tôt que la déliberation fut priſe d'aller en guerre, Villieu ſe mit à la tête de deux cens cinquante Sauvages, n'ayant qu'un François qui lui ſervoit d'Interpréte, ils allerent à la riviere de Peſcadouet, où tout étoit dans une grande tranquilité, ils ſe ſeparerent en deux bandes; & aprés avoir formé pluſieurs petits

Partis

Partis pour faire les attaques en differens endroits. Ils commencerent le vingt-deux Juillet celle de deux maisons fortifiées, où résidoient les Seigneurs de ces quartiers qu'ils enleverent. Ils en pillerent & brûlerent soixante autres, tuërent cent quarante hommes, & firent vingt-sept Prisonniers. Tanons, Chef des Sauvages de Pentagoüet qui n'avoit point eû de part à toutes ces négociations, ne trouva pas que son Village eût assez enlevé de chevelures, n'y fait assez de prisonniers, il s'attacha vers Baston. Il en fit plusieurs qui raporterent que les Anglois faisoient des levées considerables, & menaçoient encore Quebec ; que l'on construisoit quantité de Bâteaux plats pour décendre à Montreal par le lac Champlain. Villieu crût qu'il étoit de son devoir d'avertir incessamment le Comte de Frontenac des démarches des Anglois. Quelques guerriers Abenaguis l'accompagnerent, qui firent present de plusieurs chevelures Angloises à leur arrivée. C'est le plus grand present que les Sauvages puissent faire, & ils prétendent faire connoître par là l'attachement qu'ils ont aux interêts de ceux à qui ils le presentent, & c'est aussi une espece de trophée qui les rend recommandables dans leurs Nations. *Nançauakoüet,*

un Chef des Nations Outaouaxſes, arriva pour lors à Montreal, il dit dans l'Audience que le Comte de Frontenac lui donna qu'il étoit venu ſavoir ſes intentions & écouter ſe voix ; qu'il aprehendoit fort quelques trahiſons de la part des Iroquois qui parloient de Paix. Le *Rat*, Chef des Hurons prit enſuite la parole. Je vous demande excuſe, mon Pere, ſi je n'ai point aporté de Caſtor, je ſuis venu pour écouter votre parole ſur les affaires preſentes, & voir ſi les Iroquois viendront comme ils vous l'ont promis, j'attends leur arrivée n'étant venu que pour cela, je ſuis nud & n'ai rien aporté ; ma jeuneſſe a baiſſé la hache, & eſt prête de la reprendre quand vous le ſouhaiterez.

On les remercia de leur bonne volonté, on les exhorta d'attendre quelques jours, parce que le temps que l'on avoit limité étoit proche, & on permit aux uns & aux autres de faire la traite de quelques Caſtors. Auriouaé arriva fort à propos avec des Goyogouens, qui ramenerent treize priſonniers, entr'autres Hertel, la Frêniere, Officiers.

Le Canada étoit donc, Madame, dans l'impatience du réſultat du Conſeil general des Nations Iroquoiſes. Le Comte de Frontenac donna une Audience, où tout

ce qu'il y avoit de Perſonnes de diſtinction, Eccleſiaſtiques & Officiers, furent convoquez. Les Chefs des Outaouaks, Hurons, Nations éloignées, Algonkins, Abenaguis de Lacadie, Iroquois du Saut & de la Montagne, y furent apellez.

Un des Députez des Goyogouens preſenta d'abord trois branches de Porceiaine en maniere de Chapelet, & s'adreſſant au Comte de Frontenac. Je vous parle, lui dit-il, mon Pere, de notre part & de celle des Tſonnontouans; nous voila maintenant ſur votre natte, nous vous ramenons vos enfans, vous en pleurez la perte, c'eſt le ſort de la guerre, j'eſſuye vos larmes.

Il preſenta la ſeconde branche & dit. Celle ci eſt pour vous déboucher la gorge afin que vous puiſſiez parler, & la troiſiéme eſt pour nettoyer la natte teinte de ſang, afin que vous n'ayez plus que des penſées de Paix.

Ces branches de Porcelaine étoient, Madame, comme un avant-propos pour diſpoſer les Auditeurs, lorſque ce Chef preſentant enſuite un Collier, s'énonça en ces termes.

Votre fils Auriouaé eſt revenu chez nous avec Theganiſſorens, & nous a fait connoître que pour faire une bonne Paix

il falloit vous ramener vos Enfans qui étoient prisonniers parmi nous. Le voilà de retour, nous vous en ramenons treize. Il en reste encore quelqu'autres tant François que Sauvages, vos Alliez, on est actuellement au Conseil sur leur renvoi: mais nous avons voulu devancer les trois autres Nations, & ne pas attendre la décision de ces Conseils de peur de ne nous pas rendre dans le temps que vous nous avez prescrit.

Voici un second Collier qui vous fait connoître l'estime particuliere que nous faisons d'Auriouaé, parce que nous savons celle que vous, notre Pere, avez pour lui; vous le regardez comme votre enfant, ainsi nous vous prions que comme il a écouté votre voix, & vous a obeï, en nous faisant savoir vos sentimens, vous écoutiez aussi la siene lorsqu'il vous parlera pour nous. C'est tout de bon que vos enfans les Tsonnontouans & Goyogouens vous demandent la Paix par le moyen de votre fils Auriouaé; nous sommes sinceres & nous vous'assurons que c'est pour toûjours: que si par malheur il arrivoit que les affaires changeassent dans la suite, nous écouterons Auriouaé dans toutes sortes d'occasions.

Lorsque Theganissorens, en donnant un

troisiéme Collier, vous parla, mon Pere, au nom de toutes les Nations, vous jettâtes dans une fosse toutes les personnes considerables qui avoient été tuées de part & d'autre, vous ne lui cachâtes pas que vous aviez toûjours une grande chaudiere suspenduë, prête à renverser toute la cabane. Nous vous presentons ce Collier pour vous dire que nous renversons cette chaudiere, que nous les brisons avec nos haches, & que nous jettons le tout au fond de la terre, parce qu'il ne faut plus songer qu'à la Paix.

Ce quatriéme Collier vous refera l'esprit, mon Pere, il vous donne une Medecine pour vous faire rejetter ce qui pourroit encore vous rester de mauvais contre tous vos enfans, nous vous prions de jetter les yeux du côté des autres Nations Iroquoises, elles décendent, comme je l'espere, dans peu. J'ai voulu moi Goyogouen, & Tsonnontouan, les devancer, pour vous marquer notre obeïssance dans le temps que vous nous avez prescrit: nous souhaitons que votre esprit soit aussi droit que ce rang de Porcelaine blanche qui est dans ce Collier.

Vous saurez, mon Pere, par ce cinquiéme Collier, qu'en partant du païs nous avons promis que nous serions de retour

dans trente nuits, pendant ce temps on eſt allé parler à la Grande Flêche ; on y délibere ſur les paroles que Theganiſſorens a aportées de votre part : au retour des Députez nous décendrons tous enſemble pour terminer entierement les affaires.

C'eſt une maxime generale, Madame, parmi tous les Sauvages de ſe conſoler les uns les autres par des Colliers, lors qu'il leur arrive quelques afflictions publiques. Le feu prit au Village des Sauvages de la Montagne par la faute d'un ivrogne, leurs cabanes & l'Egliſe furent brûlez, & la clôture du Fort entierement conſommée : cette perte monta à vingt mille francs.

Ce Chef qui avoit parlé juſques alors ſe tourna du côté des Sauvages de la Montagne, en leur preſentant trois branches de Porcelaine. J'eſſuye, leur dit-il, vos larmes, mes freres de la Montagne, ſur l'accident qui vous eſt arrivé par l'Incendie de votre Village que j'ai vû brûler ; & outre cette Porcelaine ce Collier eſt encore pour vous exhorter à ne pas perdre l'eſprit ſur cet accident, qui ne doit pas vous empêcher de parler de Paix à notre Pere commun *Ononti*.

Le Comte de Frontenac écouta ce Chef avec beaucoup de tranquilité, mais comme il vit qu'il ne faiſoit pas mention de

nos Alliez, il lui demanda s'il ne vouloit pas les y comprendre ? il se trouva d'abord un peu embaraſſé. Aprés avoir conſulté avec les autres Chefs il répondit, que quand il avoit remercié la Chaudiere que *Onontio* avoit ſuſpenduë, il avoit prétendu que ce n'étoit pas ſeulement celle des François, mais celle de tous ſes Alliez : cette réponſe parut ambiguë. Le Pere Bruyas qui entend parfaitement bien l'Iroquois, lui dit de la part du Comte de Frontenac, qu'il étoit en peine de ce qu'il pouvoit répondre à ſes enfans les Hurons, Outaouaks, Miamis, Iſlinois & autres ſes Alliez qu'il voyoit preſens, ne ſachant pas encore préciſement la penſée des trois autres Nations Iroquoiſes qui n'étoient pas décenduës.

Cette repartie inopinée conſterna autant ces Députez qu'elle réjoüit tous les Sauvages Alliez qui étoient à ce Conſeil. Quelles acclamations & quel bruit n'entendit-on pas en ce moment, à peu prés, Madame, comme celui d'un écho, qui par une agitation ſucceſſive retentit dans une forêt ; où ſemblable à celui qui raiſonne dans un Auditoire, lors qu'un Orateur qui flâte agreablement l'oreille de ceux qui l'écoutent, ſe voit en même temps aplaudi d'un chacun. C'en fut aſſez aux Sau-

vages Alliez pour être persuadez qu'on les estimoit, & que leur Pere commun ne vouloit pas les abandonner.

Le Comte de Frontenac accepta le premier Collier, par lequel il les remercioit des treize prisonniers qu'ils avoient ramenez, auquel il differa de répondre. Il leur sçût bon gré d'avoir précedé les Onnontaguez, les Onneyouts, & les Aniez, leur laissant la liberté de s'en retourner dans peu de jours, ou d'attendre les Députez des trois autres Nations qu'ils disoient devoir décendre. Il leur remit les autres Colliers qu'il ne voulut recevoir, ne pouvant détruire cette grande Ch udiere qu'il tenoit suspenduë, que les cinq Nations ne vinssent unanimement lui demander une Paix generale en laquelle tous ses Alliez fussent compris.

Le reste du jour se passa en Festin; nos Alliez commencerent à bannir toute inquietude de leur esprit, ne songeant plus qu'à obeïr au Comte de Frontenac, & se reposant entierement sur lui: il trouvera, disoient-ils, les moyens de ne pas se laisser tromper par leurs déguisemens, puisque il s'est aperçû de leur peu de sincerité.

Aprés que l'on se fut bien rejoüi pendant deux jours, le Comte de Frontenac tint un autre Conseil, où assisterent les

mêmes personnes qui étoient au précedent. Toute l'assemblée fit silence, & un chacun jettoit les yeux sur lui lorsqu'il commença à parler ainsi.

Mes Enfans les Goyogouens & Tsonnontouans, je vous témoignai il y a deux jours la joye que j'avois de vous voir ici : j'ai peu de chose à ajoûter à ce que je vous ai dit pour lors, je suis bien aise de vous voir dans les bons sentimens de la Paix, vous me le faites paroître par la ponctualité avec laquelle vous vous êtes rendus ici dans le temps que je vous avois marqué par Theganissorens, en suivant en cela les conseils de mon fils Aurioüaé, en qui vous ne sauriez prendre trop de confiance, n'y lui marquer assez l'estime & la consideration que vous avez conservée pour lui, parce que c'est un bon esprit qui ne veut que votre conservation, & qui connoît bien que la Paix seule peut vous garentir des malheurs que vous ne pourriez éviter si vous suiviez les pernicieux conseils des Anglois.

Vous ne devez donc pas douter que je n'aye reçû avec plaisir les branches de Porcelaine que vous m'avez presenté pour me déboucher la gorge ; je l'ai libre & l'aurai toûjours, c'est pour vous témoigner que je suis dans ces sentimens que je réponds par ces trois branches de Porcelaine à celles que j'ai reçû de vous.

J'ai accepté avec encore plus de plaisir le Collier que vous m'avez presenté pour le renvoi de mes prisonniers, y en ayant un Considerable pour qui j'avois bien de l'affection & de l'estime, je suis bien aise que vous m'ayez donné cette marque d'obeïssance, & c'est pour vous en remercier que je vous donne ce Collier.

J'aurois bien souhaité pouvoir répondre à vos autres Colliers, mais vous voyez bien qu'il n'y auroit pas eû de prudence de le faire, voyant que vous ne vous êtes pas expliqué assez clairement sur la Paix que je desire que vous fassiez avec les Nations Sauvages qui me sont Alliées. Vous jugez aisement comme eux qu'il faudroit que j'eusse perdu l'esprit si j'y avois répondu, puisque les trois Nations Iroquoises ne sont pas descendus dans le temps prescrit, & qu'elles sont allées prendre conseil de l'Anglois, il ne manquera pas de les détourner de faire la Paix avec nous : ce sera le mauvais éfet de ses avis ordinaires, & il continuera de les leur donner ainsi qu'il a fait par le passé. Je ne puis demeurer dans l'inaction de mon côté n'y retenir mes Alliez, pendant que l'on délibere peut-être quelque chose à Orange contre moi, on vous entraînera malgré vous dans les mêmes sentimens, quoique vous m'en ayez témoigné le contraire

par la conduite que vous avez tenuë à la démarche que vous avez faite.

Je vous déclare donc que je ne puis d'avantage ſuſpendre cette grande Chaudiere que vous avez voulu briſer & jetter dans le fond de la terre avec vos haches, je dis à mes Alliez que vous voyez ici de continuër la guerre, & elle ne finira point que vous ne veniez tous enſemble demander la Paix, ſi vous y manquez il me ſera aiſé de connoître que vous n'agiſſez point de bonne foi, & que toutes les démarches que vous avez faites n'ont été que pour m'amuſer; vous voyez que j'ai le cœur net, qui parle librement, & je n'ai pas deſſein de vous tromper.

Les Goyogouens voulurent embaraſſer les Outaouaks par un reproche qu'ils leur firent ſur le champ, les accuſant d'avoir eû avec eux des Pourparlers de Paix ſans la participation d'*Onontio*.

Vous avez tort, continua-il, de blâmer les Outaouaks d'avoir été chez vous, c'eſt vous qui leur avez envoyé les premiers des Députez avec des Colliers pour les ſeduire, leur diſant que j'avois abandonné les Miamis, cela eſt faux, je n'en ai jamais eû la penſée, ils ſont du nombre de mes enfans, je les tiens ſous ma protection, il n'y aura jamais de Paix qu'elle ne ſoit pour

tous mes Alliez, & pour moi je leur ſçai bon gré d'être venus ici, comme vous les voyez, tous s'expliquer avec moi ſur les ſoupçons que vous leur avez pû donner: ils ont marqué en cela l'obeïſſance qu'ils ont toûjours eûë pour leur Pere, ils ſont venus entre Tbeganiſſorens, eux & moi ce Printemps, leur païs eſt plus éloigné de ma cabane que le votre, vos gens n'en ont pourtant pas fait de même.

Il vous ſera inutile dans la ſuite de vous ſervir de vos ruſes ordinaires, voila tous mes enfans aſſemblez, ils voyent comme je vous réponds, ils connoiſſent mon cœur, vous ne pouvez plus leur donner de méfiance de moi, agiſſez donc de bonne foi, ces ſubtilitez qui vous ont été autrefois ſi avantageuſes ne vous ſerviront plus de rien.

Le *Rat*, Chef des Hurons, le plus habile & le plus conſiderable des Nations d'enhaut, ſe leva, & adreſſant ſa parole aux Goyogouens, leur dit: Nous voilà en preſence de nôtre Pere, il ne faut rien lui cacher, raconte donc ce que porte les Colliers que tu nous as adreſſez & aux Outaouaks, c'eſt toi qui as le premier envoyé chez nous.

Le Goyogouen ſe trouva, Madame, un peu interdit à cette queſtion; il répondit avec aſſez d'ambiguité, il s'éleva un

un grand bruit ſourd parmi toutes ces Nations, & ils ne pûrent convenir de leurs faits. Il ſe fit de grands reproches de part & d'autre ſans que le Comte de Frontenac les interrompit. Comme il voyoit que cela n'aboutiſſoit à aucun éclairciſſement ſolide, il conclut en diſant aux Goyogouens.

Si je n'étois pas un auſſi bon Pere que je ſuis, je ne vous aurois point du tout écouté, puiſque vous n'êtes pas revenus ici tous enſemble : il me reſte pourtant encore de l'amitié pour vous, j'ai compaſſion de vosre miſere & je ne puis vous voir nuds ; vous avez uſé le peu de hardes que les Anglois peuvent vous fournir pour me venir trouver, & ramener mes priſonniers, je vous donne celles-ci pour vous couvrir à votre retour.

Il leur fit en même temps diſtribuër à chacun une chemiſe, un capot, une couverture, des Mitaſſes (bas à la Sauvage) & des ſouliers. *Mais je vous réïtere encore une fois que je ne diſcontinuerai point mes préparatifs de guerre juſques à ce que toutes les Nations Iroquoiſes ayent executé mes dernieres paroles, & je ne ſaurois vous promettre qu'ils ne tournent point contre Goyogouen & Tſonnontouan, à moins que vous ne me déclariez que vous vous*

ſeparez des autres Nations ſi elles veulent continuer la guerre. Songez à ce que je vous dis, & ne vous prenez qu'à vous même de tous les malheurs qui pourront vous arriver dans la ſuite; c'eſt votre Pere qui vous parle, il aura toûjours les bras ouverts pour vous recevoir quand vous agirez ſincerement.

Vous pouvez vous en retourner vos autres Députez en toute ſureté, ſi vous voulez même je vous donnerai de ma jeuneſſe pour vous eſcorter juſqu'au lac ſaint François. A l'égard des ôtages que Theganiſſorens m'a laiſſé au nom des cinq Nations, je les retiens juſques à ce que j'aye de ſes nouvelles, je les aſſure que je ne leur ferai point de mal quand la guerre recommenceroit, je ne veux point de pareils priſonniers, & ne me ſers point de ſemblables avantages, je les ferai pour lors retourner en toute ſureté en leur païs: ſi l'envie m'en prend je ſaurai bien en aller chercher au milieu des Villages, prenez donc garde à vous ſi je recommence la guerre, je mettrai tous les priſonniers à la Chaudiere.

Les Outaouaks qui étoient outrez des reproches injuſtes que l'on venoit de leur faire, ſe trouverent ſi piquez que le *Rat* ſe releva encore une ſeconde fois, & dit. J'ai écouté tes paroles Goyogouen &

Tſonnontouan, voilà qui es bien que tu fois venu trouver nôtre Pere *Onontio*. Tu as entendu ſa voix, tu vois ici tous ſes enfans les Hurons, Outaouaks, Miamis, Iſlinois, & tu connois preſentement comme eux ſes ſentimens, il veut bien revoir encore ici les Iroquois, pourvû qu'ils lui ramenent ſes neveux qui ſont priſonniers parmi eux, tant François, Hurons, Outaouaks & autres ſes Alliez, je vous exhorte donc par ce Collier, vous Goyogouen & Tſonnontouan, de donner de l'eſprit aux trois autres Nations Iroquoiſes, & de faire en ſorte qu'ils viennent inceſſamment écouter la voix de leur Pere, & qu'ils executent les paroles qu'ils lui ont données. Je vous déclare moi, tant au nom de Tſonontatherônon, (c'eſt le nom du Chef ſucceſſif de tous les Hurons) qu'à celui de toutes ces autres Nations que vous voyez, que nous n'avons d'autre volonté que celle de nôtre Pere, s'il veut que nous faſſions la Paix nous la ferons; s'il nous ordonne de faire la guerre, nous lui marquerons notre obeïſſance en marchant inceſſamment.

Les Abenaguis ne diſoient mot juſques alors, ils avoient écouté fort paiſiblement toutes ces conteſtations, ils commençoient à s'ennuyer d'être ſpectateurs, lorſqu'ils

preſenterent en pleine Audience quelques chevelures Angloiſes. Pour nous dirent-ils, nous allons continuër une forte guerre contre les Anglois.

Cette Audience ſe termina, Madame, avec un aplaudiſſement general de tout le monde, & on laiſſa la liberté aux Députez Goyogouens de s'en retourner quand bon leur ſembleroit ; ce qu'ils firent au bout de cinq jours.

Le Comte de Frontenac qui ne reſpiroit que le repos & la ſatisfaction de tous ſes Alliez ſongea aprés à les renvoyer ; mais auparavant que de les laiſſer partir il aſſembla encore un Conſeil exprés pour eux, où tout ce qu'il y avoit de perſonnes de diſtinction s'y trouverent.

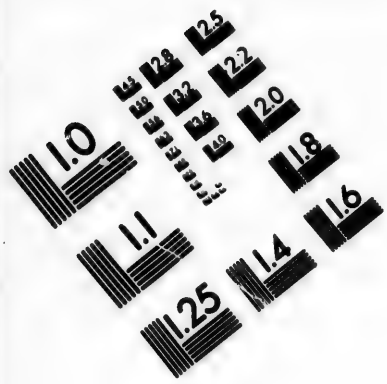
Mes enfans, leur dit-il, je croi que vous êtes perſuadez de mes intentions, & que vous connoiſſez preſentement que vos interêts me ſont chers par la réponſe que j'ai faite aux envoyez Goyogouens. Vous avez vû que j'ay refuſé les Colliers qu'ils m'ont preſenté, & que je leur ai dit que je ne ferois point la Paix avec eux que vous n'y fuſſiez compris, & que je ne voye toutes les Nations me la venir demander. Je dois vous avoir ôté toute la défiance que les Anglois, Lonps & Iroquois avoient voulu vous donner, & juſques à ce temps-là je

ferai mes préparatifs pour le Printemps. Je vous exhorte donc mes enfans de faire des Partis sur notre ennemi commun aussitôt que vous serez de retour chez vous, & que vous n'alliez point chez les Sioux, n'y chez les Okages, qui sont Alliez des Islinois, comme j'ai apris que vous en aviez envie ; & au contraire que vous tourniez toutes vos armes contre l'Iroquois, comme je ferai de mon côté ; jusqu'à ce que je vous fasse savoir qu'ils soient venus tout de bon me demander la Paix.

Je vous sçay bon gré de vous être rendus ici en plus grand nombre que vous n'y étiez encore venus pour écouter ma voix ; c'est une marque de l'obeïssance que vous avez pour votre Pere. Je ne veux pas vous laisser partir sans vous donner des marques de la satisfaction que j'ai de vous, & je vous faits ces presens.

Il fit donner à chacun des Chefs qui se trouverent au nombre de trente-cinq, un fusil, dix livres de poudre, quinze livres de bales, six livres de tabac, deux chemises, un capot, une couverture, & deux haches.

L'on fit quelques jours aprés le Festin de guerre, l'on croiroit manquer à la Ceremonie si l'on n'y faisoit boüillir des Chiens que les Sauvages mangent avec



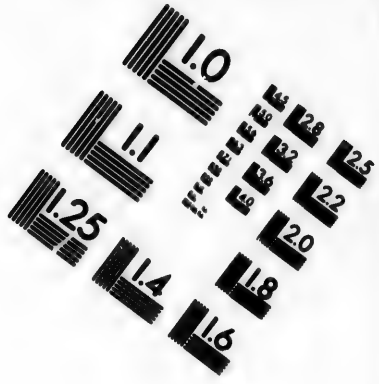
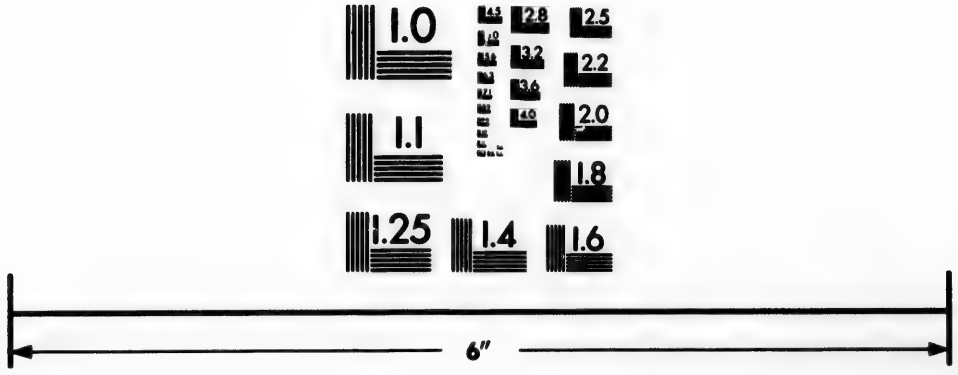
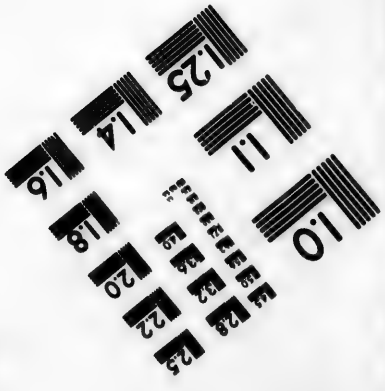


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

délices. L'on chanta auſſi la chanſon de guerre, dans laquelle un chacun le Caſſe-tête à la main, rapella les actions qu'il avoit faites, où ſe forma des idées de vengeance contre les ennemis communs. Le Sauvage eſt naturellement d'un grand flegme, il faut quelque choſe pour l'animer, l'eſperance ſeule qu'il a de porter le fer & le feu quelque part, découvre en même temps les ſentimens de ſon cœur.

Tous ces Alliez s'en retournerent chez eux, comblez des bien-faits qu'ils reçûrent encore pendant leur ſejour, & fort contens de l'aſſurance qu'on leur avoit donnée de les comprendre dans la Paix generale.

Le Comte de Frontenac reçût deux jours aprés des nouvelles de Lacadie par ſaint Caſtin & M. Thuri Prêtre, Miſſionnaire de Panaouamsket; ce dernier lui fit ſavoir que le fameux Taxons dont je vous ai déja parlé, s'étant ſeparé de Villieu, avoit pris ou tué quarante deux Anglois.

Le General Phips qui avoit crû la Paix generale avec les Abenaguis, ne s'imaginoit pas qu'il y eût des Chefs particuliers dont les Villages n'avoient point participé à cette Alliance, tout étoit donc fort tranquile parmi les Anglois lorſque ce Chef Abenagui vint fondre tout à-

coup proche de Baſton. Le Peuple fut ſi effrayé de cette irruption, que ſi ce General n'eût promis de le venger à ſes propres frais, il eût couru riſque de la vie. Il manda aux Abenaguis qu'ils euſſent à le ſatisfaire dans vingt jours ſur l'irruption qu'ils avoient faite nonobſtant la Paix, & ſur tout de lui remettre deux de leurs gens qui avoient été reconnus dans ce même Parti : que s'ils y manquoient il ne douteroit plus qu'ils ne fuſſent les Auteurs de cette rupture, & qu'il étoit à Pemkuit, pour s'en venger inceſſamment. Les Abenaguis ſe trouverent fort embaraſſez. L'état dans lequel ils alloient être réduits leur donnoit à refléchir ſur les fauſſes démarches que quelques-uns de leur Nation avoient faites. D'un côté l'affection qu'ils avoient pour les François, & de l'autre l'averſion qu'ils nourriſſoient dans leur cœur contre les Anglois les déterminoient à mépriſer toutes leurs menaces.

Les Abenaguis ſe flâtoient depuis longtemps qu'on leur envoyeroit de France du ſecours par mer : Les Vaiſſeaux cependant ne faiſoient que paroître à la riviere ſaint Jean, & faiſoient voile avec la même précipitation. Les preſens qu'on leur envoyoit ordinairement, ne venoient pas ; ce qui leur tenoit fort à cœur. Quelle

esperance pouvoient-ils donc avoir du côté du Canada. Ils savoient d'ailleurs par les Loups que toutes ces Ambassades des Iroquois n'étoient que des amusemens pour abuser les François, ainsi qu'il falloit soûtenir une forte & cruelle guerre de toutes parts.

Aprés toutes ces reflexions leur dessein étoit de témoigner au General Phips qu'ils n'avoient eû aucune part dans l'entrepriſe qui s'étoit faite par Taxon. Cet aveu n'eût pas été fort avantageux aux Canadiens qui ſe voyoient menacez à tout moment des Anglois, & qui ſe fioient peu à la probité des Iroquois.

Monsieur Thury fit revenir insensiblement ces Esprits chancelans. Quand on les eût un peu remis dans leur assiete ordinaire, ils résolurent de ne faire aucune réponse : ils s'attacherent à faire leur recolte, à ramasser le grain, & se préparerent à se retirer dans la profondeur des bois avec leurs Familles, pour être hors de l'insulte de leurs ennemis.

Le Pere Milet qui avoit été pris en mil six cens quatre-vingt neuf au Fort Frontenac par les Iroquois, arriva enfin à Quebec, il précedoit Tareha qui étoit Chef de la députation des Onneyouts, il étoit chargé de Colliers de la part des cinq

Nations Iroquoiſes, principalement des Onnontaguez. Il eût une Audience publique ; il preſenta d'abord trois branches de Porcelaine, s'expliquant en trois paroles. J'eſſuye vos larmes mon Pere *Onontio* par cette premiere branche. Par la ſeconde je vous netoye la gorge, & par la troiſiéme je vous débouche les oreilles.

Jonſcaire qui avoit été fort long temps parmi les Tſonnontouans, s'étoit ſi bien inſinué dans leur eſprit, qu'ils le regarderent dans la ſuite comme le plus fidéle de leurs amis, & comme un homme qu'étoit naturaliſé parmi eux ; ils eurent tant de confiance en lui que les Tſonnontouans mirent leurs propres interêts entre ſes mains, & le choiſirent pour le Chef de leur députation, & voici de quelle maniere il parla au Comte de Frontenac en lui preſentant trois paquets de cinq loutres chacun.

PREMIER PAQUET.

Je vous fais ce preſent, mon Pere, de la part des trois Chefs des deux Villages des Tſonnontouans, Gayaraouagon, Gariotario, & Sagotiarakon, pour vous dire que nous embraſſons la Paix.

SECOND PAQUET.

Vos Alliez m'ont tué, je ne me ſuis pas défendu, parce que j'ai dit que je voulois

la Paix : Je vous prie d'inspirer ces mêmes pensées à vos Alliez d'enhaut.

TROISIE'ME PAQUET.

Nous avons adopté votre Fils, c'est Jonscaire, que nous avons nommé Sononchiez. Nous souhaitons qu'il fasse nos affaires pour la Paix, comme il faisoit autrefois des affaires publiques.

Le Pere Milet donna ensuite un Collier de la part de tous les Iroquois Chrétiens, pour prier le Comte de Frontenac de leur accorder la Paix. Je suis avec beaucoup de respect,

MADAME,

Votre trés-humble, &c.

VII. LETTRE.

La grande abondance des néges empêchent d'aller attaquer la Nation des Onnontaguez & des Aniez.

Louvigni part à la tête de trois cens hommes, pour surprendre les Iroquois dans leur partie de chasse.

Quatre Iroquois sont brûlez à Montreal.

Le Commandant Anglois de Pemkuit fait assasiner des Chefs Abenaguis, qui commercent de bonne foi au pied de son Fort.

Grand desordre chez les Outaouaks, qui reçoivent les Députez des cinq Nations Iroquoises pour faire la Paix.

Onaské Chef Outaouak, met en déroute les Iroquois.

Le Comte de Frontenac part à l'âge de soixante & quatorze ans avec un corps d'armée, pour attaquer les Onnontaguez.

Progrez de cette Campagne.

MONSIEUR,

Les Rois qui sont au milieu de l'éclat & de la grandeur ne savent pas souvent

diſcerner le caractere de leurs Courtiſans ; mais un Monarque auſſi penetrant & auſſi judicieux que Loüis le Grand, dévelope à vûë d'œil ceux qui ne l'aiment que pour ſa Perſonne. Le choix que Sa Majeſté a fait de vous, Monſieur, en vous approchant de ſi prés de lui en eſt une preuve, l'on peut dire que vous êtes un Courtiſan fort poli ; mais toute cette politeſſe eſt accompagnée d'un amour parfait pour le Roi. Vous l'aimez ſans déguiſement & ſans interêt, ſeulement parce qu'il eſt bon & qu'il eſt digne du cœur de toute la France, vrai caractere d'un Courtiſan qui ne cherche que la gloire de ſon Prince, & qui n'a d'autre occupation que de lui faire connoître ſa fidelité & ſon attachement.

Je puis vous aſſûrer, Monſieur, des mêmes ſentimens que j'ai pour le Roi, je n'ai cherché que les moyens de lui plaire par tous mes ouvrages, qui ne regardent que ſa gloire. Vous voyez dans la Lettre que j'ai l'honneur de vous écrire, avec quelle activité Monſieur le Comte de Frontenac l'a pouſſé chez les Iroquois à l'âge de ſoixante & quatorze ans.

La politique d'un Gouverneur du Canada ne conſiſte pas tant à ménager l'eſprit des François qui ſont dans l'étenduë

de

de ſon gouvernement, qu'à maintenir l'union étroite des Nations Sauvages qui lui ſont Alliées. Le Comte de Frontenac avoit trouvé le ſecret de ſe rendre recommandable chez ces Peuples par ſa valeur, & ſa generoſité lui avoit attiré une eſtime toute particuliere.

Ces Nations venoient à lui comme à leur Pere, & lui ouvroient leur cœur avec toute la confiance poſſible ſur tout ce qui regardoit le bien public, auſſi il entroit dans tout ce qui pouvoit leur être avantageux. La preuve la plus convaincante qu'il pouvoit leur donner de cette veritable bienveillance, c'étoit la deſtruction des Iroquois les plus affidez aux Anglois qui s'étoient le plus fortement opoſez aux négociations de Paix; ainſi c'étoit un coup d'état que de les accabler. L'Hiver étoit la ſeule ſaiſon propre pour en venir à bout, parce que l'on étoit certain d'y trouver du moins les femmes & les enfans, qui défaits ou pris attireroient celles des guerriers, ou les auroit obligez de venir ſe rendre à nous. L'abondance des néges qui ſurvint fit changer le deſſein que l'on avoit eû d'y aller avec un corps de Troupes conſiderables, parce qu'il fut impoſſible de faire paſſer les habitans de la côte du Sud à l'Iſle d'Orleans, dans le gouvernement de

Quebec, le fleuve ayant été absolument impraticable depuis le mois d'Octobre.

L'on jetta les yeux du côté des Aniez ; dont l'expedition paroissoit plus aisée, mais comme les choses d'éclat ne se peuvent faire sans que la renommée le fasse retentir de toutes parts, un Esclave Anié qui en eût connoissance ne manqua pas de se sauver, qui en donna l'avis ; de sorte que ce grand projet avorta encore.

Ce n'étoit pas l'embarras où l'on auroit pû être de se battre contre cette Nation & les Anglois qui nous auroient attendus de pied ferme ; mais les mauvais temps qui continuoient toûjours ne purent permettre de faire une si longue traite.

Comme l'on ne vouloit pas être dans l'inaction l'on détacha trois cens hommes d'élite qui marcherent du côté de la langue de terre, entre la riviere des Outaouaks & celle des Iroquois, lieu ordinaire où ces derniers viennent faire leur chasse.

Louvigni qui commandoit ce Parti fut arrêté dans sa marche par une nége qui dura treize jours. Le Chevalier de Calliéres en ayant été averti lui envoya un prompt secours de vivres pour supléer à ceux qui avoient déja été consommez.

L'on continua la route jusques à la riviere de Gananonkoui, à six lieuës du Fort

Frontenac, l'on y remarqua de vieilles piſtes. Louvigni jugea à propos de ne détacher que des Sauvages pour les ſuivre, & d'attendre avec les François le retour de ceux qu'il avoit envoyez au Fort pour en aprendre des nouvelles. Ceux-ci aprés ſept jours de marche, tomberent le ſoir ſur une cabane, dans laquelle ils trouverent trois hommes endormis qu'ils firent priſonniers. Ils en prirent le lendemain à midi deux autres, & le ſoir ils en trouverent encore une, où il n'y avoit qu'un homme, une femme, & un jeune homme, qu'ils prirent aprés quelque reſiſtance. Je ne parle pas de trois de la même Cabane qui furent tuez à la chaſſe, aprés s'être défendus en braves gens. Quatre de ces Onnontaguez paſſerent mal leur temps à leur arrivée à Montreal; car il n'y eût pas moyen de les garantir d'être brûlez.

Tiothariron Chef de la Montagne eût en partage deux Tſonnontouans, dont l'un ſe trouvoit heureuſement ſon Neveu, & l'autre qui étoit Petit-fils du fameux Garagontier, Chef des Onnontaguez, qui avoit toûjours été fort affectionné aux François, fut donné aux Sauvages du Saut. Ceux de Lorette qui avoient été de ce Parti eurent auſſi une Femme. Lou-

vigni auroit pouſſé plus loin ſi les bois, qui avoient ſept pieds de néges, avoient pû être praticables. La diſette des vivres étoit d'ailleurs un trop grand obſtacle pour y reſiſter plus long-tems.

Le Chevalier de Criſafi mourut à peu prés dans le même-temps. Il étoit non-ſeulement recommandable par ſa naiſſance, mais ſon merite perſonel, joint à ſa valeur & à une prudence conſommée, ajoûtoit encore un autre luſtre à ce que la Nature lui avoit accordé. L'on aprenoit de temps en temps des nouvelles de nos Partiſans. L'on aporta deux chevelures d'un Anié & d'un Anglois pris proche d'Orange. Ce Parti qui étoit des Sauvages du Saut, dit que les Aniez s'étoient retirez dans leurs Forts, dans l'aprehenſion que nous n'allaſſions les reſiſter. Deux autres priſonniers de la même Nation, qui arriverent deux jours aprés, déclarerent que les Onnontaguez, Goyogouens & Onneyouts, devoient venir au mois de Mai en fort grand nombre vous attaquer pendant les ſemences.

Icothariron qui avoit tué trois Anglois, pris Corlard & amené un priſonnier avec lui, fut détourné du deſſein qu'il avoit ſur le village des Aniez, par la deſertion d'un de ſes gens. L'on ſçût du moins que les

Anglois & les Iroquois se tenoient extrêmement sur leur garde. Ceux ci demandoient du secours aux premiers en cas d'accident, & ceux-là qui étoient assez embaraſſez d'eux-mêmes, firent réponſe qu'ils ne pouvoient prendre trop de précaution pour s'en garantir. Enfin deux Amiez qui s'étoient détachez de leurs camarades furent pris auprés du Saut, & avoient enlevé deux François à la Chenaye, proche de Montreal, & bleſſé un autre à Longueil.

Pendant que nos Sauvages de ces quartiers étoient occupez, nos Abenaguis agiſſoient, Monſieur, avec aſſez de fermeté de leur côté contre les Anglois.

L'on avoit projetté de faire un échange de priſonniers de part & d'autre. Saint Cartin devoit ſe charger de la part du Comte de Frontenac de cette négociation; quelques François devoient porter au general de Baſton les Lettres, mais comme ils ne pûrent l'executer, l'on fut obligé de ſe ſervir de Sauvages, qui en rendirent une que les priſonniers Anglois écrivoient au Commandant du Fort de Pemkuit. Celui ci n'eût pas la bonne Foi que l'on doit avoir quand il s'agit du droit des gens. Il les attira inſenſiblement ſous le feu de ſon Fort, ſous prétexte de leur offrir ce qui

leur seroit necessaire pour la traite.

Taxon Chef considerable donna effectivement dans le paneau, quelque remontrance qu'on lui eut faite sur les inconveniens où le feroit tomber son incrédulité, il se separa des siens, se retirant dans les bois avec le plus de gens qui pût amener, pour pouvoir profiter de cette offre qu'on leur faisoit.

Ils y traiterent à la verité paisiblement pendant quelques jours, mais lorsque les Anglois virent les principaux Chefs sous le feu de la mousqueterie, ils firent tout-à-coup une décharge. Edzermet, fameux Chef & son fils, furent d'abord tuez à coups de pistolet. Taxon fut lui-même saisi par trois Soldats & quelques autres de même: les uns furent entraînez dans le Fort, d'autres qui n'avoient point d'armes se battoient à coups de coûteaux, & tuërent quatre Anglois. D'un côté la mousqueterie en jettoit par terre & de l'autre on se débarassoit le mieux que l'on pouvoit. Taxon fut heureusement secouru par un des siens, & poignarda de son coûteau deux Anglois.

Quelques Mikmaks & d'autres Sauvages informez de cette fourberie, se jetterent dans des Isles vis-à-vis le Fort, & surprirent un détachement de la Garnison

de Pemkuit, dont ils tuërent vingt trois hommes. L'on fit un petit armement pour croiſer vers la Nouvelle Angleterre, l'on détacha pour cet effet deux Soldats par Compagnie pour s'embarquer ſur un Brigantin & une Fregate, que montoit de la Valliere Capitaine des Gardes du Comte de Frontenac.

Peu de temps aprés la partance de ces Vaiſſeaux l'on ſongea à cette grande chaudiere (pour me ſervir des termes de nos Sauvages) qui avoit été tant ſouhaité de nos Alliez. Quelques Ambaſſadeurs que les Iroquois euſſent envoyez pour traiter de Paix, quelques proteſtations d'amitié & d'alliance qu'ils vouluſſent faire avec nous, & quelque bienveillance que le Comte de Frontenac pût conſerver pour les Peuples qu'il regardoit comme ſes enfans, il leur fallut cependant ſuſpendre ſes ſentimens de Pere. La douceur ayant été juſques-là inutile, il falloit donc prendre d'autres voyes plus efficaces. L'occaſion étoit favorable, la ſituation du Fort Frontenac engageoit à ne pas differer davantage cette réſolution.

Il pourroit être un aſile pour les malades de l'armée; les vivres & les munitions de guerre y auroient été en abondance, c'étoit un entrepôt; les prépara-

tifs de guerre à qui l'on avoit pourvû pendant l'Hiver, tout ce qui étoit en un mot neceſſaire pour une expedition de cette conſequence fut prêt dans le mois de Juin. La milice du Gouvernement de Quebec, les Abenaguis du Saut, de la Chaudiere, & les Hurons de Lorette, partirent en bon ordre pour Montreal où ils ſe rendirent le vingt-deux du mois. Il arriva trois jours aprés des nouvelles de Michilimakinak, qui nous informerent de pluſieurs particularitez.

La plûpart des Nations de ces quartiers, du moins les Hurons, ennuyez de prendre nos interêts, reçûrent agreablement les Députez des Iroquois. La politique de ceux-ci qui ne ſe rebutoient point de nuls obſtacles qui ſurvenoient dans toutes leurs tentives, fut ſi grande qu'ils s'inſinuërent adroitement dans l'eſprit de pluſieurs de nos Alliez, qui juſqu'alors avoient fait paroître beaucoup d'empreſſement pour nos interêts, ils commencerent à tenir leurs Conſeils en ſecret ſans le communiquer au Commandant de Michilimakinak, & ils recevoient les Colliers des Iroquois. La paix même étoit preſque concluë, juſques-là qu'ils envoyerent aux Iroquois un Calumet de pierre rouge d'une beauté & d'une groſſeur extraordinaire, par le-

quel tous les Outaouaks invitoient les cinq Nations de fumer dans ce même Calumet, & en fumant de se refaire l'esprit & de s'assurer que Michilimakinak & leurs Alliez se souviendront du Collier d'Amik, qu'ils n'oublient pas de leur côté que ce present ne leur est pas fait en vain.

Onaské Chef des Kiskakons donna une idée de ce Collier, il dit que les Anglois s'étoient servis, Monsieur, de la voye de l'Iroquois pour mettre la division chez nos amis les François. Ce Collier invite, dit Onaské, à manger de la viande * blanche, & je vois qu'au départ de ces Députez toutes les Nations s'y accordent; cependant tu peux compter qu'ils me mangeront aussi.

Ces Sauvages qui avoient aporté les nouvelles à Montreal, donnerent encore à leur retour un rude échec à nos affaires.

Ils publierent que tous les François étoient morts, que le fleuve saint Laurent étoit bouché, & que nous n'osions paroître sur le grand Lac, † que nous n'avions n'y vin, n'y eau de-vie, n'y aucunes marchandises, & qu'ils n'avoient pas même bû, ce qui les chagrinoit le plus; si un François qui aportoit en même-temps des Lettres du Comte de Frontenac au

* Les François. † L'Ocean.

Commandant de Michilimakinak, n'eût détrompé nos Alliez des faux raports de ceux-ci, je crois que toutes les affaires auroient été dans un pitoyable état.

Il fit valoir le coup que fit l'année paſſée la Durantaye ſur les Iroquois au lac Champlain ; l'on ſe ſervit de toutes ſortes de moyens pour faire revenir ces eſprits Chancelans. Il leur offrit de leur donner ce qui reſtoit de marchandiſes dans les Magaſins de Michilimakinak au même prix que l'on avoit accoûtumé, même à crédit ; dans l'attente de nos Vaiſſeaux que l'on diſoit être retardez par les vents contraires : l'interêt ſeul animoit ces Peuples, & l'embarras où l'on étoit de ſatisfaire à leur paſſion nous expoſoit à de cruelles diſgraces ; car enfin dés que ces Nations quitteront nos interêts ce ſera une cataſtrophe dans le Canada. Ils en ſont le ſoûtien & le bouclier, ce ſont eux qui tiennent les Iroquois en bride dans tous leurs partis de Chaſſe qu'ils ſont obligez de faire hors de chez eux pour pouvoir ſubſiſter. Bien plus ils portent juſques dans le centre de leur païs le fer & le feu. L'on adoucit donc un peu ces eſprits ébranlez, & l'on tint un Conſeil General. Voici à peu prés, Monſieur, les expreſſions dont ſe ſervit le Commandant, au-

tant que mon idée me peut le fournir.

Mes Freres il y a eu de tout temps des enfans rebelles, & de tout temps l'on en a vû qui ont reçû avec joye la voix de leur Pere. La méfiance a gâté le cœur de quelques-uns de vous ; mais plusieurs ont demeuré fermes & ne se sont point ébranlez ; je vois vôtre pensée, c'est en vain que vous songiez à me la déguiser.

Je parle donc à ceux qui ont le cœur chancelant & qui ont crû que le Gouverneur vouloit conclure la Paix pour lui seul, sans que tous ses Enfans y fussent generalement compris ; qu'ils fassent reflexion à tout ce qui s'est fait, & rejettent les mauvais desseins que des esprits mal faits leur ont fait prendre : voyez avec quelle furie il frape & se bat aujourd'hui, il a jetté son corps & ne veut plus écouter les Iroquois, les mesures sont prises pour les détruire entierement.

Regardez avec joye ce Katharakoui ; (Fort Frontenac) c'est la grande chaudiere où toute la terre ira prendre ce qui sera necessaire pour soûtenir la guerre jusques à la fin. Ne vous impatientez pas, cette chaudiere n'est pas encore cuite, elle le sera bien-tôt, pour lors *Onontio* invitera tous ses enfans au Festin, & ils y trouveront dequoi se rassasier. Les pleurs & les

ſoûmiſſions de l'Iroquois ne ſeront plus reçûs ; ils ont comblé la meſure, la patience du Pere commun eſt à bout, leur perte eſt inévitable. Le fidele Ouaſxé prit la parole. Mes freres, j'entens ce que mon Pere me dit ; il ſe bat, il n'abandonne point les Iroquois, je le veux imiter, ceux qui ne voudront pas me ſuivre n'ont qu'à demeurer paiſibles ſur leur natte, il eſt inutile que vous ſongiez à rompre mon deſſein, je veux l'executer au peril de ma vie ; j'ai de la jeuneſſe qui ne me quittera point. Je ne preſſe perſonne de me ſuivre, chacun faſſe comme il l'entendra, & qu'on me laiſſe faire.

La Groſſe Tête, le plus conſiderable de toutes les Nations, parla auſſi. Mon Pere, je vois qu'il y a long-temps que tu prens du chagrin de notre mauvaiſe conduite, j'en ai ſouffert comme toi ſans t'en rien dire ; mais il eſt temps de te delaſſer : je te dis hautement & je ne m'en cache plus, que ſi j'ai trempé en quelque maniere dans la Paix qui vous a été propoſée ç'à été ſans deſſein, pendant que les Iroquois étoient ici. Tu as pû voir que mon fils Mikinak en pleuroit : il ne s'eſt point peigné du dépit ; tu lui vas voir le viſage matachè, & les cheveux rafraichis. Son cœur eſt guai ; il entend la guerre, ainſi que

que tu le ſouhaite, c'eſt ma penſée, c'eſt la ſienne. Qui eſt celui de cette terre qui me regardera, & qui pourra trouver mauvais ce que je ferai.

Perſonne n'oſa les contredire dans cette Aſſemblée; mais l'on joüa toutes ſortes de reſſorts pour les détourner de leur entrepriſe. L'on eût beau offrir quantité de preſens à Ouaſké, rien ne pût le fléchir; ſa Nation même faiſoit ce qu'elle pouvoit pour l'en éloigner, & malgré qu'on lui eût coupé ſes canots la nuit, il partit & alla joindre Mikimak au détroit.

L'on pouvoit dire, Monſieur, que ce Chef étoit veritablement de nos amis; ſon voyage eût tout le ſuccés poſſible. En éfet, les Iroquois qui chaſſoient fort paiſiblement pendant l'Hiver, furent dans une grande intelligence avec les Hurons & les Outaouaks, le Commerce fut libre entr'eux dans les bois, ils étoient devenus les Commiſſionaires des Anglois qui profitérent aſſez mal du retour de leur effet: ceux-ci ſe ſervirent de cette grande union aprés laquelle elles avoient fait tant de démarches. Oueouiramek, Chef des Pouteouatemis partit ci-aprés pour venir en guerre. Ils ſe rencontrerent tous deux & joignirent leurs armes. Les Hurons donnerent auſſi-tôt avis aux Iroquois du dé-

part d'Ouaſxé ; ils plierent bagage, mais Ouaſxé fit une telle diligence jour & nuit qu'il les attrapa.

L'attaque fut ſi rigoureuſe qu'aprés un combat fort opiniâtré de part & d'autre, la plûpart des Iroquois ſe jetterent à l'eau, dont il ſe noya quarante guerriers, Ouaſxé enleva trente chevelures, fit trente priſonniers, profita d'un butin d'environ cinq cens robes de Caſtor ; ce qui pouvoit monter à quinze mille francs, ſans compter pluſieurs marchandiſes qu'ils trouverent, & l'on fit main baſſe ſur quelques Hurons qui avoient ſuivi les Iroquois.

Ce coup fut d'autant plus conſiderable qu'il rompit entierement les commencemens de Paix entre les Iroquois & ces Nations alliées. Ouaſxé fit preſent à ſon retour de ces Chevelures, & ſans affecter de chercher les aplaudiſſemens que l'on peut donner dans ſes momens à un guerrier, il ſe contenta de dire ces paroles. Je ne te dirai point (en parlant au Commandant de Michilimaxinak) ce que j'ai fait, les François qui ont hiverné au Saguinan t'en ont informé ; je croi que tu ſçais qu'on m'a lié les bras, les jambes & le milieu du corps, qu'on a pendu des chaudieres & des fuſils pour m'arrêter, j'ai paſſé par deſſus tout, je t'ai écouté, mon Pere, j'ai fait ta vo-

ſonté, j'ai accompli ta parole; tiens-moi je te prie celle que tu m'as donnée, fais boire de l'eau-de-vie aux guerriers, je m'y ſuis engagé, je n'en veux pas goûter, je leur en ai promis; ils ont fait ce que tu ſouhaitois, ils ne t'ont point menti, ils ont tué les Guerriers, ne leurs ments pas, fais les boire. Je croi, Monſieur, que la récompenſe alloit un peu trop loin; les Jeſuites n'en furent du moins pas contens.

La Mothe ayant apris que l'on faiſoit à Montreal de grands préparatifs pour faire une expedition ſur les Iroquois, voulut engager les Outaouaks d'être de la partie; il leur dit que le temps de cette grande chaudiere qu'ils avoient ſi ſouvent demandée étoit venu, il les invita par des Colliers de s'y joindre, quoique le Comte de Frontenac ne lui marqua point un grand empreſſement de les avoir. Ouaſké répondit le premier qu'il acceptoit volontiers ce boüillon que ſon Pere vouloit lui faire boire; mais qu'il ne pouvoit l'aller voir au Fort Frontenac, parce qu'il ſe trouvoit obligé de refaire ſon Fort pour mettre ſes femmes & ſes enfans à couvert. Les autres Chefs répondirent de même.

Quoique Ouaſké & pluſieurs autres ne purent donner leur parole pour faire la campagne d'Onnontagué, ils ne laiſſerent

pas de faire leurs brigues pour y envoyer 400. hommes ; mais il arriva un contre-temps qui renverſa ce projet. Kitchinapé Chef des Outaouaks du Sable, fit un parti de vingt hommes pour aller contre les Iroquois ; le Fils du Rat, fameux Chef Outaouaks s'y joignit. Aprés quelques jours de marche les Outaouaks rencontrerent un canot Huron dans lequel il y avoit un homme, deux jeunes gens, ſept femmes ou enfans. Kitchinape revint à Michilimakinak faiſant trophée des Chevelures qu'il aportoit ; comme ſi elles euſſent été des Iroquois. Les Hurons eurent ſoupçon de ce coup, & envoyerent deux canots pour s'en éclaircir. L'on tint un Conſeil dans lequel l'on réſolut d'envoyer ſix canots de la même Nation, & l'on publia qu'ils alloient chercher les ennemis, que l'on diſoit être proche. La Motte y fit joindre quatre-vingt-dix Outaouaks, & vingt François : l'on découvrit le lieu où les morts avoient été enterrez & coupez par morceaux. Le reſſentiment des Hurons étoit juſte, il y auroit eû, Monſieur, de cruelles ſuites ſi les Outaouaks ne les euſſent apaiſez par quantité de preſens qu'ils leur firent. Ce contre-temps détourna donc ſes Peuples de ſe trouver au Fort Frontenac, joint aux viſions de quelques-

uns d'entr'eux qui publierent dans leurs Villages, que le mauvais temps qu'il faisoit étoit une marque que *Jesus* ne vouloit point qu'on allât en guerre. Il paroissoit fort extraordinaire que les Sauvages qui invoquent si rarement ce Saint Nom, & ne l'ont en veneration que par caprice, s'en servissent seulement pour autoriser leur peu d'affection.

Je ne m'arêterai point à vous dire aussi, Monsieur, qu'une Fille de l'Isle d'Orleans travestie en garçon, s'étoit venuë presenter au Comte de Frontenac deux jours auparavant son départ de Quebec, ayant, disoit-elle, des nouvelles fort importantes à lui communiquer sur les Anglois de Baston, d'où elle venoit. Elle disoit avoir vû arriver de cette Ville huit vaisseaux de guerre, dont quatre sans moüiller croisoient à l'emboucheure du fleuve, dans l'attente de quarante à cinquante autres qui devoient arriver incessamment à Quebec; que d'Iberville avoit été pris à la Baye d'Hudson, & qu'elle avoit aidé à le brûler à Baston. Elle soûtenoit avec assez de fermeté ce qu'elle avançoit; elle disoit tant de choses qui avoient si peu de vraisemblance qu'on l'examina de plus prés. L'on s'aperçût qu'elle étoit Fille, & elle fut fustigée trois jours aprés par la Ville. L'a-

mour qu'elle avoit pour ſon Amant qui étoit commandé pour marcher lui fit peut-être faire cette démarche indiſcrete.

Les affaires des Outaouaks m'ont fait faire une digreſſion ſur la Campagne des Onnontaguez. Tout étant prêt, le Comte de Frontenac ſe rendit à la Chine le quatorziéme Juillet, d'où l'armée partit le lendemain en ordre de bataille.

La guerre ſe fait ici d'une maniere ſi particuliere, qu'il eſt aſſez difficile de donner une idée juſte des fatigues extraordinaires que l'on y ſouffre. Il faut ſe perſuader, Monſieur, qu'il n'y a point de Cavalerie n'y de Charoy pour porter les bagages & les munitions de guerre & de bouche, où il faut aller ſur les eaux braver des Caſcades & des chutes d'eau de ſept à huit pieds de haut, dans leſquelles cinquante hommes ont bien de la peine à faire paſſer un bâteau, & dans les endroits les moins difficiles on ſe trouve obligé de ſe mettre à l'eau juſques à mi-corps, étant impoſſible de remonter les courans avec les perches & les avirons, quoique les canots ſoient extrêmement legers, qui ne ſont que d'écorce de bouleau, où l'on trouve quantité de partages. Je m'explique; un partage eſt une ſeparation ſur terre du bord d'une riviere à deux ou trois

lieuës, plus ou moins, pour pouvoir s'exempter de marcher toûjours dans des bouës impratiquables.

Il faut dans ces momens que chaque perſonne porte ſur ſoi ſon petit bagage, ſes canots ſur ſes épaules, & traîner les bâteaux. Toutes ces difficultez n'empêcherent point le Comte de Frontenac de conduire lui-même ſon armée à l'âge de ſoixante & quatorze ans.

Cinq cens Sauvages furent partagez d'abord, de ſorte que la plus grande partie ſe trouverent toûjours à l'Avant-garde, compoſée de deux bataillons & de troupes de deux cens hommes chacune. Ils étoient ſuivis de pluſieurs bâteaux détachez, qui étoient conduits par des Habitans, à qui l'on avoit donné la garde des vivres & du bagage, du Capitaine de Frontenac, des Chevaliers de Callieres, de Vaudreuil, & de Ramezay. Le Chevalier de Callieres commandoit l'Avant-garde, dans laquelle il y avoit deux grand bâteaux qui portoient deux pieces de canon de fonte, les mortiers, grenades & uſtenciles d'artillerie. Le Comte de Frontenac marchoit aprés l'Avant-garde, ſuivi de le Vaſſeur Ingenieur, de pluſieurs Volontaires, & des canots de ſa maiſon. Quatre bataillons d'habitans plus forts que ceux des ſoldats, compo-

ſoient le corps de bataille. De Ramezai Gouverneur des trois Rivieres commandoit tous les habitans. L'Arriere garde, commandée par le Chevalier de Vaudreuil ne conſiſtoit qu'en deux bataillons de troupes, & le reſte de Sauvages qui fermoient la file.

De la Durantaye qui fit cette belle action dans le lac Champlain ; de May, le Chevalier de Graïs & Dumeſnil, anciens Capitaines, commandoient les quatre bataillons des Troupes, Subercaſſe faiſoit les fonctions de Major general. Il y avoit un Ayde-Major dans chaque bataillon des troupes & de la Milice. Saint Martin Capitaine réformé commandoit le bataillon de Quebec, Grandville Lieutenant, celui de Beaupré, Grandpré Major des trois Rivieres étoit à la tête des habitans de ce gouvernement, & des Chambaux Procureur du Roi commandoit le Bataillon de Montreal. Maricour étoit à la tête des Iroquois du Saut & des Abenaguis, qui faiſoient Corps enſemble. Le Gardeur & Beauvais, deux freres Canadiens, commandoient ceux de la montagne ; les Hurons de Lorette, & Beraucour les Algonkins, Sokokis, Nepiciriniens, & le peu qu'il y avoit d'Outaouaxs. L'ordre de bataille ne fut point interrompu pendant

la marche, & les troupes qui avoient fait un jour l'Avant-garde, paſſoient le lendemain à l'Arriere-garde. Il fallut faire cependant 30. lieuës de rapides dans cet état.

Une partie de l'Armée campa le jour du départ au deſſus de la chûte le Buiſſon, le reſte paſſa le lendemain à la file ; l'on fut obligé d'y ſejourner un jour : on gagna au deſſus du rapide des Cedres, & le lendemain l'Armée ſe ſepara en deux pour monter celui du côteau du lac, partie au Nord & l'autre au Sud. La même choſe fut pratiquée le jour ſuivant, & l'on ſe rejoignit à l'entrée du lac ſaint François, qui a plus de ſept lieuës de long, que l'on paſſa en bataille à la voile.

Il y avoit toûjours des Sauvages à la découverte, ſoit pour connoître les piſtes dans les bois, ſoit pour prendre garde aux ambuſcades. Les Découvreurs aperçûrent quelques piſtes qui montoient & décendoient. L'on fit auſſi-tôt un détachement de Sauvages & de François, pour marcher quelques lieuës devant le gros de l'Armée. L'on paſſa pluſieurs rapides avec aſſez de peine & l'on fut obligé de radouber pluſieurs bâteaux, trois lieuës au deſſus de la Galete. Il y avoit toûjours pluſieurs détachemens dans le temps des partages pour couvrir ceux qui traînoient les

bâteaux. Enfin, Monsieur, l'on arriva au bout de douze jours au Fort de Frontenac, qui est à soixante lieuës de Montreal.

L'on s'occupa en attendant l'arrivée des Outaouaks que l'on croyoit venir, à couper du bois pour l'hivernement, faire des ouvrages de Charpente, de Maçonnerie, à relever une Barque que l'on avoit coulé à fond exprés ; mais quand on vit que les Outaouaks ne venoient point, l'on se rendit à l'entrée de la riviere des Onnontaguez. Comme elle est extrêmement étroite, l'on détacha cinquante Découvreurs de chaque côté, & l'armée ne marchoit que selon le raport de tous les mouvemens qu'ils faisoient. Les uns avoient apperçû les pistes de trente à quarante hommes, & les autres un canot qui ne venoit que d'être abandonné, l'on ne pût faire dans les rapides de cette riviere que cinq lieuës en deux jours. Il fallut faire le partage de tous les bâteaux, canots, & des hardes, étant impossible de passer le Saut. Cinquante Sauvages enleverent sur leurs épaules le canot du Comte de Frontenac, & le porterent dedans, chantant & faisant des cris de joie, semblable à ces Empereurs Romains que l'on portoit sur un bouclier pour les faire voir à toute l'armée, les bataillons qui n'avoient pû faire le partage,

le passerent le lendemain. L'on ne pouvoit pour lors prendre trop de précaution dans la marche pour éviter de tomber dans des ambuscades tout-à fait dangereuses. L'on détacha la moitié de l'armée au dessus de la riviere qui va à Onneyout, qui fit plus de cinq lieuës dans les vases, jusques au dessus du genoüil. Il fallut passer le Rigolet, qui n'a pas plus d'une demie portée de pistolet de large jusqu'a l'entrée du lac de Garenta, l'on connût que nous étions découverts, parce que l'on trouva une écorce d'arbre sur laquelle étoit décrite notre armée, & deux paquets de joncs coupez, qui marquoient que quatorze cens trente-quatre guerriers nous attendoient. C'est un usage, Monsieur, parmi les Sauvages de donner de ces sortes d'Indices, ce qui est proprement un défi.

L'on passa le lac en ordre de bataille. Le Chevalier de Callieres qui commandoit ce jour-là la gauche, qui regardoit le côté de l'Ennemi, fit un grand circuit pour feindre de faire la décente de ce côté-là, dans le même temps que le Chevalier de Vaudreuil avec la droite la feroit pour éloigner tout au tour ce qui pourroit se rencontrer d'ennemis. Cette décente se fit l'épée à la main avec beaucoup de fierté; de maniere que son détachement faisant

un circuit d'une demie lieuë, vint tomber à l'endroit où le Chevalier de Callieres, & tout le monde, décendit. Le Vaſſeur traça un Fort qui fut preſque achevé en un jour, quoique l'on fut obligé d'aller chercher du bois à prés d'une demie lieuë. Nos Découvreurs qui étoient dans de continuels mouvemens, raporterent que l'on voyoit des chemins qui alloient d'Onnontagué aux Goyogouens & aux Onneyouts, ce qui leur fit conjecturer que les femmes & les enfans s'y étoient retirez, & que les guerriers de ces deux Nations étoient venus pour ſecourir leurs freres.

Un Tſonnontouan qui avoit été pris par ce Parti que commandoit Louvigni au commencement de l'Hiver, avoit fait paroître tant d'attachement à nos interêts, qu'on l'envoya à la découverte avec le Chat Outaouak. Ceux-ci ſe ſaiſirent proche d'Onnontagué d'un homme qui ſe baignoit avec ſa femme. L'Outaouak voulut les lier; mais le Tſonnontouan s'y oppoſa & les relâcha ſous prétexte qu'il en ameneroit d'autres. L'Outaouak commença à ſe méfier de ſon camarade, qui effectivement lui dit un moment aprés qu'il avoit envie de manger du bled d'Inde nouveau, & s'étant un peu écarté pour cet effet il fit tout à coup les cris d'allarmes, pour

pour faire détacher quelques Onnontaguez qui lui puſſent couper chemin ; mais celui-ci ne perdit point de temps pour ſe ſauver. Ce deſerteur dit qu'il y avoit autant de François que de feuilles aux arbres, qu'ils avoient des Machines qui jettoient du feu en l'air, & des pommes de fer qui ſe crevoient. Un autre Tſonnontouan deſerta auſſi la même nuit, qui confirma tout ce que l'autre avoit dit. L'on avança toûjours le canon & l'Artillerie au travers de deux marais peu praticables, juſques aux Fontaines ſalées. L'on partit le lendemain à la pointe du jour en ordre de bataille.

L'armée étoit diviſée en deux lignes, le Chevalier de Callieres commandoit la premiere qui ſe tenoit ſur la gauche du côté de l'ennemi, le centre étoit occupé par deux Bataillons d'habitans, & les deux des troupes étoient ſur les aîles, l'artillerie au milieu, laiſſant paſſer devant elle les deux Bataillons du centre. La pluſpart des Sauvages de la premiere ligne avoient été ſur l'aîle droite, comme ils l'avoient ſouhaité, il ſe détachoit de temps en temps des enfans perdus pour découvrir & eſſuyer le premier feu.

La ſeconde ligne étoit commandée par le Chevalier de Vaudreuil, qui ſe poſta ſur la droite, compoſée de pareil nombre

de Bataillons. Le Comte de Frontenac étoit porté dans un fauteuil entre ces deux lignes, le canon devant lui, & en état de ſe mettre à la tête quand bon lui ſembloit par l'intervalle des deux Bataillons de milice de la premiere ligne. L'ordre de bataille ſe rompoit quelquefois à cauſe de pluſieurs ruiſſeaux que l'on trouvoit, & des quarts de converſion, & autres évolutions aſſez difficile à executer dans les bois. L'on n'atendoit que le moment d'arriver devant Onnontagué. Tout étoit diſpoſé pour former les lignes & les retranchemens, lors que l'on aperçût que tout étoit en feu.

Les Onnontaguez étoient ſi fort réſolus de ſe défendre juſqu'à la mort, qu'ils avoient envoyé toutes les femmes dans la profondeur des bois ; mais aprés pluſieurs reflexions ſur ce que ces deux deſerteurs leur avoient raporté de notre Armée qui leur avoit paruë ſi nombreuſe, ils aimerent mieux abandonner tout aux François que de haſarder une défenſe incertaine. Il eſt conſtant, Monſieur, qu'ils prirent le parti le plus ſeur, car il n'y auroit point eu de capitulation ny de quartier pour eux, tout ſe trouva donc réduit en cendres. L'on fit un dégât general pendant deux jours dans toutes leurs campagnes de blé d'Inde, ſoit par le fer, ſoit par le feu, L'on fit un aſſez bon pillage.

Nos Sauvages étoient cependant au deſeſpoir de voir tous leurs pas perdus, car ils ne reſpiroient que le carnage. Un malheureux Onnontagué, âgé d'environ cent ans, qui n'avoit jamais voulu s'enfuir, fut la victime de ſes camarades, le Comte de Frontenac ne pût jamais lui conſerver la vie. Nos Sauvages lui firent ſouffrir tous les maux imaginables, il endura tous ces tourmens avec une égalité, une preſence d'eſprit & un courage digne d'un Iroquois. Bien loin de ſe plaindre, il exhortoit ceux qui le faiſoient mourir à ſe ſouvenir de ſa mort : il en laiſſoit, dit il, la vengeance à ceux de ſa Nation. Un Sauvage ennuyé de ſes harangues lui donna quelque coups de coûteau. Je te remercie, dit-il ; mais tu aurois bien dû me faire achever de mourir par le feu. Aprenez, chiens de François à ſouffrir, & vous Sauvages leurs Alliez qui êtes les chiens des chiens, ſouvenez-vous de ce que vous devez faire quand vous ſerez en pareil état que moi. Cette conſtance & cette valeur ne tient point de la ferocité ; il y a des Heros parmi ces Barbares comme chez les Nations les plus policées, & ce que l'on traiteroit parmi nous de brutalité, paſſe pour vertu dans un Iroquois.

Les Onnontaguez s'étoient retirez ;

Monsieur, à vingt lieuës dans les bois ; avec trés-peu de bled d'Inde, l'on présuma qu'une grande partie y periroit de faim : ils avoient de toutes parts des Découvreurs pour sçavoir si nous n'irions pas à eux ; mais à mesure que le Comte de Frontenac se seroit avancé, ceux-ci se seroient retirez ; & chercher un Iroquois dans un bois, c'est comme si l'on vouloit chercher un Lapin dans une garenne.

Les Onneyouts ayant apris la desolation de leurs voisins dépêcherent au Comte de Frontenac un François prisonnier & un Sauvage, avec un Collier, par lequel ils lui demandoient la Paix. Notre General la leur promit, pourvû qu'ils vinssent s'établir dans son Gouvernement, & qu'ils lui envoyassent cinq des plus considerables pour ôtages, jusques à ce que leurs femmes s'y rendissent elles-mêmes ; sinon qu'il leur feroit bien accepter de force ces conditions.

Le Chevalier de Vaudreuil partit en même temps pour aller avec un détachement de six à sept cens hommes des plus alertes. Il arriva à la pointe du jour à la vûë d'Onneyout, & commençoit à entrer dans les campagnes de blé d'Inde, lorsque les Députez de cette Nation vinrent le suplier de ne point passer outre, l'assurant

qu'ils executeroient de bonne Foi les ordres qu'*Onontio* (le Comte de Frontenac) avoit preſcrit à leur premier Député. Ils apprehendoient que nos Sauvages ne brûlaſſent leur bled, la perte leur eût été trés-ſenſible & trés-préjudiciable.

Quand le Chevalier de Vaudreuil vit qu'ils avoient abandonné leurs Villages hors trente-cinq à quarante Chefs, & qu'un jeune Eſclave François qui venoit d'arriver des Aniez, lui donnoit avis que ceux-ci & les Anglois ſe préparoient au nombre de trois cens pour fondre ſur lui, il fit brûler tous leurs grains. Cette nouvelle cauſa une ſi grande joye dans le camp que les Abenaguis dirent qu'ils n'avoient beſoin que de haches pour ſe défaire des Anglois, & qu'il étoit inutile de conſommer de la poudre contre de pareils gens.

Le Chevalier de Vaudreuil ſe mit en ordre de bataille dans le bois pour les y recevoir, plutôt que de ſe renfermer dans le Fort; mais la conſternation devint univerſelle quand l'on ſçût par un Anié qui rodoit à l'entour du Fort, que les Anglois ſe tenoient chez eux: on y mit le feu, & aux bleds en partant, & l'on amena trente-cinq Onneyouts à Onnontagué. Nos Sauvages brûlerent avant le départ general de l'armée l'Eſpion qui avoit été pris l'Hiver,

par un de nos Partis. Je ne vous parlerai point, Monſieur, du retour de l'Armée par un détail ennuyeux de pluſieurs incidens qui arriverent dans tous les rapides, dont je vous ai déja donné une idée, & ſans vous expliquer de quelle maniere les Iroquois donnerent à la derobée ſur quelques-uns de nos canots qui s'étoient trouvez un peu trop à l'écart.

Le Comte de Frontenac arriva le vingt Août à Montreal : cette campagne auroit été plus avantageuſe aux armes du Roi, & plus glorieuſe à ce General, ſi les Ennemis euſſent ſuivi leur premier deſſein : il en auroit coûté la vie ſans doute à pluſieurs des notres. Les Iroquois ſe ſeroient défendus en deſeſperez, mais leur retraite precipitée diminua beaucoup de ce dont on s'étoit flaté. C'eſt toûjours une action fort glorieuſe à un General de cet âge de porter le fer & le feu dans le centre des plus fiers, plus cruels & des plus redoutables Peuples de toute l'Amerique, & de les mettre dans un état à perir de faim dans les bois. Je ſuis avec paſſion,

MONSIEUR,

Vôtre trés-humble, &c.

VIII. LETTRE.

La disette empêche le Comte de Frontenac d'envoyer des Partis considerables contre les Iroquois.

Grande desunion chez les Outaouaks.

Quebec est menacé.

Les cinq Nations Iroquoises déliberent s'ils feront une députation generale au Comte de Frontenac.

Les Anglois envoyent un grand Collier aux Iroquois, pour les détourner de la Paix.

Arrivée d'Otaxesté, Ambassadeur des Onneyouts.

Audience publique donnée aux Outaouaks.

MADAME,

A la fleur de votre âge de dix-sept ans, pleine de politesse & de délicatesse d'esprit, l'ornement des graces, aimée & cherie de Madame de Maintenon, la plus illustre Dame du monde, protegée du plus grand Roi de la terre, attendriez-vous de la foible plume d'un Ameriquain, un portrait fidéle d'aprés toutes ces vertus & de

tant d'autres perfections, dont la nature vous a favorisé. C'est ce que mon penchant m'inspireroit; mais par un malheur dont je suis bien sûr que vous ne me rendrez pas comptable, la foiblesse de mon génie se trouve ici au dessous de mon penchant. Je n'en ai d'autre, Madame, que celui de vous donner un petit amusement d'une Lettre que j'ai l'honneur de vous écrire sur le fait des Iroquois.

Quelque bravoure & quelque prudence, Madame, que puisse avoir un General, il ne sauroit executer ses desseins dés qu'il manque de secours necessaires pour faire subsister son armée. Les grands mouvemens militaires ne se peuvent faire que par quantité de ressorts, qui doivent agir de concert. L'abondance sur tout en est un des plus grands mobiles; & si-tôt que la disette commence à se faire sentir, il voit bien-tôt ses desseins échoüez.

Le Comte de Frontenac qui avoit soûtenu de toutes parts l'effort de ses ennemis, & même qui avoit porté le fer & le feu chez eux, se trouva assez embaraſſé cette année aprés la partance des vaisseaux; il y eût une disette generale de grains par tout le Canada, le prix en devint excessif, bien loin d'envoyer des Partis considerables contre les Iroquois & les Anglois

pendant l'Hiver, qui eſt la ſaiſon la plus propre en ce païs pour faire la guerre, l'on fut contraint de chercher des moyens pour faire ſubſiſter les troupes dans le païs. Le Comte de Frontenac s'efforçoit cependant malgré tous ces inconveniens de faire marcher un grand Parti ſur les glaces; mais l'arrivée de trente à quarante Onneyouts à Montreal en détourna le projet. Thathakouicheré Iroquois du Saut, avoit pratiqué cette retraite; on les reçût parfaitement bien: ils témoignerent par pluſieurs Colliers qu'ils preſenterent au Comte de Frontenac qu'ils venoient executer la parole qu'ils lui avoient donnée de venir s'établir ſur ſes terres, qu'ils s'étoient débaraſſez de toutes les ſollicitations des Aniez & des Onnontaguez qui retenoient le reſte de leur Nation à droit & à gauche, & qu'ils eſperoient pouvoir trouver l'occaſion de ſe rendre à Montreal. Ils avoient toûjours conſervé pour le Pere Milet une eſtime ſi particuliere, qu'ils le demanderent pour leur Miſſionnaire, ſouhaitant pour cet effet qu'on leur donna un lieu à part pour y former un village, afin de conſerver le nom d'Onneyout.

Les Aniez impatiens d'aprendre la reception que les François avoient faite à ces gens-ci, prirent le prétexte de renvo-

yer par deux de leurs gens Mademoiſelle Salvaye & ſa Fille, qu'ils avoient priſes à Sorel l'année derniere, le Gouverneur de Manathe lui donnant un Paſſeport pour une plus grande ſureté.

Le Comte de Frontenac étoit bien-aiſe d'avoir ces nouvelles affranchies, & il auroit bien voulu faire repentir en même-temps ces deux guides de l'inſolence avec laquelle ils lui parlerent par deux Colliers qu'ils lui preſenterent, qui étoient au nom de toute la Nation. Ils lui demanderent, Monſieur, par le premier qu'elle étoit ſa penſée, & ſi le chemin qui conduiſoit autrefois d'Anié à Monreal étoit entierement bouché.

Par le ſecond qu'il donnoit de ſon chef, il reclamoit ſon fils qui avoit été pris par les Sauvages du Saut. Le Comte de Frontenac leur dit, qu'aucun des Iroquois ne fuſſent ſi temeraires de ſe hazarder dans la fuite à paroître devant lui qu'avec une entiere ſoûmiſſion, qu'ils ne devoient pas ignorer qu'il avoit menacé de mettre à la chaudiere de pareils porteurs de Colliers, & qu'il ne leur pardonnoit que parce qu'ils avoient r'amenez ces deux Françoiſes.

Il eſt difficile d'aller en Parti au-travers des bois, ſans prendre quelquefois l'ami pour l'ennemi. En effet, deux de nos dé-

tachemens qui s'étoient mis en marche dans le mois d'Octobre se rencontrerent ; l'un étoit composé de Sauvages de la montagne, qui venoient de faire coup sur les Anglois, & l'autre étoit de neuf Soldats François qui s'étoient separez de leurs camarades. Ils s'acharnerent si cruellement les uns contre les autres sans se connoître, que les Sauvages blesserent deux Soldats, & ceux ci tuerent Tiorhathariron, principal Chef de guerre de la montagne. C'étoit un des grands guerriers que nous ayons eûs, qui avoit toûjours fait paroître beaucoup d'attachement à nos interêts : sa perte fut trés-considerable. Le reste de ce parti François qui étoit de vingt & un, eut une fin aussi tragique. Ils se battirent contre plusieurs Sauvages Loups & Aniez, qu'ils défirent.

L'on revint à la charge aprés qu'ils furent partis. Du Bau, qui en étoit le Commandant fut blessé, sa playe l'empêchant de suivre son monde, il se rendit à Orange avec deux autres plûtôt que de perir de misere dans les bois. Les Anglois les reçûrent à la verité, mais ils détacherent en même-temps des Sauvages qui joignirent bien-tôt les autres. Ils n'eurent pas beaucoup de peine à s'en défaire, parce qu'ils les trouverent extrêmement affoiblis par

la faim & par toutes ſortes de fatigues, il n'en r'échapa que deux ou trois dont l'on n'en a même jamais entendu parler, qui moururent aparemment dans les bois.

Les affaires de Michilimakinak furent bien brouillées, la defunion devint grande parmi tous nos Alliez qui ſe firent la guerre ; quelques Outaouaks & Hurons qui avoient toûjours beaucoup d'affection pour le Comte de Frontenac, vinrent le trouver pour l'aſſurer de la continuation de leur fidelité. Ils ſe plaignirent beaucoup de toutes les intrigues ſecretes du Baron qui tramoit toûjours les menées ordinaires.

Le Comte de Frontenac les aſſura qu'il ne romproit jamais le lien qui les atachoit ſi étroitement, qu'il répareroit le tort que quelques-uns de ſes autres enfans pouvoient leur avoir fait. Il leur offrit des terres plus proches de lui, dans un lieu qui pût les mettre à l'abri de toutes inſultes, dans leſquelles il pourroit leur donner plus à portée ce qui leur ſeroit neceſſaire.

Je m'étendrois volontiers ici un peu plus au long ſur ce qui regarde ces nations. Un Conſeil ſolemnel que l'on tint exprés pour eux dans une conjoncture particuliere, m'oblige de ſuſpendre encore tout ce qui s'y eſt paſſé de plus remarquable, par ce que les paquets de la Cour que l'on reçût

reçût par Lacadie, me donnent de nouvelles matieres ; on laiſſa quelque temps les affaires des Alliez pour ſe préparer contre les deſſeins des Anglois.

Quebec qui avoit été juſques alors l'écueil de cette Nation, pouvoit auſſi leur être un lieu de triomphe, s'ils prenoient mieux leurs précautions. Le Comte de Frontenac fit aſſembler en cette Ville l'état Major & les Capitaines de la garniſon, il leur communiqua que la Cour lui faiſoit ſavoir que le Canada étoit bien menacé par tous les préparatifs d'un grand armement que l'on faiſoit ; que d'ailleurs ſi les Anglois ne pouvoient y réüſſir, il pourroit ſe faire quelque entrepriſe de notre côté où il plairoit à Sa Majeſté le preſcrire. L'on fit décendre à Quebec une partie des Compagnies du gouvernement de Montreal, pour être prêtes au premier commandement : il n'y avoit du moins rien à aprehender du côté de Baſton.

Toutes ſes menaces, de venir fondre dans la Capitale du Canada, étoient faites avec tant de fierté que l'on eut dit qu'il n'y devoit reſter pierre ſur pierre. Ces grands projets s'évanoüirent de ce côté-là, & quoi que l'on ſçût derechef de Lacadie par le nommé de Premont, qu'il y avoit à Baſton une grande diſette de vi-

vres & de munitions de guerre, & qu'il paroiſſoit entr'eux une mes-intelligence ; quoique l'on ſçût, dis je, ces particularitez, les Anglois ne laiſſoient pas de menacer toûjours le Canada, & de ſe fortifier en même temps chez eux le plus vîte & le mieux qu'ils pouvoient.

Ils réüſſirent ſi mal devant le Fort de Nachouat, qui eſt dans la riviere ſaint Jean en Lacadie, que l'on mépriſoit d'ailleurs tout ce qu'ils pouvoient entreprendre. Six à ſept cens Anglois & Sauvages Alliez l'attaquerent inutilement ; ils firent, Madame, au retour de Nachouat une expedition où leur mauvaiſe Foi parut ; ils pillerent & enleverent tous les meubles des habitans de Chignitou ou Beaubaſſin, nonobſtant la neutralité qui s'étoit faite entre eux ; ils brûlerent les maiſons de ceux qui avoient fui dans les bois, & tuërent tous les Beſtiaux qu'ils pûrent attraper. Que ne firent-ils point à Villieu Commandant de Pentagouet, qu'ils prirent dans le temps qu'il fut envoyé pour faire un échange de priſonniers. Cet Officier qui s'étoit embarqué dans une chaloupe avec des Anglois, ne pût arriver au jour fixé par le mauvais temps qui l'empêcha de tenir le large d'une riviere. Eſt-il permis de violer le droit des gens, parce que l'on paſſe

un temps limité dans une conjoncture en laquelle l'on fait ſes efforts pour ſon premier deſſein. On l'arrêta, on le mit même dans une priſon fort étroite où il pâtit beaucoup : il trouva le ſecret de mander ſon deſaſtre au Comte de Frontenac, ſur un petit morceau de papier écrit de ſon ſang, faute d'encre.

La Cour ayant mandé qu'il ſe faiſoit un grand armément contre le Canada, l'on prit toutes ſortes de précautions pour ſe prévaloir à Quebec contre les Anglois. L'Ingenieur, le Vaſſeur, en fit rétablir les Fortifications dans ſa perfection, les Soldats qui étoient en garniſon y travaillerent ; les Bourgeois furent exempts de donner des corvées, parce qu'ils fournirent du bled pour la ſubſiſtance de ſix Compagnies : les habitans des côtes de Baupré de l'iſle d'Orleans, terres du Sud & des autres quartiers, fournirent chacun un homme par maiſon pendant quinze jours.

L'Eté occupa inſenſiblement les troupes, l'on ſe trouva à la fin en état de reſiſter aux forces que l'on pouvoit envoyer de la vieille & nouvelle Angleterre. Les ordres furent donnez aux habitans du bas du fleuve de ſe tenir ſur leurs gardes, & l'on devoit auſſi faire paſſer les beſtiaux

des iſles, dans la profondeur des bois.

Le Comte de Frontenac qui ſavoit la conſequence de n'être point ſurpris tout-à-coup par l'arrivée d'une flotte ennemie, fit pluſieurs détachemens pour aprendre ce qui ſe paſſeroit chez les ennemis, il dépêcha huit Abenaguis pour Baſton ; ils amenerent un Anglois qui paroiſſoit ſi ſtupide, que l'on n'en pût tirer aucune lumiere. Cinquante Sauvages du Saut & de la Montagne, avec quelques Nepiciriniens, accompagnez de Beleſtre & de Batilli Officiers, partirent de Montreal pour aller du côté des Aniez, d'Orange, de Corlard, & d'Hiſope. Ils aporterent des chevelures des habitans d'Orange & de Corlard, ils amenerent deux priſonniers au Saut qui furent ſi maltraitez de coups de bâton que l'on ne pût ſe rendre à Montreal. Ces Sauvages étoient trop irritez pour ne ſe pas venger des duretez que l'on eût à Londres contre de leurs camarades qui avoient été pris en la baye d'Hudſon. L'autre priſonnier dit qu'il étoit venu des nouvelles que l'on parloit beaucoup de Paix en Europe, que l'on s'attendoit auſſi que nous irions attaquer Orange dans le temps qu'il paroîtroit une flotte de France du côté de Manathe. L'on fit donc tous les préparatifs neceſſaires pour les premiers mouve-

mens qui se feroient de l'ordre de la Cour; L'on acheta pour cet effet tous les canots d'écorce qui se trouverent dans le gouvernement de Montreal & des trois Rivieres.

Joseph, Chef des Sokokis qui sont parmi nous, enleva un Anglois auquel il fut contraint de casser la tête, pour tous les cris qu'il fit, qui auroient pû donner l'allarme, il fit rencontre d'une bande de Sauvages Loups. Aprés deux jours de conference qu'ils eurent ensemble, ceux-ci le chargerent de dire au Comte de Frontenac que s'ils n'aprehendoient pas avec sujet son indignation & le châtiment que meritoit un coup qu'ils avoient fait à saint François sur nous, ils viendroient se remettre dans leur premiere habitation.

Il le renvoya les assurer de sa part, que pourvû qu'ils vouluſſent être sages, & amener leurs femmes & leurs enfans, il les recevroit encore. Ces gens-ci étoient bien établis aux trois Rivieres; c'étoient de si grands ivrognes qu'aprés s'être beaucoup endettez avec leurs Marchands qu'ils ne pouvoient plus payer, ils se refugierent sur les terres des Anglois.

L'on amena une Iroquoise qui avoit été prise proche de Corlard, & il revint en même temps un guerriet du Saut qui s'étoit separé de son parti pour savoir ce

qui ſe paſſoit chez les Aniez ; il leur fit acroire qu'il avoit quitté nos interêts pour venir demeurer chez eux : il ne voulut jamais aller à Orange quelques inſtances que les Flamands lui fiſſent. Aprés qu'il eut apris aſſez de particularitez, il trouva le moyen de revenir à Montreal. Theganiſſorens, conſiderable d'Onnontagué, l'aſſura que les Iroquois étoient ſur le point de faire une députation generale de la part des cinq Nations pour conclure la Paix avec nous ; que, ſur ce qu'un miniſtre Anglois qui étoit chez les Aniez leur avoit reproché qu'ils la négocioient ſans la participation du gouverneur d'Orange, ces Sauvages avoient répondu qu'ils imitoient en cela les Anglois qui avoient fait la même choſe.

Les Chefs des Aniez qui étoient las de la guerre ne ſçavoient, Madame, comment faire ſavoir au Comte de Frontenac l'envie qu'ils avoient de ſe détacher des Anglois. Ils prierent en même temps ce guerrier de ſe charger de leur part d'un Collier qu'ils envoyoient à leurs freres les Iroquois du Saut. Ce Collier leur témoignoit qu'ils avoient réſolu de venir demeurer avec eux, qu'ils fiſſent donc en ſorte de le faire agréer au Comte de Frontenac, mais que cela ſe fit en ſecret, de

crainte que les Anglois ne vinſſent à la traverſe les en empêcher. L'Iroquoiſe raporta auſſi que trente Hurons de Michilimakinak étoient venus à Orange, auſquels le Gouverneur avoit donné des terres pour faire un Village.

Aubert de Millevaches Canadien, revenant de Bayone à Quebec, prit un petit bâtiment Anglois qui fut vendu huit mille livres, que De Mui Capitaine arriva de Plaiſance avec une partie du détachement d'habitans & de ſoldats qui avoient été envoyez l'année paſſée pour l'expedition de Saint Jean en l'iſle de Terre-neuve.

Les Onneyouts qui avoient une forte paſſion de faire la Paix avec nous, députerent Otaxeſté un de leurs Chefs, pour aſſurer le Comte de Frontenac qu'ils ſe préparoient tout de bon à venir s'établir parmi les François, & qu'ils envoyoient d'avance un jeune eſclave François. Ce Chef étant de retour chez ſa nation, les Onnontaguez furent en peine d'aprendre la reception qui lui avoit été faite. Otaxeſté leur en rendit compte lui-même, ils réſolurent ſur cet aveu d'envoyer deux Conſiderables, pour aporter des Colliers au nom de toutes les nations. Il arriva un contre-temps qui donna un rude échec à ce premier projet. L'Iroquois eſt ſi porté

à la vengeance, que rien au monde ne peut étouffer ſon reſſentiment, qu'il n'ait auparavant lavé ſes mains dans le ſang de quelqu'un. L'envoi de ces Colliers fut detourné par la broüillerie de quelques jeunes gens qui vouloient vanger la mort d'un Conſiderable de leur Nation, tué par un de nos partis, & de ſix autres par les Algonkins.

Les Anciens jugerent à propos de renvoyer en attendant Otaxeſté avec trois Colliers. Le premier marquoit la cauſe du retardement des Ambaſſadeurs. Ils diſoient par le ſecond, qu'ils gemiſſoient depuis ces deux coups qui avoient été faits ſur eux; mais qu'ils ne perdoient pourtant pas courage, & que le ſac des Colliers & des proviſions de leurs députez étoient encore ſur leur natte pour venir.

Ils demandoient par le troiſiéme, s'ils ſeroient bien reçûs, & qu'on leur fit réponſe par trois Onneyouts du Saut, qui accompagnoient Otaxeſté, qu'ils ont ſuſpendu le départ des autres, juſqu'à ce qu'ils ſachent la volonté d'*Onontio*, afin que les Ambaſſadeurs des quatre autres Nations puiſſent décendre avec eux.

Ils prierent auſſi les Jeſuites, par un quatriéme Collier, de prier Dieu pour le ſuccez de la Paix, & de ménager pour cet

effet les bonnes graces du Comte de Frontenac.

Tout cela étoit parfaitement bon ; l'on étoit d'ailleurs si accoûtumé de recevoir tous ces Colliers, qui marquoient tant d'empreſſement pour une ferme & ſolide Paix, que l'on crût bien que ce n'étoit encore que des amuſemens. Les Anglois venoient toûjours à la traverſe pour la troubler. Ils envoyerent aux Iroquois un grand Collier pour les aſſurer qu'ils faiſoient plus que jamais des préparatifs, pour nous faire la guerre. Un Sauvage qui étoit venu avec Otaxeſté ne croyoit pas que l'on pût écouter fort favorablement ce Collier. Enfin le Comte de Frontenac leur renvoya trois Onneyouts comme ils l'avoient ſouhaité, avec un ſeul Collier, qui leur dit qu'ils pouvoient venir, pourvû que ce fut au plus tard à la fin de Septembre, en executant au préalable ce qu'il leur avoit ordonné de faire lorſqu'ils voudroient traiter veritablement de la Paix. Les Iroquois du Saut envoyerent auſſi Couchecouchetouëha porter aux Aniez la réponſe du Collier ſecret qu'ils avoient reçû ; ils leur dirent par le leur qu'ils ſeroient les bien venus s'ils vouloient s'établir parmi les François, mais qu'il falloit que ce fut dans peu.

Les Iroquois cherchoient en attendant l'occaſion d'apaiſer le ſang de leurs Camarades, qui avoient été tuez dans ces deux partis dont je viens de parler. Ils en envoyerent pour cet effet qui firent coup à la Prairie de la Madeleine, ils y tuerent un homme, ils enleverent les chevelures de deux autres, dont l'un vit encore. Celui-ci ſe vengea bien de ſa bleſſure, ayant tué dans le moment deux Iroquois, dont il enleva par droit des repreſailles les chevelures.

Il y eut de grands troubles chez les Outaouaks, il ſembloit, Madame, que toutes les Nations de ces quartiers vouloient ſe faire la guerre aux uns & aux autres. Les Sioux avoient fait deux coups ſur les Miamis, & ceux ci furent attaquez par les Sauteurs. Le Baron Huron de Michilimakinak, qui n'eſt pas de la famille des Saſthathetſis avoit abandonné nos interêts, il s'établit chez les Miamis avec trois ou quatre Familles, & ne ceſſoit d'avoir des liaiſons avec les Iroquois.

Perrot, dont j'ai beaucoup parlé d'ailleurs, qui étoit fort connu de toutes les Nations, fut pillé par les Miamis, & auroit même été brûlé ſi les Outagamis, ou Renards, ne s'y étoient opoſez. Nous ne laiſſâmes pas d'avoir toûjours pour amis

les Pouteouatemis, les Saxis, & les Hurons, qui tuerent en cinq à six mois de temps plus de cent Guerriers Tsonnontouans.

Le dernier coup qui fut fait par le Rat, Chef Huron fut sur le lac Herier, où cinquante-cinq Iroquois furent taillez en pieces, aprés un combat de plus de deux heures. Ils se battirent dans des canots d'écorce à coups de fléches, de fusils, & de haches d'armes.

Cette défaite renversa toutes les mesures que le Baron avoit prises avec ces mêmes Iroquois, pour détruire entierement les Miamis. Le Rat ne manqua pas aprés le combat de donner avis aux Miamis de se tenir sur leur garde, & de se méfier du Baron qu'ils devoient regarder comme un ennemi domestique. Enfin toutes ces Nations Outaouaxses qui étoient décenduës exprés pour voir le Comte de Frontenac, eurent une Audiance publique. La premiere Nation qui commença à lui ouvrir son cœur, furent les Kisxakons, dont le Chef porta la parole en ces termes.

Longecamp Chef des Kiskakons.

Nôtre Pere! Nous sommes venus vous rendre visite, nous avons de la joye de vous voir en bonne santé à l'âge où vous êtes de soixante & quatorze ans. Qu'ont prétendu les gens des terres lorsqu'ils nous

ont tuez ? Ils ſe ſont trompez en faiſant coup ſur nous. Je ſuis choiſi de vos quatre Nations pour vous le repreſenter.

Je paſſe cette affaire ſous ſilence pour vous dire, mon Pere, que le Miami a pillé Perrot, qu'il vous a mépriſé. J'entre dans les ſentimens que vous pourriez avoir ſur ce ſujet ; & puiſque le Miami fait l'inſolent, nôtre Village pourra broüiller la terre. A l'égard du Renard il en a bien uſé.

Les enfans viennent devant leur Pere pour ſavoir ſa volonté. Nous ſommes dans la crainte aujourd'hui que les Miamis qui ſe vantent de ſavoir faire la poudre & les armes, ne viennent renverſer nos cabanes, en introduiſant l'Anglois chez eux, comme quelques uns avoient déja eſſayé de faire ſi nous n'euſſions rompu leurs projets par le coup que vos enfans viennent de faire dans le lac Herier ſur l'Iroquois. C'eſt à vous à déliberer & à nous dire vôtre penſée ſur ce que je vous repreſente maintenant.

Autrefois, notre Pere, vous nous fourniſſiez la poudre & le fer pour vaincre nos ennemis, mais tout nous manque aujourd'hui, & nous avons été contraints d'abandonner nos Corps, (il vouloit dire ſe battre à coups de mains) pour battre ceux que nous venons de détruire. Ils ont la

poudre

poudre & le fer, comment pourrons-nous nous soûtenir ; ayez donc pitié de nous, & considerez qu'il n'est pas aisé de tuër des hommes avec du bois (c'est-à-dire le casse-tête.) Vous avez des enfans rebelles, nôtre Pere, voilà le Sauteur qui a levé le casse-tête contre le Miami, & il va le tuër. S'il s'en venge, pouvons-nous nous dispenser d'entrer dans cette vengeance ? Dites-nous ce que nous devons faire ? Nous ne sommes point ici en traite, mais pour écouter votre parole : nous n'avons plus de Castors ; vous nous voyez tous nuds, prenez pitié de nous, il est tard, la saison nous presse, nos femmes & nos enfans pourroient être en peine si nous tardions plus long-temps ; & ainsi dites-nous votre pensée afin que nous partions demain.

Ce Chef ne fit point son discours si juste qu'il n'obmit quelques particularitez dont les Sauvages étoient convenus entr'eux. Oünanguicé Chef des Pouteouatemis reprit la parole.

Oünanguicé, Chef des Pouteouatemis.

Puisque nous manquons de poudre, de fer, & de toutes les autres necessitez que vous nous envoyiez autrefois chez nous, comment voulez-vous que nous fassions, notre Pere ? la plûpart de nos femmes

qui n'ont qu'un Caſtor ou deux, les en-voiront-elles à Montreal pour avoir leurs petites neceſſitez ? en chargeront-elles des ivrognes qui les boiront & ne leur porteront rien ? Ainſi n'ayant dans notre païs aucune des choſes qui nous ſont neceſſaires, & dont vous nous aviez promis l'année paſſée, que nous ne manquerions point ; & en nous envoyant des François qui ne ſont pourtant pas venus nous voir, vous ne nous verrez plus, mon Pere, je vous le dis, ſi les François nous quittent, voilà la derniere fois que nous viendrons vous parler. Nous avions oublié à vous demander ce que vous ſouhaitiez que nous fiſſions à l'égard de la mort de la Fourche, c'eſt un Conſiderable tué par les Kançaſ, Nation fort éloignée, nous ne voulons rien reſoudre ſans ſavoir votre volonté.

Je vous avouë, Madame, que tout le monde fut bien ſurpris du diſcours d'Oünanguicé. L'on ne ſçût que dire de la fermeté avec laquelle il parla. Que d'inconveniens ſeroient arrivez en Canada, ſi ce Chef eut quitté nos interêts : il auroit entraîné avec lui bien d'autres Alliez, la perte entiere du commerce n'eut pas été le ſeul mal que l'on eut à craindre ; le païs en auroit beaucoup ſouffert, puiſque le Caſtor en fait toute la richeſſe. Les

garnisons que l'on auroit pû laisser dans les differens postes de ces Nations auroient couru risque tous les jours d'être égorgez par ces Nations brutales. Les Commandans n'auroient eû aucune autorité lors qu'ils auroient voulu rassembler dans les occasions les Voyageurs, qui joint aux soldats imprimoient de la crainte & du respect aux Sauvages.

Les ennemis sur tout auroient profité de ce refroidissement, & d'amis que tous ces gens-ci nous sont, ils auroient travaillé eux-mêmes à nous détruire par les courses continuelles qu'ils auroient faites de toutes parts sur nous. Qui auroit pû empêcher encore nos coureurs de bois, qui [illegible] voyant privez du commerce, se seroie... échapez chez les Anglois, où ils avoient porté leurs pelleteries.

Cette Audience finit par le Chef des Renards, qui ne dit qu'un mot.

Makkathemangoüa Chef des Renards.

Que dirai-je à mon Pere? Je suis venu le voir tout nud, je ne puis lui donner aucun secours, le Siou me lie les bras, je l'ai tué, parce qu'il a commencé. Ne m'en sachez pas mauvais gré, mon Pere, je ne suis venu ici que pour vous écouter & executer votre volonté.

Le Comte de Frontenac les fit tous as-

ſembler le vingt Septembre, & leur parla de la ſorte.

Le Comte de Frontenac aux Outaouaks.

Un Pere aime ſes enfans, & il eſt bien-aiſe de les voir. Vous me faites plaiſir de vous réjoüir de ma ſanté à l'âge où je ſuis, vous voyez que j'aime la guerre ; la Campagne que j'ai faite l'année paſſée aux Iroquois en eſt une preuve. Je ſuis bien-aiſe de vous repeter que j'aime mes enfans, & que je me réjoüis de les revoir aujourd'hui.

Les gens des terres n'ont point d'eſprit d'avoir tué ceux de votre village ; mais vous ne me dites point préciſement qu'elle eſt la Nation qui a fait ce méchant coup. En attendant que j'en ſois informé, ne gâtez point le chemin qui vient de Michilimakinak à Montreal, la riviere eſt belle, laiſſez-là en état, & ne la rougiſſez point.

Je ſai que le Miami a été tué par les Sioux, & qu'enſuite il a perdu l'eſprit ; il n'a pas voulu écouter le conſeil qu'on lui a donné à Michilimakinak, il auroit bien fait de l'avoir écouté, il n'auroit pas été tué comme il l'a été. Il a pillé Perrot, il eſt vrai, j'en tirerai ſatisfaction ; mais vous autres gens de Michilimakinak qui ne faites qu'un même feu, n'ayez point

la penſée de broüiller la terre. Tournez ſeulement vôtre caſſe-tête ſur le païs de l'Iroquois, vous voyez qu'il y a des Chefs & des ſoldats François chez les Miamis, cela pourroit faire de méchantes affaires ; vous vivez paiſiblement dans vos cabanes, vos femmes & vos enfans vont dans vos deſerts ſans crainte & ſans danger. Si vous rougiſſez la terre du Miami, vous riſquerez de voir enlever ſouvent les chevelures à vos femmes & à vos enfans. Ecoutez bien ma parole : & puis qu'il ne fait qu'un feu avec vous, empêchez-le de broüiller la terre de ce côté-là.

Je ſuis content du coup que vous avez fait ſur les Iroquois, vous autres quatre nations Outaouakſes : vous auſſi Pouteouatemis & Hurons ; voila qui eſt bien que de fraper de même l'Iroquois, c'eſt de ce côté là que toutes les Nations doivent jetter leurs corps. J'empêcherai bien que l'Anglois n'aporte du ſecours aux Miamis : quand bien même le Miami auroit le deſſein de l'y apeller ; mais je ſai que le Miami n'en étoit pas informé. C'étoit le Baron & Quarante Sols qui avoient engagé l'Iroquois d'aller manger le Miami & d'aller enſuite ſe promener dans vos deſerts ; je ſerai informé bien-tôt de cette affaire. Je vous ai fait fournir toûjours la

poudre & le fer. Je suis encore dans la même resolution ; mais de grandes raisons m'empêchent d'envoyer dans vôtre païs cette année ma jeunesse, en aussi grand nombre que je ferois, sans les grands dessseins que j'ai formez contre mes ennemis & les votres. Je ne puis pas vous ouvrir mon cœur maintenant sur les entrepriſes que j'ai resolu de faire lorsque les feuilles seront rouges, * vous pourrez peut-être les aprendre. Je travaille toûjours à détruire l'Iroquois ; & je médite sa perte, & bien-tôt vous trouverez la terre unie de ce côté-là.

A l'égard des choses qui vous sont necessaires & à vos femmes, je vous en ferai bien-tôt porter ; mais comme je suis resolu de ne penser qu'à la guerre contre l'Iroquois, je retiens ma jeunesse parce que j'en ai besoin. Lors qu'elle sera de retour elle ira voir vôtre Village, & je vous y ferai apporter ce qui vous sera necessaire.

Il faut encore laisser reposer la *Fourche*. Je vous ai déja dit que c'étoit moi qui le voulois venger. Je vous bouche le chemin, parce que c'est moi & ma jeunesse qui ira voir ses os. Vengez sa mort en attendant contre l'Iroquois.

* C'est l'Automne.

Aux Renards.

Je parle à vous maintenant Renards. Votre jeuneſſe n'a point d'eſprit, vous avez le cœur mal fait, mais le mien commençoit de l'être davantage. Si vous n'êtiez point venus pour écouter ma parole & faire ma volonté, j'étois reſolu d'envoyer une partie de ma jeuneſſe de Michilimakinak pour aller voir votre Village, cela auroit été fâcheux, car ſans doute vos femmes & vos enfans en auroient eû peur. J'eſpere que vous aurez de l'eſprit maintenant, & que vous fumerez paiſiblement dans le même Calumet avec les François qui vous iront voir.

Je ſuis content de vous, (gens de Michilimakinak) uſez-en bien à l'égard du Commandant que je vous envoye, c'eſt lui qui vous dira ma penſée, il la ſait, faites ce qu'il vous dira.

Je ne veux point que vous vous en retourniez tout nuds, comme vous auriez peut-être fait ſi vous n'êtiez venu me voir, je ſerai l'année prochaine à Montreal lorſque vous décendrez, & vous n'aurez pas la peine de venir ſi loin. Voila des fuſils que je vous donne, de la poudre & des balles, faites-en un bon uſage; ce n'eſt point pour tuër vos Alliez, ce n'eſt point pour tuër du bœuf n'y du chevreuil,

mais c'eſt pour tuër l'Iroquois qui manque bien plus que vous de poudre & de fer. Souvenez-vous qu'il n'y a que la guerre qui fait diſtinguer les veritables hommes, & c'eſt la guerre qui fait que je vous connois aujourd'hui par vôtre nom; rien ne me réjoüit tant que de voir le viſage d'un guerrier. Voila ce que je vous donne, vous pourrez partir quand vous voudrez.

Le Comte de Frontenac leur ayant fait diſtribuer auſſi-tôt ces preſens, il ajoûta. On ne portera plus de poudre & de fer chez les Sioux, & ſi ma jeuneſſe y en porte, je les châtierai ſeverement. Il ſe fit enſuite apporter deux couvertures, deux Colliers, & quelques autres preſens pour les parens de deux Chefs tuez par les Iroquois, & dit :

KOUTAKIRINI.

Je ramaſſe tes os dans cette couverture, afin qu'ils ſe conſervent chaudement, juſques à ce que ſa Nation t'ait vengé.

PINAON.

Je pleure ta mort. Voilà ce que je donne pour eſſuyer les larmes de tes pa-

tens, afin qu'ils prennent soin de te venger.

Les deux Colliers se devoient pendre dans la cabane des Morts, & y demeurer jusqu'à ce que cette vengeance fut achevée.

Le Comte de Frontenac envoya ensuite d'Argenteuil avec un détachement de Soldats qui devoient monter à Michilimakinak & aux Miamis. De Vincennes devoit commander dans ce dernier poste. De Tonti Capitaine reformé, frere du Chevalier qui a toûjours accompagné feu Mr. de la Sale dans tous ses voyages du Missisipi, se tenoit tout prêt pour monter à Michilimakinak, où il alloit commander dans le temps que l'on aprit que les Abenaguis faisoient la guerre aux Anglois plus que jamais.

Ils envoyerent à Quebec plusieurs chevelures, & ils firent brûler un Anglois : ce qu'ils n'avoient jamais pratiqué, pour effacer la mort d'un de leurs Chefs qui avoit été tué.

Le Collier que les Sauvages du Saut avoient envoyé aux Aniez pour réponse à celui qu'ils avoient reçû sous terre, n'eût point l'effet dont ils s'étoient flâtez. Couchecouchetouëha qui s'en étoit chargé raporta que le plus Considerable des Aniez avoit nié qu'ils eussent dit par leur Collier

qu'ils vouloient s'habituër avec nous ; qu'ils avoient ſeulement demandé à parler de Paix, & qu'ils verroient ce qu'ils auroient à faire lors qu'elle ſeroit concluë, voulant lui-même propoſer un accommodement.

Cette année s'eſt plutôt paſſée en projets qu'en execution, & ſi le temps avoit pû permettre de faire quelque entrepriſe de conſequence, celle de Manathe auroit été bien plus utile au Canada que de Baſton. Les chemins par leſquels il faloit paſſer, les cruelles fatigues que l'on ſouffre au travers des bois impratiquables, font ſouvent manquer un deſſein qui paroît quelquefois aiſé à entreprendre. Vous voulez bien que je finiſſe cette lettre en vous aſſurant que je ſuis avec beaucoup de reſpect,

MADAME,

Vôtre trés-humble, &c.

Fin du troiſiéme Tome.

TABLE DES LETTRES CONTENUES DANS CE III. TOME.

I. LETTRE. page 1.

II. LETTRE.

SUjets des premieres Guerres avec les Iroquois.

Interêt des Peuples du Canada avec les François.

Arrivée de Mr le Comte de Frontenac de France en Canada, avec Anrionaé le grand Chef des Iroquois.

Les Onnontouans veulent faire la Paix avec les Iroquois.

On déclare la Guerre aux Anglois dans la Nouvelle Angleterre & la Nouvelle York.

Aurioual fait ſavoir à ſa Nation par quatre Députez qu'il eſt de retour en Canada.

Gagniegaton Ambaſſadeur Iroquois apporte des Colliers.

Priſe du Port Royal dans Lacadie par les Anglois.

Converſation particuliere de Mr de Frontenac avec Aurioual.

Les Iroquois font un grand deſordre vis-à-vis de Montreal.

Le Chevalier Guillaume Phips aſſiege Quebec avec toutes les forces de la Nouvelle Angleterre. Il en leve le Siege avec honte. 51

III. LETTRE.

Famine dans le Canada.

Députez de la part des Abenaquis de Lacadie au Comte de Frontenac, qui s'engagent à une guerre irreconciliable contre les Anglois.

Quarante Eſpions Iroquois s'établiſſent au Saut pour ſavoir les mouvemens des François.

Loüis Ateriata Iroquois du Saut, Filleul du Roi, reçoit un Collier de la part des Iroquois.

Combat fort opiniâtré dans la Prairie de la

la Magdeleine contre les Anglois, les Iroquois, & les Loups.
De Vallerenne Capitaine d'une Compagnie d'un détachement de la Marine, taille en pieces les ennemis.
La Foreſt Capitaine réformé, porte aux Outaouaks les preſens du Roi. 124

IV. LETTRE.

Irruption des Iroquois entre la riviere de Richelieu & le Fort des Vercheres.
Mademoiſelle des Vercheres empêche que les Iroquois ne prennent ce Fort, & pluſieurs autres.
Monſieur le Chevalier de Crizaſi va à ſon ſecours à la tête de cent ſoldats.
Combat contre les Iroquois, retranchez parmi des Rochers.
Catégaronies chef d'un parti conſiderable d'Iroquois, eſt défait proche le Fort de Frontenac.
Déroute de la Chaudiere Noire, chef d'un Parti de deux cens guerriers Iroquois, par le Chevalier de Vaudreuil.
Le Comte de Frontenac propoſe une grande Chaudiere aux Sauvages ſes Alliez. 150

TABLE

V. LETTRE.

Huit cens Iroquois font des courſes dans le gouvernement de Montreal.
Priſe de trois Forts des Aniez, dans leſquels on fait trois cens priſonniers, la pluſpart guerriers.
Le Canada eſt menacé de toutes parts.
Arrivée de deux cens canots Outaouaks, qui viennent faire la traite de leurs Pelleteries.
Les Abenaguis de Lacadie ont de grands pourparlers avec les Anglois. 165

VI. LETTRE.

Grands projets de la part des Anglois & des François.
Ambaſſade de la part des Abenaguis d'Amirkangan de Lacadie, au Comte de Frontenac.
Les cinq Nations Iroquoiſes envoyent deux Députez aux Iroquois du Saut de ſaint Loüis de Montreal.
Teganiſſorens Ambaſſadeur, accompagné de dix autres, porte la parole de la part des cinq Nations Iroquoiſes.
Préjugé mal fondé des Outaouaks, ſur ce qu'ils croyent que l'on fait la Paix avec

les Iroquois, ſans les y comprendre.
Arrivée du Pere Milet Jeſuite, Eſclave chez les Iroquois, qui preſente un Collier au Comte de Frontenac de la part des Iroquois Catholiques. 193

VII. LETTRE.

La grande abondance des néges empêchent d'aller attaquer la Nation des Onnontaguez & des Aniez.
Louvigni part à la tête de trois cens hommes, pour ſurprendre les Iroquois dans leur partie de chaſſe.
Quatre Iroquois ſont brûlez à Montreal.
Le Commandant Anglois de Pemkuit fait aſſaſiner des Chefs Abenaguis, qui commercent de bonne foi au pied de ſon Fort.
Grand deſordre chez les Outaouaks, qui reçoivent les Députez des cinq Nations Iroquoiſes pour faire la Paix.
Onaské Chef Outaouak, met en déroute les Iroquois.
Le Comte de Frontenac part à l'âge de ſoixante & quatorze ans avec un corps d'armée, pour attaquer les Onnontaguez.
Progrez de cette Campagne. 251

TABLE DES LETTRES.

VIII. LETTRE.

La diſette empêche le Comte de Frontenac d'envoyer des Partis conſiderables contre les Iroquois.
Grande deſunion chez les Outaouaks.
Quebec eſt menacé.
Les cinq Nations Froquoiſes déliberent s'ils feront une députation generale au Comte de Frontenac.
Les Anglois envoyent un grand Collier aux Iroquois, pour les détourner de la Paix.
Arrivée d'Otaxeſté, Ambaſſadeur des Onneyouts.
Audience publique donnée aux Outaouaks.
283

Fin de la Table du III. Tome.